BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE

HENRI BERGSON

PAR

ÉDOUARD LE ROY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY
GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE

HENRI BERGSON

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

OUVRAGES DE M. HENRI BERGSON

Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France.

Le rire. Essai sur la signification du comique. 1 vol. in-16. 7e édit. 1911 . . . . . 2 fr. 50

Essai sur les données immédiates de la conscience. 1 vol. in-8. 9e édit. 1911. . . . . 3 fr. 75

Matière et mémoire. 1 vol. in-8. 7e édit. 1911. 5 fr. »

L'évolution créatrice. 1 vol. in-8. 11e éd. 1912. 7 fr. 50

UNE

PHILOSOPHIE NOUVELLE

HENRI BERGSON

PAR

ÉDOUARD LE ROY

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1912

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

UNE

PHILOSOPHIE NOUVELLE

HENRI BERGSON

PRÉFACE

Ce petit livre a pour origine deux articles publiés sous le même titre, les 1er et 15 février 1912, dans la *Revue des Deux Mondes*. Leur but était de présenter au grand public la philosophie de M. Bergson, d'en donner aussi brièvement que possible une vue d'ensemble, de décrire sans détails trop minutieux la courbe générale de son mouvement. Ils sont ici réimprimés tels quels. Mais j'y ai joint, en forme de notes faisant série, quelques explications complémentaires sur des points dont le cadre de la première esquisse ne comportait pas l'examen.

Ai-je besoin de dire que, même ainsi complété, mon travail ne prétend pas du tout

constituer une étude critique approfondie ? Aussi bien une semblable étude serait-elle aujourd'hui prématurée, au sujet d'un penseur qui n'a pas dit encore son dernier mot. Je me suis proposé simplement d'écrire une introduction qui facilite la lecture et l'intelligence des œuvres de M. Bergson, quelque chose comme un guide préliminaire à l'usage de ceux qui voudraient s'initier à la philosophie nouvelle.

J'ai donc laissé résolument de côté tout l'attirail des discussions techniques. Je n'ai institué non plus aucunes comparaisons plus ou moins savantes entre la doctrine de M. Bergson et celles que nous rapporte l'histoire. Coller çà et là des noms de systèmes en étiquettes, collectionner des ressemblances, doser des analogies, énumérer des ingrédients, il me semble que c'eût été la meilleure manière de méconnaître l'essentiel, je veux dire l'unité simple de l'intuition génératrice. Une doctrine philosophique originale ne doit pas être étudiée à la façon d'une marqueterie qu'on défait pièce à pièce, d'un composé qu'on analyse ou d'un cadavre

qu'on dissèque. C'est en la prenant au contraire comme un acte de vie, non point comme un discours plus ou moins habile, dans son âme singulière plutôt que dans la structure de son corps, qu'on parvient à la comprendre vraiment. Et je n'ai fait en somme, pour ma part, qu'appliquer ainsi à M. Bergson la méthode que lui-même préconise avec raison dans un article récent (*Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1911), la seule en effet qui, dans tous les sens du mot, soit pleinement « juste ».

Je serais heureux que ces courtes pages pussent néanmoins offrir un intérêt aux philosophes professionnels et je n'ai rien négligé, dans la mesure de mes forces, pour permettre à ceux-ci de découvrir, sous les formules sommaires que j'emploie, cela même que je me suis interdit de développer. Il m'a paru que bien des méprises venaient encore aujourd'hui fausser chez plusieurs l'interprétation de la pensée bergsonienne. Sans doute serait-ce déjà quelque chose que de contribuer à les rendre plus rares. Ai-je réussi dans ma tentative ? Tel est, en tout cas, le

but précis que je me suis proposé d'atteindre.

Un dernier avertissement. Je n'ai pas eu l'honneur d'être l'élève de M. Bergson ; et, quand j'ai connu sa pensée, une réflexion directe sur la science et sur la vie m'avait engagé déjà en des voies analogues. J'ai trouvé alors dans son œuvre l'éclatante réalisation d'un pressentiment et d'un désir. Cette « correspondance », dont je ne m'exagère pas la portée, pouvait être à la fois un secours et un obstacle pour entrer dans l'exacte intelligence d'une doctrine si profondément originale. Le lecteur comprendra donc que je tienne à m'autoriser devant lui des lignes suivantes que M. Bergson a bien voulu m'adresser après la publication des articles que ce volume reproduit : « Au-dessous et au delà de la méthode, vous avez ressaisi l'*intention* et l'*esprit*... Cette étude ne pouvait être plus consciencieuse ni plus fidèle... A mesure que l'étude avance, elle témoigne d'un effort croissant de condensation ; on a le sentiment d'un enroulement progressif de l'exposition sur elle-même, semblable à cet enroulement par lequel nous

caractérisons la *durée réelle*. Pour donner un pareil sentiment au lecteur, il a fallu beaucoup plus qu'une étude attentive de mes travaux : il a fallu une profonde sympathie de pensée, — la faculté de repenser, d'une manière personnelle et originale, ce qu'on expose. Nulle part cette sympathie ne se montre mieux que dans les dernières pages, où vous indiquez en quelques mots la possibilité de développements ultérieurs de la doctrine. Je ne dirais pas autre chose là-dessus, moi-même, que ce que vous avez dit. »

Paris, 28 mars 1912.

VUE D'ENSEMBLE

I

LA MÉTHODE

Il y a aujourd'hui un philosophe dont partout sonne le nom, que les gens du métier, — même s'ils le discutent ou le contredisent, — jugent comparable aux plus grands et qui, écrivain autant que penseur, renversant la convention des barrières techniques, trouve le secret de se faire lire à la fois au dehors et au dedans des écoles. Sans nul doute, et de l'aveu commun, l'œuvre de M. Henri Bergson comptera aux yeux de l'avenir parmi les plus caractéristiques, les plus fécondes et les plus glorieuses de notre époque. Elle marque une date que l'histoire n'oubliera plus ; elle ouvre une phase de la pensée métaphysique ; elle pose un principe de développement dont on ne saurait assigner la limite ; et c'est après froide réflexion, avec pleine conscience de la juste valeur des mots, qu'on peut déclarer la révolution qu'elle opère égale en importance à la révolution kantienne ou même à la révolution socratique. Aussi bien, n'est-ce pas ce que tout le monde a plus ou moins clairement senti ? Car, comment expliquer, sinon par un tel senti-

ment, l'éclatante et soudaine diffusion de cette philosophie nouvelle, que sa rigueur savante ne paraissait pas prédestiner à un triomphe si rapide ? Vingt ans y ont suffi, portant son effet bien au delà des bornes traditionnelles ; voici que, d'un pôle de la pensée à l'autre pôle, son influence vit et travaille ; et l'action de ferment qu'elle exerce, nous la voyons dès maintenant s'étendre aux domaines les plus divers, les plus lointains : domaine politique et social où, de points opposés, non d'ailleurs sans quelque abus, on s'efforce déjà de la tirer en sens contraires ; domaine de la spéculation religieuse où, plus légitimement, on la croit appelée à fournir une illustre et lumineuse et bienfaisante carrière ; domaine de la science pure où, en dépit de vieux préjugés séparatistes, les idées qu'elle sème commencent à lever çà et là ; domaine de l'art, enfin, où il semble, à plusieurs signes, qu'elle doive aider à prendre conscience d'eux-mêmes certains pressentiments restés jusqu'ici obscurs. L'heure est donc propice à étudier la philosophie de M. Bergson ; mais, en face de tant d'utilisations tentées, un peu prématurément parfois, ce qu'il importe avant tout, c'est, — lui appliquant sa propre méthode, — de l'étudier en elle-même, pour elle-même, dans ses tendances profondes et dans ses œuvres authentiques, sans prétention aucune à l'enrôler au service de quelque cause que ce soit.

I

Un voile interposé entre le réel et nous, enveloppant toute chose et nous-mêmes dans ses plis d'illusion, qui tombe soudain, comme si un enchantement se dissipait, et qui laisse ouvertes devant l'esprit des profondeurs de lumière jusque-là insoupçonnées, où se révèle, semble-t-il, pour la première fois contemplée face à face, la réalité elle-même : voilà le sentiment qu'avec une intensité singulière éprouve presque à chaque page le lecteur de M. Bergson. Révélation saisissante, et que ne saurait ensuite oublier celui qui l'a une fois reçue ! Rien ne peut rendre cette impression de vue intime et directe. Tout ce que l'on pensait déjà connaître en est renouvelé, rajeuni, comme par une clarté de matin ; et de toutes parts aussi, dans cette lumière d'aurore, germent et s'épanouissent des intuitions neuves, que l'on sent riches d'infinies conséquences, lourdes et comme trempées de vie, et dont chacune, aussitôt éclose, paraît féconde à jamais. Et cette nouveauté, cependant, n'a rien de paradoxal ni d'inquiétant. Elle répond en nous à une attente, exauce je ne sais quelle confuse espérance. Volontiers même, après coup, tant est vive l'impression de vérité, on croirait reconnaître ce que l'on découvre, comme si toujours on l'avait obscurément pressenti, dans une pénombre

mystérieuse, à l'arrière-plan de la conscience.

Après cela, sans doute, chez d'aucuns, les difficultés, les incertitudes reparaissent, et même parfois les objections décidées. D'abord séduit par une sorte de charme étrange, il arrive qu'on se reprenne, au moins qu'on hésite. Tout cela, au fond, demeure si nouveau, si imprévu, si éloigné des conceptions familières ! C'est un flot de pensée jaillissante pour lequel n'existent pas en notre esprit de ces canaux tout creusés d'avance qui font que l'on comprend sans peine. Mais que finalement chacun de nous donne ou refuse une adhésion totale ou partielle, tous, du moins, nous avons reçu un choc fécond, subi une secousse intérieure, aux longs retentissements ; le réseau de nos habitudes intellectuelles est rompu ; en nous désormais travaille et fermente un levain nouveau ; nous ne penserons plus comme autrefois ; et, disciples ou critiques, nous ne pouvons méconnaître qu'il y ait là un principe de rénovation intégrale pour l'antique philosophie et pour ses vieux problèmes agités depuis tant de siècles.

D'une œuvre si originale, on ne saurait évidemment noter en un bref tableau tous les aspects, toutes les richesses. Encore moins pourrai-je ici répondre aux multiples questions qu'elle soulève. Détail technique des discussions nettes, serrées, pénétrantes ; exactitude et ampleur de la documentation empruntée aux sciences positives les plus diverses ; finesse merveilleuse de l'analyse psycho-

logique ; magie d'un style qui sait évoquer l'inexprimable : il faut bien que je me résolve à n'en dire qu'un mot rapide. La solidité de la construction ne se verra donc point dans ces pages, non plus que son austère et subtile beauté. Mais de cette philosophie nouvelle, ce que je voudrais au moins faire entrevoir, comme en raccourci, c'est l'idée directrice, le mouvement d'ensemble. Dans une telle entreprise, où le but est de comprendre plus que de juger, la critique doit céder la première place. Mieux vaut tenter l'effort de descendre sympathiquement au cœur de la doctrine pour en revivre la genèse, en percevoir le principe d'unité organique, en saisir le ressort moteur. Faisons de notre lecture un thème de méditation vécue. Le seul juste hommage qu'on puisse rendre aux maîtres de la pensée consiste à penser soi-même, autant qu'on en est capable, à leur suite et sous leur inspiration, dans les voies qu'ils ont inaugurées.

Cette route, en l'espèce, quelques livres la jalonnent, qu'il nous suffira de feuilleter l'un après l'autre, de prendre successivement pour texte de nos réflexions. En 1889, M. Bergson débutait par un *Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui était sa thèse de doctorat : il s'y installait à l'intérieur de la personne humaine, au plus intime de l'esprit, pour s'efforcer d'en ressaisir, dans leur fuyante originalité communément méconnue, la vie profonde et l'action libre. Quelques années

plus tard, en 1896, se transportant cette fois à la périphérie de la conscience, à la surface de contact entre le moi et les choses, il publiait *Matière et Mémoire :* étude magistrale de la perception et du souvenir, qu'il présentait lui-même comme une enquête sur la relation du corps à l'esprit. Puis ce fut, en 1907, *l'Évolution créatrice,* où la métaphysique nouvelle se dessinait dans toute son ampleur, se déployait dans toute sa richesse, avec des perspectives ouvertes sur d'infinis lointains : évolution universelle, signification de la vie, nature de l'esprit et de la matière, de l'intelligence et de l'instinct, tels étaient alors les grands problèmes traités, aboutissant à une critique générale de la connaissance et à une définition tout originale de la philosophie.

Voilà quels seront nos guides, qu'il faudra nous attacher à suivre pas à pas. Ce n'est point, je l'avoue, sans un certain effroi que j'entreprends la tâche de résumer tant de recherches, de condenser en quelques pages tant de conclusions, et de si neuves. M. Bergson, dans le moindre objet, excelle à donner le sentiment de profondeurs inconnues, de dessous infinis. Jamais nul n'a mieux su remplir le premier office du philosophe, qui est de faire apparaître en toute chose le mystère latent. De la réalité la plus familière, depuis toujours offerte à nos regards, nous voyons tout d'un coup avec lui l'épaisseur concrète, l'inépuisable prolongement,

et que nous n'en connaissions que la pellicule superficielle. Et ne croyez point que ce soit simple prestige de poète. Que le philosophe parle une langue d'une exquise qualité, écrive d'un style fécond en vives images, il faut lui savoir gré de ce mérite trop rare. Mais ne soyons pas dupes d'une apparence typographique : ces pages sans notes sont nourries de science positive minutieusement contrôlée. Un jour, en 1901, à la *Société française de Philosophie*, M. Bergson racontait la genèse de *Matière et Mémoire :*

« Je m'étais proposé, — il y a quelque douze ans de cela, — le problème suivant : « Qu'est-ce que la physiologie et la pathologie actuelles enseigneraient sur l'antique question des rapports du physique et du moral à un esprit sans parti pris, décidé à oublier toutes les spéculations auxquelles il a pu se livrer sur ce point, décidé aussi à négliger, dans les affirmations des savants, tout ce qui n'est pas la constatation pure et simple des faits? » Et je m'étais mis à l'étude. Je m'aperçus bien vite que la question n'était susceptible de solution provisoire et même de formule précise que si on la restreignait au problème de la mémoire. Dans la mémoire elle-même, je fus amené à tailler une circonscription qu'il fallut resserrer de plus en plus. Après m'être arrêté à la mémoire des mots, je vis que le problème ainsi formulé était encore trop large et que c'est la mémoire du son des mots qui pose la ques-

tion sous sa forme la plus précise et la plus intéressante. La littérature de l'aphasie est énorme. Je mis cinq ans à la dépouiller. Et j'arrivai à cette conclusion qu'il doit y avoir entre le fait psychologique et son substrat cérébral une relation qui ne répond à aucun des concepts tout faits que la philosophie met à notre service. »

Cet effort d'oubli provisoire pour se refaire un esprit libre et neuf; ce mélange d'enquête positive et d'invention hardie; une lecture prodigieuse; d'immenses travaux d'approche poursuivis avec une patience inlassable; la constante surveillance d'une critique informée des moindres détails et attentive à suivre chacun d'eux en ses moindres replis; la philosophie entière de proche en proche rattachée à un problème que l'on eût tout d'abord estimé secondaire et partiel, se retrouvant en profondeur et se transfigurant par là même; tout cela, d'ailleurs, si bien fondu et vivifié que l'exposé final laisse une impression de souveraine aisance : voilà ce qui caractérise partout la manière de M. Bergson.

Des exemples pourraient seuls permettre, et encore dans une faible mesure, de mieux comprendre cette démarche. Mais avant d'en venir là, une question préalable s'impose à notre examen. Dès l'avant-propos de son *Essai* initial, M. Bergson dégageait le principe d'une méthode qui devait ensuite se retrouver toujours la même au cours de

ses différents travaux. Cette méthode, il la formulait en des termes qu'il faut rappeler :

« Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, la même discontinuité qu'entre les objets matériels. Cette assimilation est utile dans la vie pratique, et nécessaire dans la plupart des sciences. Mais on pourrait se demander si les difficultés insurmontables, que certains problèmes philosophiques soulèvent, ne viendraient pas de ce que l'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace les phénomènes qui n'occupent point d'espace, et si, en faisant abstraction des grossières images, autour desquelles le combat se livre, on n'y mettrait pas parfois un terme. »

Ainsi, dès le point de départ, est affirmé le devoir, pour le philosophe, de renoncer aux formes usuelles de la pensée analytique et discursive, d'accomplir un effort d'intuition directe qui le mette sans intermédiaire au contact même du réel. C'est assurément cette question de méthode qui doit être envisagée la première. Question capitale si M. Bergson présente lui-même ses ouvrages comme des « essais » qui ne visent pas « à résoudre d'un coup les plus grands problèmes », mais qui veulent simplement « définir la méthode et faire entrevoir, sur quelques points essentiels, la possibilité

de l'appliquer[1] ». Question délicate aussi, car elle commande toutes les autres, décisive d'ailleurs pour la pleine compréhension du reste, et qui nous retiendra tout d'abord un moment. Nous aurons, pour nous diriger dans cette étude préliminaire, une admirable *Introduction à la Métaphysique* parue en article dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (janvier 1903) : court mémoire merveilleusement suggestif, qui constitue la meilleure préface à la lecture des livres eux-mêmes et dont, pour le dire en passant, il serait bien à désirer que M. Bergson le recueillît en volume, avec quelques autres aujourd'hui presque introuvables.

II

Toute philosophie, avant de prendre corps en groupe de thèses coordonnées, se présente, à son moment initial, comme une attitude, un esprit, une méthode. Rien de plus important que d'étudier ce point de départ, cet acte primordial d'orientation et de mise en marche, si de la doctrine qui en résulte on veut atteindre ensuite la nuance précise de signification. Là en effet jaillit la source de pensée; là se détermine la forme du système futur; et là s'opère la prise de contact avec le réel.

Ce dernier point, notamment, est capital. Retour

1. Préface de *L'Évolution créatrice*.

à la vue directe des choses par delà tous les symboles figuratifs; descente aux profondeurs intimes de l'être, pour en saisir dans leur qualité pure les pulsations de vie, dans son rythme le plus secret la respiration intérieure; mesure, au moins, du degré où cela est possible : telle a toujours été l'ambition du philosophe; et la nouvelle philosophie demeure attachée au même idéal. Mais comment comprend-elle sa tâche? Voilà ce qu'il importe premièrement d'éclaircir. Car le problème est complexe et le but lointain.

« Nous sommes faits pour agir autant et plus que pour penser, dit M. Bergson; ou plutôt, quand nous suivons le mouvement de notre nature, c'est pour agir que nous pensons[1]. » Aussi « ce qu'on appelle ordinairement un *fait*, ce n'est pas la réalité telle qu'elle apparaîtrait à une intuition immédiate, mais une adaptation du réel aux intérêts de la pratique et aux exigences de la vie sociale[2] ». De là une question préliminaire à toute autre : *dégager, dans notre représentation commune du monde, le donné proprement dit, des arrangements que nous y avons introduits en vue de l'action et du langage*. Or, pour retrouver la nature dans sa fraîcheur de réalité jaillissante, il ne suffit pas de laisser tomber les images et concepts fabriqués par l'initiative humaine, il suffit moins encore

1. *L'Évolution créatrice*, p. 321.
2. *Matière et Mémoire*, p. 201.

de s'abandonner au torrent des sensations brutes. Nous risquerions ainsi de dissoudre notre pensée dans le rêve ou de l'éteindre dans la nuit. Nous risquerions surtout de nous engager dans une voie impossible à suivre. Le philosophe n'est pas maître de recommencer sur de nouveaux plans l'œuvre de connaissance, avec un esprit qui suffirait à refaire vierge et neuf un simple décret d'oubli. A l'heure où débute la réflexion critique, nous sommes déjà depuis longtemps engagés dans l'action et dans la science ; par l'exercice de la vie individuelle comme par l'expérience héréditaire de la race, nos facultés de perception et de conception, nos sens et notre entendement ont contracté des habitudes, qui sont devenues maintenant inconscientes, instinctives ; idées et principes de toutes sortes nous hantent, si familiers aujourd'hui que nous ne les remarquons même plus. Que vaut cependant tout cela ? Est-ce valable tel quel pour connaître la nature d'une intuition désintéressée ? Seul un examen de conscience méthodique pourra nous le dire ; et ce n'est pas assez, encore un coup, d'un renoncement au savoir explicite pour nous refaire un esprit libre, capable de voir naïvement le donné tel qu'il est : c'est peut-être une réforme profonde qui s'impose, une manière de conversion.

Notre intelligence, — fonction rationnelle et fonction perceptive, — émerge de la nuit à travers une lente pénombre. Durant cette période crépus-

culaire, elle a vécu, travaillé, agi, elle s'est façonnée, *informée*. Au seuil de la spéculation philosophique, la voici pleine de croyances plus ou moins occultes qui sont littéralement des préjugés, marquée d'une empreinte secrète qui affecte chacune de ses démarches. C'est là une situation de fait dont il n'appartient à personne de s'affranchir. Qu'il nous plaise ou non, nous sommes, dès le début de notre enquête, immergés dans une doctrine qui nous masque la nature et qui au fond constitue déjà toute une métaphysique : le *sens commun*, dont la science positive n'est elle-même que l'extension et l'affinement. Or que vaut cette œuvre accomplie sans conscience claire et sans attention critique? Nous met-elle en rapport vrai avec les choses, en rapport de connaissance pure? Doute initial, inévitable, que nous avons d'abord à lever. Mais chimérique serait l'entreprise d'évacuer provisoirement notre esprit pour y admettre ensuite, un à un et après contrôle, tel ou tel concept, tel ou tel principe. On ne dénoncera jamais avec trop de vigueur les illusions de table rase et de reconstruction totale. Est-ce qu'on part du vide pour penser? Est-ce qu'on pense à vide et avec rien? Les idées communes forment nécessairement la trame de fond sur laquelle brode notre pensée savante. Au surplus, quand bien même on réussirait l'impossible tâche, aurait-on pour cela corrigé les causes d'erreur inscrites aujourd'hui dans la structure

même de notre intelligence, telle que la vie antérieure l'a faite ? Elles continueraient d'agir inaperçues jusque sur le travail de revision entrepris pour y porter remède. Non, c'est du dedans, par un effort d'épuration immanente, que doit s'accomplir la réforme nécessaire. Et la philosophie a comme premier rôle d'instituer une réflexion critique sur les commencements obscurs de la pensée, en vue de porter la lumière au sein des spontanéités initiales, mais sans prétention vaine à sortir du courant où de fait elle est plongée.

Déjà une conclusion se dessine : *du sens commun le fond est sûr ; la forme suspecte*. En lui est possédé, au moins virtuellement et à l'état de germe, tout ce qu'on pourra jamais atteindre du réel, car le réel se constate et ne se construit pas. Tout revient à faire le départ du construit et du constaté. Aussi la recherche philosophique ne peut-elle être qu'un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition première. Mais à ces données, le sens commun, issu d'une préoccupation pratique, a sans doute fait subir une déformation intéressée, artificielle dans la mesure où elle est industrieuse. C'est l'hypothèse fondamentale de M. Bergson, et elle porte loin : « Beaucoup de difficultés métaphysiques naissent peut-être de ce que nous brouillons la spéculation et la pratique, ou de ce que nous poussons une idée dans la direction de l'utile quand nous croyons l'approfondir théoriquement,

ou enfin de ce que nous employons les formes de l'action à penser[1]. » Le travail de réforme consisterait donc à libérer notre intelligence de ses habitudes utilitaires, en nous efforçant pour cela tout d'abord d'en prendre nettement conscience.

Remarquez à quel point les présomptions sont en faveur de notre hypothèse. La vie organique, envisagée soit dans la genèse et la conservation de l'individu, soit dans l'évolution de l'espèce, est orientée naturellement vers l'utile ; mais l'effort de pensée fait suite à l'effort de vie ; il ne s'y ajoute pas du dehors, il le prolonge, il en est la fleur ; ne doit-on pas s'attendre dès lors à ce qu'il en conserve les habitudes ? Et en effet qu'observons-nous ? La première lueur d'intelligence humaine, aux temps préhistoriques, nous est révélée par une industrie : le silex taillé des cavernes primitives marque l'étape initiale sur la route qui devait aboutir un jour aux plus hautes philosophies. Toutes les sciences, d'ailleurs, ont débuté par des arts pratiques. Bien plus, notre science actuelle, si désintéressée qu'elle se soit faite, n'en reste pas moins en relation étroite avec les exigences de notre action : elle nous permet de *parler* et de *manier* les choses plutôt que de les *voir* dans leur nature intime et profonde. L'analyse appliquée à nos opérations de connaissance nous montre que notre

1. Préface de *Matière et Mémoire* (1re éd.).

entendement morcelle, qu'il immobilise, qu'il quantifie, bien que le réel, — tel qu'il apparaît à l'intuition immédiate, — soit continuité fuyante, flux de qualités fondues. C'est dire que notre entendement *solidifie* tout ce qu'il touche. Ne sont-ce point là justement les postulats essentiels de l'action et du discours ? Pour parler comme pour agir, il faut des éléments séparables, des *termes* et des *choses* qui demeurent inertes pendant qu'on opère et qui soutiennent entre eux de ces rapports fixes dont les rapports mathématiques nous offrent le type idéal et parfait.

Tout concourt donc à nous incliner vers l'hypothèse en cause. Prenons-la désormais comme exprimant un fait. Les formes de connaissance élaborées par le sens commun ne visaient pas originellement à nous permettre de voir le réel tel qu'il est. Leur rôle était plutôt, et il reste, de nous en faire saisir l'aspect utilisable. C'est pour cela qu'elles sont faites, non pour la spéculation philosophique. Or ces formes, néanmoins, ont subsisté en nous, à l'état d'habitudes invétérées devenues bientôt inconscientes, même quand nous en sommes venus à vouloir connaître pour connaître. Mais, à ce stade nouveau, elles conservent le pli de leur fonction utilitaire primitive et transportent partout cette marque en l'imprimant aux œuvres nouvelles qu'on cherche à leur faire accomplir. Aussi tout un travail de réforme intérieure est-il nécessaire

aujourd'hui pour que nous parvenions à découvrir et à dégager dans notre perception de la nature, sous la gangue de symboles pratiques, ce qu'elle enveloppe d'intuition vraie. Cet effort de retour au point de vue de la contemplation pure et de l'expérience désintéressée constitue d'ailleurs un travail très différent du travail scientifique. Autre chose est de regarder de plus en plus près et de plus en plus loin avec les yeux qu'une évolution utilitaire nous a faits ; autre chose de travailler à nous refaire des yeux capables de voir pour voir et non plus pour vivre.

La philosophie ainsi comprise, — et nous verrons de mieux en mieux, en avançant, qu'il n'y a point d'autre manière légitime de la comprendre, — exige de notre part un acte presque violent de réforme et de conversion. Il faut que l'esprit se retourne sur lui-même, qu'il invertisse la direction habituelle de sa pensée, qu'il remonte la pente où l'entraîne son instinct d'action, qu'il aille chercher l'expérience à sa source « au-dessus de ce tournant décisif où, s'infléchissant dans le sens de notre utilité, elle devient proprement l'expérience humaine[1] », bref que, par un double effort de critique et d'élargissement, il dépasse le sens commun et l'entendement discursif pour revenir à l'intuition pure. Philosopher, c'est revivre l'immédiat,

1. *Matière et Mémoire*, p. 203.

BIGELOW COLLEGE LIBRARY

puis à sa lumière interpréter notre science rationnelle et notre perception commune. Au moins est-ce là le premier stade, car nous verrons plus tard qu'il y a encore autre chose.

Cette conception de la philosophie peut être dite vraiment nouvelle, en ce que, pour la première fois, la philosophie se trouve distinguée spécifiquement de la science, tout en restant aussi positive qu'elle. La science, en effet, garde au fond l'attitude générale du sens commun, avec son outillage de principes et de formes. Sans doute elle le développe et le parfait, l'affine et l'étend, le corrige même sur plus d'un point. Mais elle n'en change ni la ligne de visée ni les démarches essentielles. Ici, au contraire, ce qui est mis en doute et finalement modifié, c'est la direction de l'aiguillage initial. Non point que, par là, on entende condamner la science. Il ne s'agit que d'en reconnaître les justes bornes. Les méthodes proprement scientifiques sont à leur place et conviennent, elles conduisent à une connaissance vraie (encore que mêlée de symboles) tant que l'objet d'étude est le monde même de l'action pratique, c'est-à-dire en somme le monde de la matière inerte. Mais l'âme, la vie, l'activité lui échappent, et c'est là pourtant le ressort et fond dernier de tout ; et c'est d'avoir vu cela, avec ce qu'il entraîne, qui est nouveau.

Toutefois, si neuve qu'elle paraisse à juste titre,

la conception bergsonienne de la philosophie ne mérite pas moins, à un autre point de vue, d'être appelée traditionnelle et classique. Ce qu'elle définit, en effet, ce n'est pas tant *une* philosophie particulière que *la* philosophie elle-même, dans sa fonction originale. Partout dans l'histoire on la retrouve sous-jacente, qui circule sourdement. Tous les grands philosophes l'ont pressentie et pratiquée à l'heure de l'invention. Il est arrivé seulement qu'en général on ne s'en est pas bien rendu compte, et aussi qu'on a bientôt dévié. Mais sur ce point, je ne saurais insister sans de trop longs détails et force m'est de renvoyer au IVe chapitre de *L'Évolution créatrice*, où le lecteur trouvera toute la question traitée.

Une remarque, cependant, doit être faite encore. La philosophie, telle que la conçoit M. Bergson, implique et réclame durée ; elle ne vise point à s'achever d'un coup, car la réforme d'esprit qu'elle suppose est de celles qui ne s'accomplissent que peu à peu ; la vérité qu'elle apporte ne se donne pas pour une essence intemporelle qu'un génie assez puissant pourrait à la rigueur apercevoir entière d'une seule vue ; et cela même semble très nouveau. Certes, je ne veux pas médire des systèmes. Chacun d'eux est une expérience de la pensée, un moment de sa vie, une méthode pour explorer le réel, un réactif qui en décèle un aspect. La vérité s'analyse en systèmes comme la

lumière en couleurs. Mais le nom seul de système évoque l'idée statique d'un édifice terminé. Ici rien de pareil. La philosophie nouvelle veut être une démarche autant et plus qu'un système. Elle réclame d'être vécue non moins que pensée. Elle exige que la pensée travaille à vivre sa vie propre, une vie intérieure et rapportée à elle-même, effective et agissante et créatrice, mais non plus tournée vers l'action au dehors. Et, dit M. Bergson, « elle ne pourra se constituer que par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs, de bien des observateurs aussi, se complétant, se corrigeant, se redressant les uns les autres[1] ».

Voyons au moins comment elle commence et quel en est l'acte générateur.

III

Comment atteindre l'immédiat ? Comment réaliser cette perception du donné pur, où doit tendre, disions-nous, la première démarche du philosophe ? Si ce doute n'est pas éclairci, le but proposé restera devant nos regards comme un idéal abstrait et mort. Voilà donc le point qui réclame présentement explication. Car il y a une difficulté sérieuse sur laquelle pourrait tromper l'emploi même du mot « immédiat ». L'*immédiat*, en effet, au sens

1. Préface de *L'Évolution créatrice*.

qui nous occupe, n'est pas du tout ou du moins n'est plus pour nous le *passivement subi*, le je ne sais quoi qu'on recevrait infailliblement, pourvu qu'on ouvre les yeux et qu'on s'abstienne de réflexion. En fait, nous ne pouvons pas nous abstenir de réflexion ; la réflexion est aujourd'hui incorporée à nos yeux mêmes ; elle entre en exercice dès qu'ils s'ouvrent. De sorte que, pour retrouver l'immédiat, il nous faut un effort et un travail. Comment conduire cet effort ? En quoi va consister ce travail ? A quel signe pourra-t-on reconnaître que le résultat est obtenu ? Autant de questions à résoudre. M. Bergson en parle surtout à propos des réalités de la conscience ou, plus généralement, de la vie. Et c'est là en effet que les conséquences importent le plus, ont la plus grave portée. Aussi aurons-nous à y revenir avec détail. Mais, pour la commodité de l'exposition, je choisirai ici un autre exemple : celui de la matière inerte, de la perception qui est à la base de la physique. Ce cas est celui où l'écart demeure le moindre, si réel soit-il, entre la perception commune et la perception pure. Il paraît donc le mieux approprié à l'esquisse que je voudrais tracer d'un travail fort complexe dont je ne puis songer évidemment qu'à indiquer les grandes lignes et la direction d'ensemble.

Nous croyons volontiers qu'en promenant nos regards sur les objets qui nous entourent, nous

entrons sans résistance en eux et les appréhendons tout d'un coup selon leur nature intrinsèque. Perception ne serait ainsi que simple enregistrement passif. Or rien n'est plus faux, si du moins on entend parler de la perception qui s'exerce sans critique profonde au cours de la vie journalière. Ce que l'on prend alors pour donnée pure est au contraire le terme ultime d'une série très compliquée d'opérations mentales. Et dans ce terme il entre autant de nous que des choses.

Toute perception concrète, en effet, se présente à l'analyse comme un indissoluble mélange de *construit* et de *donné*, où le donné ne se révèle qu'à travers le construit et coloré de sa teinte. Nous savons tous, par expérience, combien l'ignorant est incapable de traduire la simple apparence du moindre fait sans y incorporer une foule d'interprétations adventices. Nous savons moins, — mais il est aussi vrai, — que le plus averti et le plus habile ne procède pas d'une autre manière : il interprète mieux, mais il interprète. C'est pourquoi il est si difficile de bien observer : on voit ou on ne voit point, on remarque tel ou tel aspect, on lit ceci ou cela, suivant l'état de conscience dans lequel on est, suivant la direction de recherche que l'on suit. Qui donc définissait l'art : *la nature vue à travers un esprit ?* La perception aussi est un art.

Cet art a ses procédés, ses conventions, ses instruments. Entrez dans un laboratoire et considérez

un de ces appareils complexes qui nous font des sens plus puissants ou plus fins : chacun d'eux est littéralement un faisceau de théories matérialisées et, par son intermédiaire, toute la science acquise vient peser sur chaque nouvelle observation du savant. Eh bien ! nos organes sensoriels sont de véritables appareils montés par le travail inconscient de l'esprit au cours de l'évolution biologique : eux aussi résument, concrétisent et véhiculent un système de théories informantes. Mais ce n'est pas tout. La psychologie la plus élémentaire montre combien il entre de pensée proprement dite, — souvenir ou inférence, — dans ce que nous serions tentés de croire perception pure. Constater n'est pas recevoir naïvement l'empreinte fidèle de ce qui est : c'est toujours l'interpréter, en faire un système, le mettre en des formes préexistantes qui constituent de véritables cadres théoriques. Et c'est pourquoi l'enfant doit apprendre à percevoir. Il y a une éducation des sens, qu'il acquiert par de longs exercices. Un jour même, l'accoutumance aidant, il cessera presque de voir les choses ; quelques traits, quelques lueurs, simples signes cueillis au vol d'un regard bref, lui suffiront pour les reconnaître ; et de la réalité il ne retiendra plus guère que des schèmes et des symboles.

« Percevoir, dit à ce sujet M. Bergson [1], finit

1. *Matière et Mémoire*, p. 59,

par n'être plus qu'une occasion de se souvenir. » Toute perception concrète, en effet, porte moins sur le présent que sur le passé. La part de perception pure y est petite : recouverte aussitôt, presque submergée par l'apport de la mémoire. Cette part infinitésimale joue un rôle d'amorce. Appel lancé au souvenir, elle nous provoque à extraire de notre expérience antérieure, à construire avec nos richesses acquises un système d'images permettant de lire l'expérience actuelle. Avec le projet d'interprétation ainsi constitué, nous allons au-devant des quelques traits fugitifs effectivement perçus. Que la théorie élaborée par nous s'y adapte, réussisse à en rendre compte, à les relier, à leur donner un sens : nous aurons en fin de compte une perception proprement dite. Percevoir, au sens usuel du mot, c'est donc résoudre un problème, vérifier une théorie. Par là s'expliquent les « erreurs des sens », qui sont en réalité des erreurs d'interprétation. Par là aussi, et de la même façon, s'expliquent les rêves.

Prenons un exemple simple. Quand vous lisez un livre, est-ce que vous en épelez chaque syllabe une à une, pour grouper ensuite les syllabes en mots, les mots en phrases, et aller ainsi de l'écriture à la signification ? Non point ; mais vous saisissez tout juste quelques lettres, quelques jambages, des silhouettes graphiques ; puis vous devinez le reste, en allant au contraire d'une significa-

tion probable à l'écriture qu'il s'agit d'interpréter. De là les erreurs de lecture ; de là aussi la difficulté bien connue de voir les fautes d'impression. Des expériences curieuses confirment cette observation banale. On écrit sur un tableau noir une formule quelconque d'usage courant, mais avec, çà et là, des incorrections voulues, des lettres changées ou omises. Cette formule est placée dans une salle obscure devant une personne qui naturellement ignore la formule écrite. Puis on illumine l'inscription pendant un temps trop court pour que l'observateur puisse l'épeler. Malgré cela, le plus souvent, il lit la formule entière sans hésitation ni difficulté. Il a donc restitué ce qui manquait ou corrigé ce qui était défectueux. Maintenant, si on lui demande quelles lettres il est sûr d'avoir vues, on constate qu'il indique aussi bien une lettre omise ou changée qu'une lettre réellement écrite. Ainsi l'observateur peut voir se détacher en pleine lumière une lettre absente, si cette lettre, en vertu du sens général, doit entrer dans la formule. Mais il y a plus, et l'expérience peut être variée. Je suppose qu'on ait écrit correctement le mot « tumulte ». Cela fait, pour orienter la mémoire de l'observateur dans une certaine direction de souvenir, on lui crie à l'oreille, pendant la brève durée de l'illumination, un autre mot de signification différente, par exemple le mot « chemin de fer ». L'observateur lit « tunnel », c'est-à-dire un mot dont la sil-

houette graphique ressemble à celle du mot écrit, mais dont le sens appartient à l'ordre de souvenir évoqué. Dans cette erreur de lecture comme dans les corrections spontanées de l'expérience précédente, ne voit-on pas bien nettement que percevoir est toujours accomplir un travail de divination ? C'est le sens de ce travail qu'il s'agit de caractériser.

Selon l'idée vulgaire, la perception a un intérêt tout spéculatif : elle est connaissance pure. Voilà l'erreur fondamentale. Remarquez d'abord combien, *a priori*, il est plus probable que le travail de perception, de même que tout travail naturel et spontané, ait une signification utilitaire. « Vivre, dit justement M. Bergson [1], c'est n'accepter des objets que l'impression *utile* pour y répondre par des réactions appropriées. » Et cette vue reçoit une éclatante confirmation objective si, avec l'auteur de *Matière et Mémoire*, on suit le progrès des fonctions perceptives le long de la série animale depuis la monère jusqu'aux vertébrés supérieurs, ou si, analysant avec lui le rôle du corps, on découvre que le système nerveux se révèle, par sa structure même, instrument d'action avant tout. N'est-ce point d'ailleurs indiqué déjà par le fait que chacun de nous paraît toujours à ses propres yeux occuper le centre du monde qu'il perçoit ? Le *Riquet* d'Anatole France est bergsonien : « Je suis toujours

1. *Le Rire*, p. 154.

au milieu de tout, et les hommes, les animaux et les choses sont rangés, hostiles ou favorables, autour de moi. »

Mais une analyse directe conduit plus nettement encore à la même conclusion. Tenons-nous-en à la perception des corps. Il est facile de montrer, — et je regrette de ne pouvoir sur ce point retracer la démonstration magistrale de M. Bergson, — que le morcellement de la matière en objets distincts aux contours précis s'opère par une sélection des images toute relative à nos besoins pratiques. « Les contours distincts que nous attribuons à un objet, et qui lui confèrent son individualité, ne sont que le dessin d'un certain genre d'*influence* que nous pourrions exercer en un certain point de l'espace : c'est le plan de nos actions éventuelles qui est renvoyé à nos yeux, comme par un miroir, quand nous apercevons les surfaces et les arêtes des choses. Supprimez cette action et par conséquent les grandes routes qu'elle se fraye d'avance par la perception, dans l'enchevêtrement du réel, l'individualité du corps se résorbe dans l'universelle interaction qui est sans doute la réalité même. » Ce qui revient à dire que « les corps bruts sont taillés dans l'étoffe de la nature par une *perception* dont les ciseaux suivent, en quelque sorte, le pointillé des lignes sur lesquelles l'*action* passerait[1] ».

1. *L'Évolution créatrice*, p. 12.

Les corps indépendants de l'expérience commune ne se présentent donc point, devant une critique attentive, comme des réalités véritables qui existeraient en soi. Ce ne sont que des centres de coordination pour nos gestes. Ou, si vous préférez, « nos besoins sont autant de faisceaux lumineux qui, braqués sur la continuité des qualités sensibles, y dessinent des corps distincts[1] ». Aussi bien la science, à sa manière, ne résout-elle pas l'atome en un centre de relations entre-croisées qui, de proche en proche, finissent par s'étendre à l'univers entier dans une compénétration indissoluble ? Une continuité qualitative aux nuances insensiblement dégradées, traversée de frissons convergeant çà et là : telle est l'image à laquelle nous devons reconnaître un degré supérieur de réalité.

Mais, au moins, cette étoffe sensible, cette continuité qualitative, est-ce le donné pur dans l'ordre de la matière ? Pas encore. La perception, disions-nous, est toujours en fait compliquée de mémoire. Cela est plus vrai que nous ne l'avions vu. Ce qui est réel, ce n'est point un spectre immobile étalant devant nous l'infinité de ses nuances : ce serait plutôt un jaillissement spectral. Tout est devenir et fuite. Sur ce flux, la conscience vient de loin en loin se poser, condensant chaque fois en une « qualité » une immense période de l'his-

1. *Matière et Mémoire*, p. 220.

toire intérieure des choses. « C'est ainsi que les mille positions successives d'un coureur se contractent en une seule attitude symbolique, que notre œil perçoit, que l'art reproduit, et qui devient, pour tout le monde, l'image d'un homme qui court[1]. » C'est encore ainsi qu'une lueur rouge, persistant une seconde, enveloppe un si grand nombre de pulsations élémentaires qu'il nous faudrait 25 000 ans de notre durée pour en percevoir le défilé distinct. De là provient la subjectivité de notre perception. Les qualités diverses correspondent, en somme, aux rythmes divers de contraction ou de dilution, aux divers degrés de tension intérieure de la conscience qui perçoit. A la limite, si l'on imagine une détente complète, la matière se résoudrait en ébranlements incolores, et ce serait la « matière pure » du physicien.

Réunissons maintenant en une seule continuité les diverses époques de la dialectique précédente. Vibrations, qualités ou corps, rien de tout cela n'est isolément *le réel;* mais c'est tout de même *du réel*. Et le réel absolu, ce serait l'ensemble de ces degrés et moments, et de bien d'autres encore sans doute. Ou plutôt, avoir l'intuition absolue de la matière, ce serait, — défaisant d'une part ce que nos besoins pratiques ont fait, restaurant d'autre part toutes les virtualités qu'ils ont éteintes,

1. *Matière et Mémoire*, p. 233.

— suivre la gamme complète des concentrations et dilutions qualitatives, s'insérer par une sorte de sympathie dans le jeu incessamment mobile des innombrables contractions ou résolutions possibles, si bien qu'en fin de compte, on arrive à saisir de cette matière, comme par une vue simultanée, selon leurs modes infiniment multiples, les aptitudes latentes à être « perçue ».

Ainsi, en l'espèce, la connaissance *absolue* résulterait d'une expérience *intégrale ;* et si nous ne pouvons atteindre le terme, nous voyons du moins quelle direction de travail nous y mènerait. Maintenant, de notre connaissance réalisable, il faut dire qu'elle est à chaque instant partielle et limitée plutôt qu'extérieure et relative, car notre perception effective est à la matière en soi dans le rapport de la partie au tout. Nos moindres perceptions sont en effet à base de perception pure et « nous tenons les ébranlements élémentaires, constitutifs de la matière, dans la qualité sensible où ils se contractent, comme nous tenons les palpitations de notre cœur dans le sentiment général que nous avons de vivre[1] ». Mais la préoccupation d'agir pratiquement, interposée entre le réel et nous, produit le monde fragmenté du sens commun, à peu près comme un milieu absorbant résout en raies séparées le spectre continu d'une source

1. *The journal of philosophy, psychology and scientific methods*, 7 juillet 1910.

lumineuse ; tandis que le rythme de durée, le degré de tension propre à notre conscience nous limite à la saisie de certaines qualités seulement.

Qu'avons-nous donc à faire pour nous acheminer vers une connaissance absolue ? Non pas sortir de l'expérience : tout au contraire ; mais l'étendre et la diversifier par la science, en même temps que, par la critique, y corriger les effets perturbateurs de l'action, et enfin vivifier tous les résultats ainsi obtenus, par un effort de sympathie qui nous fasse entrer dans la familiarité de l'objet jusqu'à *sentir* sa palpitation profonde et sa richesse intérieure.

Sur ce dernier point, si nécessaire, et qui est décisif, rappelez-vous une page célèbre de Sainte-Beuve définissant sa méthode : « Entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû faire ; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant qu'on le peut... On l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi... Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie... Au type vague, abstrait, général, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle... On a trouvé l'homme... » Oui, c'est bien cela : on ne saurait mieux dire. Transposez cette page de l'ordre littéraire à l'ordre métaphysique. Voilà l'intuition, telle que la préconise M. Bergson, et voilà le retour à l'immédiat.

Mais un nouveau problème surgit alors : l'intuition de l'immédiat ne risque-t-elle pas de demeurer inexprimable ? Car notre langage a été fait en vue de la vie pratique, non de la connaissance pure.

IV

Ce n'est pas tout que de percevoir immédiatement le réel ; encore faut-il traduire cette perception en discours intelligible, en suite enchaînée de concepts ; faute de quoi, semble-t-il, on n'aurait pas une connaissance proprement dite, on n'aurait pas une vérité. Sans le discours, l'intuition, à supposer qu'elle naisse, resterait du moins intransmissible, incommunicable ; elle s'épuiserait dans un cri solitaire. Par le seul discours devient possible une épreuve de vérification positive : la lettre est le lest de l'esprit, le corps qui lui permet d'agir et, en agissant, de dissiper les mirages illusoires du rêve. Enfin l'acte d'intuition pure exige de la pensée une tension intérieure si grande qu'il ne peut être que très rare et très fugitif : quelques rapides éclairs çà et là ; ces lueurs naissantes, il faut les soutenir, puis les raccorder ; et cela encore est l'œuvre du discours. Mais si le discours est ainsi nécessaire, non moins nécessaire est une critique du discours commun, des méthodes familières à l'entendement. Ces formes de

connaissance réfléchie, ces procédés d'analyse véhiculent en effet sourdement tous les postulats de l'action pratique. Or il importe que le discours traduise et ne trahisse pas, que le corps de formules n'étouffe pas l'âme d'intuition. Nous allons voir en quoi précisément consiste le travail de réforme et de conversion qui s'impose au philosophe.

Poser devant soi l'objet d'étude comme une « chose » extérieure, puis se placer soi-même au dehors, à distance de perspective, en des observatoires périphériques d'où l'on n'aperçoit l'objet visé que de loin, avec le recul qui conviendrait pour la contemplation d'un tableau ; bref, tourner autour de l'objet au lieu d'entrer hardiment à l'intérieur : voilà, en deux mots, l'attitude et la démarche ordinaires de la pensée commune, qui la conduisent à ce que j'appellerai *l'analyse par concepts*, c'est-à-dire à la tentative de résoudre toute réalité en notions générales. Que sont en effet les concepts, les idées abstraites, sinon des vues lointaines et simplifiées, des manières de croquis schématiques, ne donnant de leur objet que quelques traits sommaires, variables suivant la direction et l'angle ? Par eux, on prétend déterminer l'objet du dehors, comme si, pour le connaître, il suffisait de l'enserrer dans un réseau de triangulation logique. Et ainsi peut-être en effet le tient-on, peut-être en établit-on précisément la fiche signa-

létique, mais on ne le pénètre pas. Les concepts traduisent des *rapports*, qui résultent de comparaisons par lesquelles chaque objet se trouve exprimé finalement en fonction de ce qui n'est pas lui. Ils le disloquent, le répartissent morceau par morceau, le dispersent dans son entourage ; ils ne le saisissent que par ses points d'attache, par ses ressemblances et par ses différences. N'est-ce pas ce que font visiblement ces théories réductrices où l'âme est expliquée par le corps, la vie par la matière, la qualité par le mouvement, l'étendue elle-même par le nombre pur ? N'est-ce pas ce que font en général toutes les critiques, toutes les doctrines qui ramènent une idée à une autre idée ou à un groupe d'autres idées ? Or ainsi on n'atteint des choses que la surface, les contacts réciproques, les parties communes, les intersections mutuelles, mais non point l'unité organique ni l'essence intérieure. En vain multiplie-t-on les points de vue, les perspectives, les projections planes : aucune accumulation de ce genre ne refera de la solidité concrète. Passer d'un objet directement perçu aux tableaux qui le représentent, aux gravures qui représentent les tableaux, aux schèmes qui représentent les gravures, cela est possible parce que chaque degré contient *moins* que les précédents et s'en tire par simple diminution. Mais inversement donnez-vous tous les schèmes, toutes les gravures, tous les tableaux, —

à supposer qu'il ne soit pas absurde de concevoir donné ce qui est, par nature, interminable et inexhaustible, ce qui prête à énumération indéfinie, à développement et multiplicité sans fin : jamais vous ne recomposerez l'unité profonde et originale de la source. En vous astreignant à chercher l'objet hors de lui-même, là où certainement il n'est point, sinon par son reflet ou son écho, comment trouveriez-vous jamais sa réalité intime et spécifique ? Vous vous condamnez donc au symbolisme, car une « chose » ne peut être dans une autre que symboliquement.

Et, de plus, votre connaissance des choses restera incurablement relative, relative aux symboles choisis, aux points de vue adoptés. Tout se passera comme pour un mouvement dont image et formule varient avec le lieu d'où on le regarde, avec les repères auxquels on le rapporte, et qui ne se révèle absolument qu'à celui qui s'y insère, qui s'y abandonne et qui en vit du dedans le rythme. La thèse qui soutient l'inévitable relativité de toute connaissance humaine dérive en somme des métaphores qu'on emploie pour décrire l'acte de connaître : le sujet occupe ce point, l'objet cet autre ; comment franchir la distance ? les organes sensoriels remplissent l'intervalle ; comment saisir autre chose que ce qui arrive au bout du fil dans l'appareil récepteur ? l'esprit lui-même est une lanterne de projection qui promène sur la

nature un faisceau de lumière; comment ne la teindrait-il pas de sa couleur propre? Mais ces difficultés tiennent toutes aux métaphores d'espace employées; et ces métaphores à leur tour ne font guère qu'illustrer et traduire la méthode commune d'analyse par concepts : méthode réglée avant tout sur les besoins pratiques de l'action et du discours.

Le philosophe doit prendre une attitude exactement inverse : non pas se tenir à distance des choses, mais pratiquer sur elles une sorte d'auscultation intime, et surtout donner cet effort de sympathie par lequel on s'installe dans l'objet, on se mêle amicalement à lui, on s'accorde à son rythme original et, — d'un mot, — on le *vit*. Ce n'est d'ailleurs là rien de mystérieux ni d'étrange. Considérez vos jugements quotidiens en matière d'art, de métier ou de sport. Entre savoir par théorie et savoir par expérience, entre comprendre par analogie externe et percevoir par intuition profonde, quel différence et quel écart! Qui connaît absolument une machine, du savant qui l'analyse en théorèmes de mécanique, ou du praticien qui a vécu en camaraderie avec elle jusqu'à éprouver la sensation physique de son jeu pénible ou facile, qui a le sentiment de ses articulations intérieures, de ses aptitudes opératoires, qui en perçoit la marche et le travail ainsi qu'elle-même le ferait si elle était consciente, pour qui elle est devenue

comme un prolongement de son propre corps, comme un nouvel organe sensori-moteur, comme un groupe de gestes montés d'avance en habitudes automatiques? La première connaissance est plus utile au constructeur, et je ne veux pas prétendre qu'on doive jamais la négliger ; mais la seconde seule est absolument vraie. Et ce que je viens de dire ne concerne pas les seules choses de la matière : qui connaît absolument la religion, de celui qui du dehors l'analyse en psychologie, en sociologie, en histoire, en métaphysique, ou de celui qui du dedans, par une expérience vécue, participe à son essence et communie à sa durée?

Mais l'extériorité de la connaissance que procure l'analyse par concepts n'est que son moindre défaut. Elle en a de plus fâcheux encore. Si en effet les concepts n'expriment que ce qui est commun, général, non spécifique, d'où éprouverait-on le besoin de les refondre lorsqu'on les applique à un objet nouveau? Leur raison d'être, leur utilité, leur intérêt, n'est-ce pas justement de nous épargner ce travail? On les considère donc comme élaborés une fois pour toutes. Ce sont des matériaux de construction, des pierres taillées d'avance, et qu'il n'y a plus qu'à assembler. Ce sont des atomes, des éléments simples, un mathématicien dirait des facteurs premiers, capables de former des associations à l'infini, mais sans se modifier intérieurement par le fait de leur rencontre. Ils

entrent en conjugaison comme s'ils s'accrochaient par le dehors ; ils sortent des agrégats tels qu'ils y étaient entrés. Juxtaposition, arrangement : ces opérations géométriques figurent alors l'œuvre de connaissance ; ou bien l'on a recours aux métaphores de je ne sais quelle chimie mentale : combinaison, dosage. Dans tous les cas, la méthode reste la même : alignement et mélange de concepts préexistants. Or le seul fait de procéder ainsi équivaut à ériger le concept en symbole d'une classe abstraite. Après quoi, expliquer une chose n'est plus que la montrer à l'intersection de plusieurs classes, participant de chacune d'elles en proportions définies : ce qui revient à la tenir pour suffisamment exprimée par une liste de cadres généraux où elle entre. Par principe, donc, l'inconnu est ramené d'office au déjà connu : et, dès lors, il devient impossible de jamais saisir aucune vraie nouveauté, aucune originalité irréductible. Par principe, encore, c'est avec de purs symboles qu'on prétend reconstruire la nature : et, dès lors, il devient impossible d'en jamais atteindre la réalité concrète, « l'âme invisible et présente ».

Ce monnayage de l'intuition en concepts à titre fixe, cette création d'un numéraire intellectuel facilement maniable ont d'ailleurs une évidente utilité pratique. Connaître, en effet, au sens usuel du mot, n'est pas une opération désintéressée : cela consiste surtout à savoir quel profit nous pouvons

tirer d'une chose, quelle conduite nous devons tenir à son égard, quelle étiquette il convient de coller sur elle, dans quel genre déjà connu elle rentre, à quel point elle mérite tel ou tel nom caractéristique pour nous d'une attitude à prendre ou d'une démarche à exécuter. Classer approximativement en vue de l'usage utile ou du discours commun, voilà le but. Alors, mais alors seulement, des compartiments sont donnés tout faits d'avance; et une même boîte de réactifs suffit pour tous les cas. Un questionnaire universel préexiste ici à toute recherche; ses divers articles définissent autant de points de vue toujours les mêmes d'où l'on regarde chaque objet; et l'étude se borne ensuite à l'application d'une sorte de nomenclature aux cadres préétablis.

Encore une fois, le philosophe doit procéder juste à l'inverse. Ne pas s'en tenir aux concepts communs, qu'on trouve tout faits dans le commerce, vêtements de confection taillés d'après un modèle moyen, qui ne vont bien à personne parce qu'ils vont à peu près à tout le monde : mais travailler sur mesure, incessamment renouveler son outillage, se refaire toujours un esprit neuf et pour chaque nouveau problème fournir un effort d'adaptation nouveau. Ne pas aller des concepts aux choses, comme si chacune d'elles n'était que le point d'intersection de plusieurs généralités concourantes, un centre idéal d'abstractions entre-

croisées : mais aller au contraire des choses aux concepts, par une création incessante de concepts nouveaux et une incessante refonte des vieux concepts. L'explication ne saurait consister ici en un agencement plus ou moins ingénieux de concepts indéformables qui préexisteraient à leur emploi, en un travail de mosaïque ou de marqueterie. Non, il faut des concepts plastiques, fluides, souples, vivants, capables de se modeler sans cesse sur le réel, d'en suivre délicatement les sinuosités infinies. La tâche du philosophe est donc de créer des concepts bien plutôt que d'en combiner. Et chacun des concepts qu'il crée doit rester ouvert et mobile, prêt aux renouvellements et adaptations nécessaires, comme une méthode et comme un programme : flèche indicatrice d'un chemin qui descend de l'intuition au discours, non pas borne marquant une station finale. Par là seulement la philosophie demeure ce qu'elle doit être : l'examen de conscience de l'esprit humain, l'effort de dilatation et d'approfondissement qu'il tente sans relâche pour dépasser sa condition intellectuelle présente.

Voulez-vous un exemple? Je prendrai celui de la personne humaine. Le *moi* est un, le *moi* est multiple : nul ne conteste cette double formule. Mais toute chose la comporte : alors, que nous apprend-elle ici? Remarquez ce que deviennent fatalement les deux concepts d'*unité* et de *multiplicité* par cela seul qu'on les tient pour des cadres

généraux indépendants de la réalité qu'on y met, pour des pièces de discours susceptibles d'être définies à vide, à blanc, et toujours représentables par le même mot, quelles que soient les circonstances : ce ne sont plus des idées vivantes et colorées, mais des formes abstraites, immobiles et neutres, sans nuances ni degrés, que rien ne saurait différencier d'un cas à l'autre et qui caractérisent deux points de vue d'où l'on peut regarder n'importe quoi. Dès lors, comment une application de ces formes nous ferait-elle saisir ce qu'ont d'original et de propre l'unité et la multiplicité du moi? Bien plus, entre deux telles entités définies statiquement par leur opposition même, comment concevrions-nous jamais une synthèse? A vrai dire, l'intéressant n'est pas de se demander *s'il y a* unité, multiplicité, combinaison de l'une et de l'autre : c'est de voir *quelle sorte* d'unité, de multiplicité, de combinaison, réalise le cas actuel; c'est surtout de comprendre *comment* la personne vivante est à la fois unité multiple et multiplicité une, *comment* se relient ces deux pôles extrêmes de la dissociation conceptuelle, *comment* se rejoignent par leurs racines ces deux branches d'abstraction divergentes. L'intéressant, en un mot, ce ne sont pas les deux repères symboliques incolores qui marquent les deux bouts du spectre : c'est la continuité intercalaire avec sa richesse mobile de coloration et le double progrès de nuances qui la résout en rouge

et en violet. Mais atteindre ce passage concret, on ne le peut que si l'on part d'une intuition directe pour descendre de là aux concepts qui l'analysent.

Enfin le même devoir de retourner notre attitude familière, de renverser notre démarche habituelle, s'impose encore à nous pour une autre raison. L'atomisme conceptuel de la pensée commune l'entraîne à poser une sorte de primat du repos sur le mouvement, du fait sur le devenir. Pour elle, le mouvement s'ajoute à l'atome, comme un accident supplémentaire à une immobilité antérieure ; et le devenir relie des termes préexistants, comme le fil qui passe à travers les perles d'un collier. Elle se complaît dans l'immobile et s'efforce d'y ramener le mouvant. L'existence lui paraît à base d'immobilité. Tout changement, tout phénomène, elle le décompose et le pulvérise, jusqu'à ce qu'elle y trouve l'élément invariable. C'est l'immobilité qu'elle estime première, fondamentale, intelligible de soi, la mobilité au contraire qu'elle veut expliquer en fonction de l'immobilité. Aussi des progrès eux-mêmes et des transitions tend-elle à faire des *choses*. Pour bien voir, il faut toujours, semble-t-il, qu'elle arrête et qu'elle fixe. Que sont en effet les concepts, sinon des stations logiques disposées en observatoires le long du devenir, sinon des vues immobiles prises du dehors et de loin en loin sur un écoulement continu ? Chacun d'eux isole et fixe un aspect, « comme l'éclair instantané qui illumine

pendant la nuit une scène d'orage[1] ». Leur ensemble constitue un filet tout monté d'avance, un réseau solide, où l'intelligence humaine s'installe et s'accroche pour guetter le flux réel, pour le capter au passage. Transport à la spéculation d'un procédé fait pour la pratique. Partout nous cherchons des *constantes :* identités, invariances, conservations ; et nous imaginons la science idéale comme un regard éternel ouvert sur des immobilités. C'est que la constante est le support et l'objet que réclame notre action : il faut que la matière opérée ne se dérobe pas à nos prises, ne fuie pas sous nos mains, pour que nous la puissions travailler. C'est aussi que la constante est l'élément du discours, où le mot en représente la permanence inerte, où elle constitue le point d'appui solide, la base et le jalon du cheminement dialectique, étant ce qui peut être laissé de côté par l'esprit dont l'attention est ainsi libérée pour d'autres œuvres. A cet égard, l'analyse par concepts est la méthode naturelle du sens commun. Elle consiste à se demander de temps en temps où en est la chose qu'on étudie, ce qu'elle est devenue, afin de voir ce qu'on en pourrait tirer ou ce qu'il convient d'en dire. Mais cette méthode n'a qu'une portée pratique. La réalité, qui en son fond est devenir, passe à travers nos concepts sans jamais s'y laisser prendre, comme passe un mou-

1. *Matière et Mémoire*, p. 209.

vement par des points immobiles. En la filtrant, nous n'en retenons que le dépôt, le devenu qu'elle charrie. Est-ce que les digues, les canaux et les bouées font le courant du fleuve ? Est-ce que les festons d'algues mortes alignées sur le sable font la marée qui monte ? Gardons-nous de confondre le flot du devenir avec le contour du devenu. L'analyse par concepts est une méthode cinématographique, et il est clair que l'organisation intérieure du mouvement échappe au cinématographe. D'instant en instant, nous prenons sur une mobilité des vues immobiles. Comment, avec de telles coupes conceptuelles pratiquées dans une continuité fluente, quelle qu'en soit l'accumulation, reconstruirions-nous jamais le mouvement lui-même, le lien dynamique, le défilé des images, le passage d'une vue à l'autre ? Il faut que cette mobilité soit contenue dans l'appareil cinématographique, il faut qu'elle soit ainsi donnée à son tour en plus des vues elles-mêmes ; et rien ne montre mieux qu'en définitive la mobilité ne s'explique jamais que par soi, n'est jamais saisie qu'en soi. Mais du mouvement pris comme principe il est possible au contraire et même facile de descendre par voie de dégradation insensible au ralentissement et à l'immobilité. Avec des immobilités on ne refera jamais du mouvement ; mais le repos se conçoit très bien comme limite du mouvement, comme extinction ou comme arrêt ; car ceci est *moins* que cela. Aussi la vraie

méthode philosophique, inverse de la méthode commune, consiste-t-elle à s'installer de prime abord au sein du devenir, à en adopter la courbure changeante et la tension mobile, à sympathiser avec son rythme de genèse, à percevoir du dedans toute existence comme une croissance, à la suivre dans sa génération intérieure, bref, à ériger le mouvement en réalité fondamentale, à réduire au contraire l'immobilité au rang de réalité seconde et dérivée. Et c'est ainsi, pour reprendre l'exemple de la personne humaine, que le philosophe doit chercher dans le moi non pas tant unité ou multiplicité faites que (je risque le mot) deux mouvements antagonistes et corrélatifs d'*unification* et de *plurification*.

Radicale est donc la différence entre l'intuition philosophique et l'analyse conceptuelle. Celle-ci se plaît aux jeux dialectiques, aux cascades savantes où elle ne s'intéresse qu'à l'immobilité des vasques ; celle-là remonte à la source des concepts et cherche à la saisir dans son jaillissement même. La seconde canalise et la première fournit l'eau. L'une acquiert et l'autre dépense. Ce n'est pas qu'il soit question de proscrire l'analyse : la science ne saurait s'en passer, et la philosophie ne saurait se passer de la science. Mais il s'agit de lui réserver sa place normale et son juste rôle. Les concepts sont les dépôts sédimentaires de l'intuition : celle-ci engendre ceux-là, non l'inverse. Du sein de l'intuition, vous verrez sans peine comment elle se

dissocie et s'analyse en concepts, en concepts de tel ou tel genre et de telle ou telle nuance. Mais à coups d'analyses vous ne referez jamais la moindre intuition, comme, avec tous les déversements imaginables, vous ne referez jamais la plénitude du réservoir. Partez de l'intuition : c'est un sommet d'où l'on peut descendre par une infinité de pentes, c'est un tableau que l'on peut placer dans une infinité de cadres. Mais tous les cadres ensemble ne recomposeront pas le tableau, et les points d'arrivée de toutes les pentes ne laisseront pas voir comment elles se rejoignent au sommet. L'intuition est un commencement nécessaire, c'est l'impulsion qui met l'analyse en branle et qui l'oriente, c'est le coup de sonde qui lui apporte une matière, c'est l'âme qui en assure l'unité. « Je n'imaginerai jamais comment du blanc et du noir s'entre-pénètrent si je n'ai pas vu de gris, mais je comprends sans peine, une fois que j'ai vu le gris, comment on peut l'envisager du double point de vue du blanc et du noir[1]. » Voici des lettres que vous pouvez de mille façons disposer en chaînes : le sens indivisible qui court le long de l'enchaînement et qui en fait une phrase est la cause originelle de l'écriture, non pas sa conséquence. Ainsi de l'intuition par rapport à l'analyse. Or les commencements, les élans générateurs sont l'objet propre du philosophe.

1. *Introduction à la Métaphysique.*

Aussi la conversion et la réforme qui s'imposent à lui consistent-elles essentiellement en un passage du point de vue de l'analyse à celui de l'intuition.

De là résulte que l'instrument de choix pour la pensée philosophique, c'est la métaphore ; et aussi bien l'on sait quel incomparable maître en métaphores est M. Bergson. C'est, dit-il lui-même, qu'il s'agit « de provoquer un certain travail que tendent à entraver, chez la plupart des hommes, les habitudes d'esprit plus utiles à la vie », de réveiller en eux le sentiment de l'immédiat, de l'original, du concret. Or « beaucoup d'images diverses, empruntées à des ordres de choses très différents, peuvent, par la convergence de leur action, diriger la conscience sur le point précis où il y a une certaine intuition à saisir. En choisissant les images aussi disparates que possible, on empêche l'une quelconque d'entre elles d'usurper la place de l'intuition qu'elle est chargée d'appeler, puisqu'elle serait alors chassée tout de suite par ses rivales. En faisant qu'elles exigent toutes de notre esprit, malgré leurs différences d'aspect, la même espèce d'attention et, en quelque sorte, le même degré de tension, on accoutume peu à peu la conscience à une disposition toute particulière et bien déterminée, celle précisément qu'elle doit adopter pour s'apparaître à elle-même sans voile[1]. » A parler

1. *Introduction à la Métaphysique.*

rigoureusement, l'intuition de l'immédiat est inexprimable. Mais on peut la suggérer, l'évoquer. Et comment? En la cernant avec des métaphores concourantes. Modifier les habitudes d'imagination qui font obstacle en nous à une vue directe et naïve, rompre les mécanismes d'images dans lesquels nous nous sommes laissé prendre, voilà le but : et c'est en suscitant d'autres images et d'autres habitudes qu'on y peut parvenir.

Mais alors, direz-vous, où est la différence entre la philosophie et l'art, entre l'intuition métaphysique et l'intuition esthétique? L'art aussi tend à nous révéler la nature, à nous en suggérer la vision directe, à lever le voile d'illusion qui nous cache à nous-mêmes ; et l'intuition esthétique est, à sa manière, perception de l'immédiat. Raviver le sentiment du réel oblitéré par l'habitude, évoquer l'âme profonde et subtile des choses : le but est le même ici et là ; et mêmes aussi les moyens : images et métaphores. M. Bergson ne serait-il donc qu'un poète, et son œuvre se réduirait-elle à ériger l'impressionnisme en métaphysique ?

L'objection a été faite maintes fois. A vrai dire, l'immense érudition scientifique de M. Bergson suffirait à la réfuter. Il faut n'avoir pas lu tant de discussions si documentées et si positives pour céder ainsi aux impressions d'art qu'éveille un style magique en effet. Mais on peut dire plus et mieux.

Qu'il y ait des analogies entre la philosophie et

l'art, entre l'intuition métaphysique et l'intuition esthétique, cela n'est pas douteux ni contestable. Toutefois, les analogies ne doivent point faire oublier les différences. L'art, c'est en quelque sorte la philosophie avant l'analyse, avant la critique, avant la science ; l'intuition esthétique, c'est l'intuition métaphysique naissante, bornée au rêve, n'allant pas jusqu'à l'épreuve de vérification positive. Réciproquement, la philosophie, c'est l'art qui succède à la science et qui en tient compte, l'art qui prend pour matière les résultats de l'analyse et qui se soumet aux exigences d'une critique rigoureuse; l'intuition métaphysique, c'est l'intuition esthétique vérifiée, systématisée, lestée de discours rationnel. La philosophie diffère donc de l'art en deux points essentiels : d'abord, elle s'appuie sur la science, l'enveloppe et la suppose; puis elle implique épreuve de vérification proprement dite. Au lieu de s'en tenir aux données du sens commun, elle les complète par toutes celles qu'apportent l'analyse et l'investigation scientifiques. Nous disions du sens commun que, dans son fond le plus intime, il est saisie du réel : cela n'est tout à fait exact que du sens commun développé en science positive : et c'est pourquoi la philosophie prend pour matière les résultats de la science, dont chacun, — au même titre que les faits et données de la perception commune, — ouvre un chemin de pénétration critique vers l'immédiat. Je comparais tout à l'heure les deux

connaissances qu'un théoricien et un praticien peuvent avoir d'une machine, et j'accordais à la seconde l'avantage de vérité absolue, tandis que la première me semblait surtout relative à l'industrie de fabrication. Cela est très vrai, et je ne m'en dédis pas. Cependant le praticien le plus expérimenté, qui ne saurait pas la mécanique de sa machine et qui n'en aurait que le sentiment non analysé, n'en posséderait encore qu'une connaissance d'artiste, non de philosophe. Pour l'intuition absolue, au plein sens du mot, il faut l'expérience intégrale, c'est-à-dire une vivification de la théorie rationnelle autant que de la technique opératoire. Marche à l'intuition vive, à partir de la science totale et de la totale sensation : voilà le travail du philosophe ; et ce travail est réglé par des critères que l'art ne connaît point. Que l'intuition métaphysique résiste victorieusement à l'épreuve d'une expérience effective et durable, à l'épreuve de calcul comme à l'épreuve de fonctionnement, à l'expérience complète qui met en jeu tous les réducteurs critiques de tous les genres, qu'elle se montre capable de supporter l'analyse sans se dissoudre ou s'évanouir, féconde en concepts dont l'entendement réussit à s'accommoder et qui l'agrandissent, bref, génératrice de lumière et de vérité dans tous les plans de l'esprit : ces caractères suffisent à la distinguer profondément de l'intuition esthétique. Celle-ci n'est que la figure prophétique de celle-là, rêve ou pressen-

timent, aube encore incertaine et voilée, mythe crépusculaire qui précède et annonce dans la pénombre le grand jour de la révélation positive...

Toute philosophie est à double face et doit être étudiée en deux temps. La méthode, les doctrines : tels sont ses deux moments, ses deux aspects, coordonnés sans doute et solidaires, mais cependant distincts. De la philosophie nouvelle inaugurée par M. Bergson, nous venons d'examiner la méthode. A quelles doctrines cette méthode a-t-elle conduit et peut-on prévoir qu'elle conduise encore? C'est ce qu'il nous reste maintenant à chercher.

II

LA DOCTRINE

Les sciences proprement dites, celles que l'on est convenu d'appeler *positives,* se présentent comme autant de points de vue sur la réalité, de points de vue extérieurs et périphériques. Elles nous laissent au dehors des choses, qu'elles se bornent à investir de loin. Les vues qu'elles en donnent ressemblent aux perspectives sommaires qu'on obtient d'une ville quand on la regarde, sous divers angles, du haut des collines qui l'entourent. Moins que cela même : car, bien vite, par un progrès de l'abstraction, les vues colorées font place à des croquis schématiques, voire à de simples notes conventionnelles, d'un usage plus pratique et plus rapide. Ainsi les sciences restent prisonnières du symbole, avec tout ce que son emploi entraîne d'inévitable relativité. Mais la philosophie prétend descendre à l'intérieur du réel, s'installer dans l'objet, en suivre les mille détours et replis, en obtenir un sentiment direct et immédiat, en pénétrer jusqu'au cœur l'intimité concrète : elle ne se contente pas d'une analyse, elle veut une intuition.

Or il y a une existence que, dès le principe, nous connaissons mieux et plus sûrement que toute autre ; il y a un cas privilégié où l'effort de sympathie révélatrice nous est naturel et presque facile ; il y a une réalité au moins que nous saisissons du dedans, que nous percevons intérieurement, profondément. Cette réalité, c'est nous-mêmes. Réalité typique, par où il convient de commencer l'étude. La psychologie nous met en contact direct avec elle ; puis la métaphysique essaie de généraliser ce contact. Mais une telle généralisation ne peut être tentée que si d'abord on s'est familiarisé avec le réel sur le point où l'accès nous en est immédiatement ouvert. De l'être intérieur vers l'être extérieur : voilà donc le chemin de pensée que doit prendre le philosophe.

I

« Se connaître soi-même » : l'antique maxime est restée la devise de la philosophie depuis Socrate, la devise qui marque au moins son moment initial, celui où, s'infléchissant vers la profondeur du sujet, elle inaugure son travail propre de pénétration, tandis que la science continue à s'étendre en surface. De cette vieille devise, chaque philosophe tour à tour a donné un commentaire et une application. Mais M. Bergson, plus que nul autre, en renouvelle profondément le sens, comme

de tout ce qu'il touche. Quelle interprétation avait cours avant lui? Pour ne parler que du dernier siècle, on peut dire que, sous l'influence de Kant, la critique se préoccupait surtout jusqu'ici de démêler l'apport du sujet dans l'acte de connaissance, d'établir que nous apercevons les choses à travers certaines formes représentatives empruntées à notre constitution propre. Telle était, hier encore, la manière classique d'envisager le problème. Eh bien ! c'est justement cette attitude que tout d'abord, par une démarche de retournement qui lui demeurera familière au cours de ses recherches, renverse M. Bergson.

« Il nous a semblé, dit-il[1], qu'il y avait lieu de se poser le problème inverse, et de se demander si les états les plus apparents du moi lui-même, que nous croyons saisir directement, ne seraient pas la plupart du temps aperçus à travers certaines formes empruntées au monde extérieur, lequel nous rendrait ainsi ce que nous lui avons prêté. *A priori*, il paraît assez vraisemblable que les choses se passent ainsi. Car à supposer que les formes dont on parle, et auxquelles nous adaptons la matière, viennent entièrement de l'esprit, il semble difficile d'en faire une application constante aux objets sans que ceux-ci déteignent bientôt sur elles : en utilisant alors ces formes pour la connaissance de

1. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, conclusion.

notre propre personne, nous risquons de prendre pour la coloration même du moi un reflet du cadre où nous le plaçons, c'est-à-dire, en définitive, du monde extérieur. Mais on peut aller plus loin, et affirmer que des formes applicables aux choses ne sauraient être tout à fait notre œuvre ; qu'elles doivent résulter d'un compromis entre la matière et l'esprit ; que si nous donnons à cette matière beaucoup, nous en recevons sans doute quelque chose ; et qu'ainsi, lorsque nous essayons de nous ressaisir nous-mêmes après une excursion dans le monde extérieur, nous n'avons plus les mains libres. »

Pour éviter cette conséquence, il y aurait bien, à vrai dire, une échappatoire concevable. Elle consisterait à soutenir par principe une absolue analogie, une similitude exacte entre la réalité interne et les choses du dehors. Les formes qui conviennent aux unes conviendraient alors également à l'autre. Mais remarquez déjà qu'un tel principe constitue, au premier chef, une thèse métaphysique, dont en toute occurrence il serait illégitime de poser l'affirmation préalable comme postulat de méthode. Remarquez ensuite, et surtout, que sur ce point l'expérience est décisive et manifeste plus clairement chaque jour l'échec des théories qui veulent assimiler le monde de la conscience à celui de la matière, qui veulent calquer la psychologie sur la physique. Ce sont là des « ordres » différents. L'outillage du premier n'est pas transpor-

table au second. Dès lors s'impose l'attitude adoptée par M. Bergson. Nous avons un effort à donner, un travail de réforme à entreprendre, pour lever le voile de symboles qui enveloppe notre habituelle représentation du moi, qui nous dérobe ainsi à nos propres regards, pour nous retrouver enfin tels que nous sommes réellement, immédiatement, au plus intime de nous-mêmes. Cet effort, ce travail sont nécessaires parce que « pour contempler le moi dans sa pureté originelle, la psychologie doit éliminer ou corriger certaines formes qui portent la marque visible du monde extérieur[1] ». Quelles sont ces formes? Tenons-nous-en aux principales. Les choses nous apparaissent comme des unités dénombrables juxtaposées dans l'espace. Elles composent une multiplicité numérique et spatiale, une poussière de termes entre lesquels se nouent des liens de géométrie. Espace et nombre, voilà donc les deux formes d'immobilité, les deux schèmes d'analyse dont il nous faut oublier l'obsession. Je ne dis pas qu'il n'y ait aucune place à leur faire, même dans le monde interne. Mais leur convenance est d'autant moindre qu'on entre plus avant au cœur de la vie psychologique.

C'est qu'il y a, en effet, plusieurs *plans de conscience,* étagés en profondeur, qui marquent tous les degrés intermédiaires entre la pensée pure

1. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, conclusion.

et l'action corporelle, et qu'intéresse à la fois chaque phénomène de l'esprit, ainsi répété à mille hauteurs comme les harmoniques d'un même son. Ou, si vous préférez, la vie spirituelle ne s'étale pas en nappe uniformément transparente ; mais elle surgit comme un flot d'abord pressé, peu à peu épanoui en gerbe, qui traverse bien des états divers depuis le jaillissement sombre et dru de la source jusqu'à la dispersion lumineuse des gouttelettes retombantes ; et chacun de ses modes présente à son tour un caractère semblable, n'étant lui-même qu'un filet de la gerbe totale. Voilà sans doute l'idée centrale et génératrice du livre admirable intitulé *Matière et Mémoire*. Combien voudrais-je qu'il me fût possible d'en condenser ici la substance, d'en faire sentir l'étonnante puissance de synthèse, qui réussit à contracter toute une métaphysique et à l'étreindre d'une si forte prise que le critère finisse par s'en trouver dans la discussion de quelques humbles faits relatifs à la physiologie du cerveau ! Mais sa rigueur technique et sa concision même, jointes à sa richesse, le rendent irrésumable ; et je ne puis qu'en indiquer d'un mot les conclusions.

Qu'il existe, d'abord, un monde intérieur, une activité spirituelle distincte de la matière et de son mécanisme, il le faut avouer, pour peu que l'on se pique de méthode positive. Nulle chimie cérébrale, nulle danse d'atomes n'équivaut à la

moindre pensée, que dis-je ? à la moindre sensation. D'aucuns, il est vrai, ont affirmé une thèse de parallélisme, selon laquelle chaque phénomène de l'esprit correspondrait point par point à un phénomène du cerveau, sans y rien ajouter, sans influer sur son cours, ne faisant que le traduire dans une autre langue, si bien qu'un regard assez perspicace pour suivre jusqu'en leurs menus épisodes les révolutions moléculaires et les flux de propagation nerveuse lirait du même coup au plus secret de la conscience associée. Mais qui contestera qu'une thèse de ce genre ne soit en réalité qu'une hypothèse, qu'elle dépasse infiniment les données certaines de la biologie actuelle et qu'on ne la puisse formuler qu'en escomptant les découvertes futures dans une direction préconçue ? Disons le mot : ce n'est pas vraiment une thèse de science positive, mais une thèse métaphysique, au sens fâcheux de ce terme. A tout mettre au mieux, la valeur ne pourrait en être aujourd'hui qu'une valeur d'intelligibilité. Or cette valeur, elle ne l'a point. Comment comprendre une conscience destituée d'efficace, et, dès lors, sans liens avec le réel, sorte de phosphorescence qui, soulignant le contour des vibrations cérébrales, viendrait comme par miracle doubler de sa lueur mystérieuse et inutile certains phénomènes déjà complets sans elle ? Un jour, M. Bergson est descendu sur le terrain de la dia-

lectique et, parlant à ses adversaires leur langage familier, il a démonté sous leurs yeux le « paralogisme psycho-physiologique » : c'est à la condition seulement de mêler dans un même discours deux systèmes de notations incompatibles, — idéalisme et réalisme, — qu'on parvient à énoncer la thèse paralléliste. Cette argumentation a frappé, d'autant qu'elle s'adaptait à la forme habituelle des discussions entre philosophes. Mais une preuve plus positive et plus catégorique se déroule tout au long de *Matière et Mémoire*. Sur l'exemple précis du souvenir analysé jusqu'en son dernier fond, M. Bergson saisit au vif et mesure l'écart entre âme et corps, entre esprit et matière. Puis, mettant en pratique ce qu'il a dit ailleurs sur la création de concepts nouveaux, il arrive à conclure, — ce sont ses propres expressions, — qu'il doit y avoir entre le fait psychologique et son substrat cérébral une relation *sui generis*, qui n'est ni la détermination de l'un par l'autre, ni leur indépendance réciproque, ni la production de celui-ci par celui-là ou inversement, ni leur simple concomitance parallèle, bref, qui ne répond à aucun des concepts tout faits que l'abstraction met à notre service, mais que l'on peut formuler approximativement en ces termes [1] :

« Étant donné un état psychologique, la partie

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 2 mai 1901.

jouable de cet état, celle qui se traduirait par une attitude du corps ou par des actions du corps, est représentée dans le cerveau : le reste en est indépendant et n'a pas d'équivalent cérébral. De sorte qu'à un même état cérébral donné peuvent correspondre bien des états psychologiques différents, mais non pas des états quelconques. Ce sont des états psychologiques qui ont tous en commun le même *schéma moteur*. Dans un même cadre pourraient tenir beaucoup de tableaux, mais non pas tous les tableaux. Soit une pensée élevée, abstraite, philosophique. Nous ne la concevons pas sans y joindre une représentation imagée que nous disposons au-dessous d'elle. Nous ne nous représentons pas cette image, à son tour, sans la soutenir d'un dessin qui en résume les grandes lignes. Nous n'imaginons pas ce dessin lui-même, sans imaginer et par là même esquisser certains mouvements qui le reproduiraient. C'est cette esquisse, et cette esquisse seule, qui est représentée cérébralement. Posez l'esquisse, il y a de la marge pour l'image. Posez l'image à son tour, il reste une marge, une marge plus grande encore pour la pensée. Ainsi la pensée est relativement libre et indéterminée par rapport à l'activité cérébrale qui la conditionne, celle-ci n'exprimant que les articulations motrices de l'idée, et les articulations pouvant être les mêmes pour des idées absolument différentes. Et pourtant ce n'est pas la liberté complète ni l'indé-

termination absolue, puisqu'une idée quelconque, prise au hasard, ne présenterait pas les articulations voulues. Bref, aucun des concepts simples que la philosophie nous fournit ne pourrait exprimer la relation cherchée, mais cette relation paraît ressortir assez clairement de l'expérience. »

La même analyse de faits nous apprend comment s'ordonnent les plans de conscience dont je parlais tout à l'heure, la loi d'après laquelle ils se distribuent et la signification qui s'attache à leur échelonnement. Négligeons les multiples intermédiaires pour ne regarder que les pôles extrêmes de la série. Volontiers on imagine une coupure trop nette entre le geste et le rêve, entre l'action et la pensée, entre le corps et l'esprit. Non, il n'y a pas ainsi deux surfaces planes, sans épaisseur ni transition, juxtaposées à des niveaux différents ; mais c'est par une insensible dégradation de profondeur croissante et de matérialité décroissante qu'on passe d'un terme à l'autre. Et les caractères changent continûment au cours du passage. Et alors voici que notre problème initial se pose à nouveau devant nous, plus aigu que jamais : les formes de nombre et d'espace conviennent-elles également sur tous les plans de conscience ?

De ces plans de vie considérons le plus extérieur, celui qui touche au dehors, celui qui reçoit directement les empreintes de la réalité externe. Nous vivons d'ordinaire à la surface de nous-

mêmes, dans la dispersion numérique et spatiale du discours et du geste. Notre *moi* profond est comme recouvert d'une croûte figée, durcie à l'action : enchevêtrement d'habitudes juxtaposées, immobiles, dénombrables, ainsi que des choses distinctes et solides, aux contours tranchés, aux relations machinales. Et c'est pour la représentation des phénomènes qui se passent dans cette écorce morte que valent surtout espace et nombre.

Il faut vivre en effet, j'entends vivre de la vie commune et journalière, avec notre corps, avec nos mécanismes habituels plus qu'avec le vrai fond de nous-mêmes. Notre attention se porte donc le plus souvent, par une inclination naturelle, sur la valeur pratique, sur la fonction utile de nos états intérieurs, sur l'objet public dont ils sont le signe, sur l'effet qu'ils produisent au dehors, sur les gestes par lesquels nous les exprimons dans l'espace. Une moyenne sociale des modalités individuelles nous intéresse plus que l'incommunicable originalité de notre vie profonde. Les mots du langage viennent d'ailleurs offrir autant de centres symboliques autour desquels cristallisent les groupes de mécanismes moteurs montés par l'habitude, seuls éléments usuels de nos déterminations internes. Or le frottement de la société a rendu ces mécanismes moteurs à peu près identiques chez tous les hommes. De là, qu'il s'agisse de sensations, de sentiments ou d'idées, ces rési-

dus neutres, desséchés, incolores, qui s'étalent inertes à la surface de nous-mêmes « comme des feuilles mortes sur l'eau d'un étang[1] ». Ainsi le *progrès* vécu tombe au rang de *chose* maniable. Espace et nombre le saisissent. Dans un ensemble d'atomes juxtaposés, des combinaisons qui se nouent et se dénouent, des forces qui se composent mécaniquement ; et pour représenter cet ensemble, des concepts pétrifiés, dialectiquement manipulables comme des jetons : voilà tout ce qui subsiste bientôt de ce qui fut mouvement et vie.

Tout autre apparaît la réalité vraiment intérieure, tout autres ses caractéristiques profondes. Rien, d'abord, de quantitatif : l'intensité d'un état psychologique n'est pas une grandeur, elle se refuse à la mesure. C'est par la preuve de cette affirmation capitale que s'ouvre l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*. S'agit-il d'un état simple, tel qu'une sensation de lumière ou de poids ? L'intensité s'en réduit à une certaine qualité ou nuance qui nous signale approximativement, par une association d'idées et grâce à notre expérience acquise, la grandeur de la cause objective d'où il émane. S'agit-il, au contraire, d'un état complexe, comme ces impressions de joie ou de tristesse profondes, qui nous prennent tout entiers, qui nous envahissent et nous submergent ? Ce

1. *Essai sur les données immédiates*, p. 102.

que nous appelons leur intensité n'exprime que le sentiment confus d'un progrès qualitatif, d'une richesse croissante. « Par exemple, un obscur désir est devenu peu à peu une passion profonde. Vous verrez que la faible intensité de ce désir consistait d'abord en ce qu'il vous semblait isolé et comme étranger à tout le reste de votre vie interne. Mais petit à petit il a pénétré un plus grand nombre d'éléments psychiques, les teignant pour ainsi dire de sa propre couleur ; et voici que votre point de vue sur l'ensemble des choses vous paraît maintenant avoir changé. N'est-il pas vrai que vous vous apercevez d'une passion profonde, une fois contractée, à ce que les mêmes objets ne produisent plus sur vous la même impression ? Toutes vos sensations, toutes vos idées vous en paraissent rafraîchies : c'est comme une nouvelle enfance[1]. » Rien ici de l'homogénéité qui est le propre de la grandeur, la condition nécessaire de la mesure, et qui laisse transparaître le *moins* au sein du *plus*. Rien non plus de dénombrable, rien d'une multiplicité numérique déployée dans l'espace. Nos états internes forment une continuité qualitative ; ils se prolongent et se fondent les uns dans les autres ; ils se groupent en accords dont chaque note contient une résonance de tout l'ensemble ; ils s'entourent de halos aux dégrada-

1. *Loc. cit.*, p. 6.

tions infinies qui, de proche en proche, colorent le contenu total de la conscience; ils vivent chacun au sein de chacun. « Je suis odeur de rose », faisait dire Condillac à sa statue ; et cette parole traduit exactement la vérité immédiate, dès que l'observation se fait assez naïve et simple pour atteindre le donné pur. Dans un souffle qui passe, je respire mon enfance ; dans un frisson de feuilles, dans un reflet de lune, je retrouve une suite infinie de réflexions et de rêves. Une pensée, un sentiment, un acte peuvent révéler toute une âme. Mes idées, mes sensations me ressemblent. Comment seraient possibles de tels faits si l'unité multiple du *moi* ne présentait le caractère essentiel de vibrer entière au fond de chacune des parties que l'analyse y discerne ou plutôt y découpe ? Toutes les déterminations psychiques s'enveloppent et s'impliquent réciproquement. Et que l'âme soit ainsi présente intégralement dans chacun de ses actes, ses sentiments par exemple ou ses idées dans ses sensations, ses souvenirs dans ses percepts, ses volontés dans ses évidences, c'est le principe justificatif des métaphores, la source de toute poésie, la vérité que la philosophie moderne proclame chaque jour avec plus de force sous le nom d'immanence de la pensée, le fait qui explique notre responsabilité morale en face de nos affections et de nos croyances elles-mêmes ; et, finalement, c'est le meilleur de nous, puisque c'est ce

qui fait que nous pouvons nous donner vraiment sans réserve et ce qui constitue l'unité réelle de notre personne.

Entrons même plus avant aux retraites cachées des âmes. Nous voici dans ces régions de crépuscule et de rêve où s'élabore notre *moi*, où jaillit le flot qui est nous, dans la secrète et tiède intimité des ténèbres fécondes où tressaille notre vie naissante. Les distinctions sont tombées. La parole ne vaut plus. On entend sourdre mystérieusement les sources de la conscience, comme un invisible frisson d'eau vive à travers l'ombre moussue des grottes. Je me dissous dans la joie du devenir. Je m'abandonne au délice d'être une réalité jaillissante. Je ne sais plus si je vois des parfums, si je respire des sons ou si je savoure des couleurs. Est-ce que j'aime ? Est-ce que je pense ? La question ne signifie plus rien pour moi. Je suis moi-même et tout entier chacune de mes attitudes, chacun de mes changements. Non pas que ma vue soit trouble ou mon attention paresseuse. Mais j'ai repris contact avec la réalité pure, dont l'essentiel mouvement n'admet aucune forme de nombre. Qui fait ainsi l'effort nécessaire pour devenir, — ne fût-ce qu'un instant insaisissable, — vraiment « intérieur » et « profond », celui-là découvre, sous l'apparence la plus simple, des sources infinies de richesse insoupçonnée ; le rythme de sa durée s'amplifie et s'affine ; ses actes deviennent

plus conscients ; et, dans ce qui lui semblait d'abord brusque coupure ou battement instantané, il discerne des transitions complexes aux nuances insensiblement dégradées, des transitions musicales pleines de retours imprévus et de sinueuses démarches.

Ainsi, plus on descend aux profondeurs de la conscience, moins conviennent ces schèmes de séparation et d'immobilité que sont les formes d'espace et de nombre. Le monde intérieur est celui de la qualité pure. Il n'a rien d'une homogénéité mesurable, rien d'un assemblage d'éléments à structure atomique. Les phénomènes que l'analyse y distingue ne sont point des unités composantes, mais des phases. Et ce n'est qu'au moment où ils affleurent à la surface, où ils prennent le contact du dehors, où ils s'incarnent en discours et en gestes, que leur deviennent adaptées les catégories de la matière. Au fond, la réalité apparaît comme un écoulement ininterrompu, un impalpable frisson de nuances fluidement changeantes, un flux perpétuel d'ondes fuyantes et fondues qui se résolvent sans heurts les unes dans les autres. Tout y change sans cesse ; et l'état en apparence le plus stable est déjà du changement, puisqu'il dure et puisqu'il vieillit. Des constances ne se dessinent que par la matérialisation de l'habitude ou par l'effet d'une symbolisation pratique. Et c'est sur quoi, à juste titre, insiste M. Bergson[1] :

1. *L'évolution créatrice*, p. 3.

« L'apparente discontinuité de la vie psychologique tient donc à ce que notre attention se fixe sur elle par une série d'actes discontinus : où il n'y a qu'une pente douce, nous croyons apercevoir, en suivant la ligne brisée de nos actes d'attention, les marches d'un escalier. Il est vrai que notre vie psychologique est pleine d'imprévu. Mille incidents surgissent, qui semblent trancher sur ce qui les précède, ne point se rattacher à ce qui les suit. Mais la discontinuité de leurs apparitions se détache sur la continuité d'un fond où ils se dessinent et auquel ils doivent les intervalles mêmes qui les séparent : ce sont les coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie. Notre attention se fixe sur eux parce qu'ils l'intéressent davantage, mais chacun d'eux est porté par la masse fluide de notre existence psychologique tout entière. Chacun d'eux n'est que le point le mieux éclairé d'une zone mouvante qui comprend tout ce que nous sentons, pensons, voulons, tout ce que nous sommes enfin à un moment donné. C'est cette zone entière qui constitue, en réalité, notre état. Or, des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns les autres en un écoulement sans fin. »

Et ne croyez pas d'ailleurs qu'une telle description représente seulement ou surtout notre vie sentimentale. Raison et pensée participent au même caractère, dès que l'on pénètre en leur profondeur

vivante, qu'il s'agisse d'invention créatrice ou de ces jugements primordiaux qui orientent notre activité. Si quelque stabilité plus ferme s'y manifeste, c'est comme une permanence de direction, parce que notre passé nous reste présent.

Car nous sommes doués de mémoire et là est peut-être en somme notre caractéristique la plus profonde. Par la mémoire, en effet, nous nous grossissons, nous nous enrichissons incessamment de nous-mêmes. D'où vient la nature tout originale du changement qui nous constitue. Mais c'est ici qu'il faut s'affranchir des représentations familières! Le sens commun ne sait pas penser le mouvement. Il s'en forge une conception statique et le détruit en l'arrêtant sous prétexte de le mieux voir. Le définir comme un ordre de positions, par une loi génératrice, par un horaire ou tableau de correspondance entre des lieux et des instants, n'est-ce pas au fond se le donner tout fait d'avance? n'est-ce pas confondre le trajectoire et le trajet, les points traversés et la traversée des points, le résultat de la genèse et la genèse du résultat, bref la quantité de longueur déposée au cours du passage et la qualité du passage qui déroule cette longueur? Ainsi du mouvement disparaît la mobilité même, qui en est l'essence. Même commune erreur au sujet du temps. La pensée analytique et discursive n'y sait voir qu'un chapelet de coïncidences chacune instantanée, un ordre logique de rapports. Elle en ima-

gine l'ensemble comme une règle graduée où glisse, curseur géométrique, ce point lumineux qu'on nomme le présent. Elle configure ainsi le temps à l'espace, « sorte de quatrième dimension[1] », ou du moins elle le réduit à n'être plus qu'un schème abstrait de succession, « fleuve sans fond, sans rives, qui coule sans force assignable, dans une direction qu'on ne saurait définir[2] ». C'est qu'elle le veut homogène, et tout milieu homogène est espace, « car l'homogénéité consistant ici dans l'absence de toute qualité, on ne voit pas comment deux formes de l'homogène se distingueraient l'une de l'autre[3] ».

Tout autre se montre la durée vraie, la durée vécue. C'est l'hétérogénéité pure. Elle comporte mille degrés divers de tension ou de relâchement, et son rythme varie sans trêve. Le silence magique des nuits calmes ou le désordre effaré d'une tempête, la joie immobile de l'extase ou le trouble d'une colère déchaînée, une ascension ardue vers une vérité difficile ou une descente légère d'un principe lumineux à des conséquences qui se déroulent sans peine, une crise morale ou une douleur lancinante en évoquent des intuitions tout à fait incomparables entre elles. Et il n'y a pas ici des instants qui s'alignent, mais des phases qui se prolongent et se

1. *Essai sur les données immédiates.*
2. *Introduction à la Métaphysique.*
3. *Essai sur les données immédiates*, p. 74.

compénètrent, dont la suite n'a rien d'une substitution de points à points, mais ressemble plutôt à une résolution musicale d'accords en accords. Et de cette mélodie toujours nouvelle qui constitue notre vie intérieure, chaque moment contient comme une résonance ou un écho des moments passés. « Que sommes-nous, en effet, qu'est-ce que notre *caractère*, sinon la condensation de l'histoire que avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales? Sans doute nous ne pensons qu'avec une petite partie de notre passé; mais c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle, que nous désirons, voulons, agissons[1]. » De là vient que notre durée est irréversible, de là vient sa nouveauté perpétuelle, chacun des états qu'elle traverse enveloppant le souvenir de tous les états antérieurs. Et nous voyons ainsi, en fin de compte, comment, pour un être doué de mémoire, « exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même[2] ».

Avec cette formule, nous voici en face du problème capital où se rencontrent psychologie et métaphysique, le problème de la liberté. La solution qu'en expose M. Bergson marque un des points culminants de sa philosophie. C'est de ce sommet

1. *L'évolution créatrice*, pp. 5-6.
2. *Ibid.* p. 8.

que s'éclaire pour lui l'énigme de l'être intérieur. Et c'est le centre où viennent converger toutes les lignes de sa recherche.

Qu'est-ce que la liberté? que faut-il entendre sous ce mot? Prenez garde à la réponse que vous allez faire. Toute définition proprement dite impliquera par avance la thèse du déterminisme, puisque, sous peine de cercle vicieux, elle exprimera nécessairement la liberté en fonction de ce qui n'est pas elle. Ou bien la liberté psychologique est une apparence illusoire, ou bien, si elle est réelle, on ne la peut saisir que par intuition, non par analyse, dans la lumière d'un sentiment immédiat. Car une réalité se constate et ne se construit point : et nous sommes ici, ou jamais, dans une de ces circonstances où la tâche du philosophe est de créer quelque nouveau concept, au lieu de s'en tenir à une combinaison d'éléments antérieurs.

L'homme est libre, dit le sens commun, dans la mesure où son action ne dépend que de soi. « Nous sommes libres, dit M. Bergson [1], quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste. » Deux conceptions qui s'équivalent, deux formules consonantes. Pourquoi chercher autre chose? Il est vrai que cela revient

1. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 131.

à caractériser l'acte libre par son *originalité* même au sens étymologique du mot : ce qui n'est au fond qu'une autre manière de le déclarer incommensurable avec tout concept, réfractaire à se laisser enclore dans aucune définition. Mais cela, tout de même, n'est-ce point la seule vraie donnée immédiate? Que notre vie spirituelle soit action véritable, capable d'indépendance, d'initiative, de nouveauté irréductible, non simple effet propagé du dehors, non simple prolongement du mécanisme extérieur, et qu'elle soit nôtre au point de constituer à chaque moment, pour qui sait voir, une invention essentiellement incomparable et neuve : voilà ce qui nous la fait estimer libre, voilà ce que représente pour nous le nom de liberté. Ainsi comprise, — et décidément c'est ainsi qu'il faut la comprendre, — la liberté est chose profonde : ne la cherchons que dans les grands choix solennels qui engagent notre vie, non dans les menus gestes familiers que leur insignifiance même soumet à toutes les influences ambiantes, à tous les souffles épars autour de nous; la liberté est chose rare : beaucoup vivent et meurent sans l'avoir jamais connue; la liberté est chose qui comporte à l'infini des degrés et des nuances : elle se mesure à notre pouvoir d'intériorité; la liberté est chose qui se fait en nous sans cesse : nous sommes libérables plus que libres; et la liberté enfin est chose de durée, non d'espace et de nombre, non d'improvisation ni de décret : est

libre l'acte longtemps préparé, l'acte lourd de toute notre histoire, qui tombe comme un fruit mûr de notre vie antérieure.

Mais de ces vues comment instituer une vérification positive? comment écarter le péril d'illusion? La preuve résultera ici d'une critique des théories adverses, jointe à une observation directe de la réalité psychologique dégagée des formes trompeuses qui en faussent la perception commune. Et il sera facile, à cet égard, de résumer en quelques mots la dialectique de M. Bergson.

Le premier obstacle que rencontre l'affirmation de notre liberté vient du déterminisme physique. La science positive, dit-on, nous présente l'univers comme une immense transformation homogène, maintenant une exacte équivalence entre le point de départ et le point d'arrivée. Dès lors comment serait possible cette création véritable qu'on veut apercevoir dans l'acte appelé libre? Mais l'universalité du mécanisme n'est au fond qu'une hypothèse qui attend encore qu'on la démontre. Elle enveloppe d'une part la conception paralléliste que nous avons reconnue caduque. Et d'autre part il est clair qu'elle ne saurait se suffire. Au moins exige-t-elle en effet qu'il y ait quelque part un principe de position par où soit une fois donné ce qui ensuite se conservera. En fait, le cours des phénomènes manifeste le jeu de trois tendances concertées : tendance à la conservation,

cela n'est point douteux, mais aussi tendance à la chute, comme dans la dégradation de l'énergie, et tendance au progrès, comme dans l'évolution biologique. Faire de la conservation l'unique loi des choses implique un décret arbitraire par lequel soient désignés les seuls aspects du réel que l'on comptera pour quelque chose. De quel droit exclure ainsi, avec l'effort vital, le sentiment même de la liberté, si vivace en nous ?

On pourrait dire, il est vrai, que notre vie spirituelle, si elle n'est pas simple prolongement du mécanisme extérieur, procède cependant selon un mécanisme interne, tout aussi rigoureux, quoique d'un genre différent. Ce serait l'hypothèse d'une sorte de mécanisme psychologique, hypothèse qui, à bien des égards, semble celle du sens commun. Je n'ai pas à y insister, après tant de critiques déjà faites. La réalité intérieure, — innombrable, — n'a rien d'un échelonnement de termes distincts où se puisse déverser en cascade une causalité nécessitante. Et le mécanisme que l'on rêve n'a de sens vrai, — car, tout de même, il en a un, — que relativement aux phénomènes superficiels qui s'accomplissent dans notre écorce morte, relativement à l'automate que nous sommes dans la vie journalière. Je veux bien qu'il rende compte de nos actions communes, mais c'est ici notre conscience profonde qui est en cause, non le jeu de nos habitudes matérialisées.

Sans donc nous appesantir davantage sur cette conception bâtarde, venons à l'examen direct de la réalité psychologique intime. Tout est prêt pour conclure. Notre durée, qui se charge incessamment d'elle-même, apportant toujours un facteur de nouveauté irréductible, empêche un état quelconque, fût-il identique en surface, de se répéter en profondeur. « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir. » Chacun de nos moments demeure essentiellement unique. C'est du nouveau qui s'ajoute au passé survivant : non seulement du nouveau, mais de l'imprévisible. Comment parler en effet d'une prévision qui ne soit pas simple conjecture, comment concevoir une détermination extrinsèque et nécessitante, quand l'acte naissant ne fait qu'un avec la somme achevée de ses conditions, quand celles-ci ne sont complètes qu'au seuil de l'action qui commence, y compris ce qu'elle apporte d'irréductiblement original par sa date même dans notre histoire ? On n'explique, on ne prévoit qu'après coup, rétrospectivement, lorsque le geste accompli est tombé dans le plan de la matière.

Ainsi notre vie intérieure est travail de création durable : phases de maturation lente, que viennent clore de loin en loin des crises d'invention libératrice. Sans doute la matière est là, sous les espèces de l'habitude, comme un danger d'automatisme, qui nous guette à chaque instant et nous capte au moindre oubli. Mais elle ne représente en nous que

le déchet de l'existence, la chute mortelle de la réalité qui se défait, la défaillance du geste créateur qui retombe dans l'inertie ; et le fond de notre être demeure liberté jaillissante, liberté pour qui, en droit, le mécanisme même n'est qu'un moyen d'action.

Maintenant, est-ce que cette conception ne fait pas de nous une exception singulière dans la nature, un empire dans un empire ? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

II

Nous venons de chercher à saisir l'être en nous-mêmes : et il nous est apparu devenir, progrès, croissance, travail incessant de maturation créatrice, en un mot *durée*. Faut-il encore conclure ainsi au sujet de l'être extérieur, de l'existence en général ?

Considérons, de toutes les réalités externes, la plus voisine de nous : notre corps. Elle nous est connue à la fois du dehors par des perceptions et du dedans par des affections. C'est donc pour notre enquête un cas privilégié. Par analogie, d'ailleurs, nous étudierons du même coup les autres corps vivants, qu'une induction de chaque jour nous montre tous plus ou moins semblables au nôtre. Or quels sont les caractères distinctifs de ces réalités nouvelles ? Beaucoup mieux que les objets inorga-

niques, chacune d'elles possède une individualité vraie ; tandis que les premiers ne se délimitent guère que par rapport aux besoins des secondes et ainsi ne constituent pas des êtres en soi, celles-ci accusent une puissante unité intérieure, que leur prodigieuse complication ne fait que souligner encore : elles forment des touts naturellement clos. Ces touts ne sont pas des assemblages de parties juxtaposées : ce sont des organismes, c'est-à-dire des systèmes de fonctions solidaires, où chaque détail implique l'ensemble, où les divers éléments s'entrepénètrent. Ces organismes changent et se modifient sans cesse ; on dit qu'ils ne *sont* pas seulement, mais qu'ils *vivent ;* et leur vie est l'instabilité même, une fuite, un écoulement perpétuel. Cette fuite ininterrompue n'a rien de comparable à un mouvement géométrique ; c'est une succession rythmée de phases dont chacune contient la résonance de toutes celles qui précèdent ; chaque état subsiste dans l'état suivant ; la vie corporelle est déjà mémoire ; l'être vivant se charge de son passé, il fait boule de neige avec lui-même, en lui est ouvert un registre où s'inscrit le temps, il mûrit et il vieillit. Enfin, malgré les ressemblances, le corps vivant demeure toujours une sorte d'invention absolument originale et unique, car il n'y en a pas deux exemplaires tout à fait pareils ; et il apparaît, parmi les objets inertes, réservoir d'indétermination, centre de spontanéité, de contingence,

d'action véritable, comme si, dans le cours des phénomènes, rien ne pouvait se produire de réellement nouveau que par son intermédiaire. Telles sont les tendances caractéristiques de la vie, tels les aspects qu'elle présente à l'observation immédiate. Que l'activité spirituelle préside inconsciente à l'évolution biologique ou que simplement elle la prolonge, toujours est-il que nous retrouvons ici et là les traits essentiels de la durée.

Mais je viens de dire « individualité ». Est-ce en effet une des marques distinctives de la vie ? On sait pourtant combien il est difficile de la définir avec rigueur. Nulle part, non pas même chez l'homme, elle ne se réalise pleinement ; et il existe des êtres, dont chaque fragment régénère l'unité complète, en qui elle semble tout à fait illusoire. Oui, mais nous sommes ici dans l'ordre de la biologie, où les précisions géométriques ne sont pas de mise, où la réalité se définit moins par la possession de certains caractères que par sa tendance à les accentuer. C'est comme tendance, notamment, que l'individualité se manifeste ; et, à l'envisager ainsi, nul ne peut nier qu'elle constitue en effet une des tendances fondamentales de la vie. Seulement il arrive que la tendance à l'individuation reste partout et toujours contre-balancée et dès lors limitée par une tendance antagoniste, la tendance à l'association, surtout la tendance à la reproduction. De là un correctif nécessaire à notre

analyse. La nature, à bien des égards, semble se désintéresser des individus. « La vie apparaît comme un courant qui va d'un germe à un germe par l'intermédiaire d'un organisme développé[1]. » On dirait que celui-ci ne joue que le rôle d'un lieu de passage. Ce qui importe, c'est bien plutôt la continuité de progrès dont les individus ne sont que des phases transitoires. Entre ces phases, d'ailleurs, point de coupures tranchées ; mais chacune se résout et se fond insensiblement dans la suivante. Le vrai problème de l'hérédité n'est-il pas de savoir comment et jusqu'à quel point un individu nouveau se détache des individus générateurs ? Le vrai mystère de l'hérédité n'est-il pas la différence, et non la ressemblance, qui s'accuse d'un terme à l'autre ? Quoi qu'il en soit de sa solution, toutes les phases individuelles se prolongent mutuellement et se compénètrent. Il y a une mémoire de la race par laquelle incessamment le passé s'accumule et se conserve. L'histoire de la vie s'incorpore à son présent. Et là est même la raison ultime de cette perpétuelle nouveauté qui nous étonnait tout à l'heure. Les caractères de l'évolution biologique sont ainsi les mêmes que ceux du progrès humain. Nous retrouvons encore une fois dans la durée l'étoffe même du réel. « Mais alors il ne faut plus parler de la *vie en général* comme

1. *L'évolution créatrice*, p. 29.

d'une abstraction, ou comme d'une simple rubrique sous laquelle on inscrit tous les êtres vivants[1] ». A elle au contraire appartient la fonction réalisante primordiale. C'est un courant bien réel qui passe de génération en génération, organise et traverse des corps, et ne s'arrête ou ne s'épuise dans aucun.

Déjà, donc, une conclusion se laisse deviner : *en son fond, la réalité serait devenir*. Mais une semblable thèse heurte de front toutes nos idées familières. D'où une impérieuse nécessité de la soumettre à l'épreuve d'un examen critique et d'une vérification positive.

Une métaphysique, disais-je naguère, est sous-jacente au sens commun, qu'elle anime et qu'elle informe. Selon cette métaphysique, à l'inverse de ce que nous venons de pressentir, le réel en son dernier fond serait immobilité, permanence. Conception toute statique, qui voit dans l'*être* justement le contraire du *devenir :* on ne devient, semble-t-elle dire, que dans la mesure où on n'est pas. Ce n'est point, d'ailleurs, qu'elle entende nier le mouvement. Mais elle se le représente sous l'aspect d'une oscillation autour de types invariables, d'un tourbillonnement sur place. Chaque phénomène lui apparaît comme une transformation avec équivalence du point de départ et du point d'arrivée, si bien que le monde prend la figure

1. *L'évolution créatrice*, p. 28.

d'un équilibre éternel où « rien ne se crée, rien ne se perd ». Il ne faut pas beaucoup la presser pour la faire aboutir à la vieille imagination d'un retour cyclique remettant toute chose dans ses conditions d'origine. Tout est ainsi conçu à l'image de la périodicité astronomique. Une trépidation d'atomes, où seules comptent certaines invariances que traduisent nos systèmes d'équations : voilà ce qui reste de l'univers désormais évanoui « en fumée algébrique ». Il n'y a dès lors rien de plus ni de moins dans l'effet que dans le groupe des causes ; et la relation causale tend vers l'identité comme vers son asymptote.

Pareille vue de la nature donne prise à bien des objections, quand même ne s'agirait-il que de la matière inorganisée. Déjà la simple physique manifeste l'insuffisance d'une conception purement mécaniste. Le flot des phénomènes coule dans un sens irréversible et il obéit à un rythme déterminé. « Si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, j'ai beau faire, je dois attendre que le sucre fonde[1]. » Voilà des faits dont le pur mécanisme ne rend pas compte, lui qui n'envisage que des rapports statiquement conçus, qui ne fait du temps qu'une mesure, quelque chose comme un dénominateur commun des successions concrètes, un certain nombre de coïncidences dont toute vraie

1. *L'évolution créatrice*, p. 10.

durée demeure absente, et qui ne serait pas changé lors même que l'histoire cosmique, au lieu de se dérouler par phases consécutives, serait d'un seul coup dépliée devant nos yeux en éventail. Que dis-je ? Ne parle-t-on pas aujourd'hui de vieillissement, de désagrégation atomique ? Si la quantité de l'énergie se conserve, du moins sa qualité va-t-elle toujours en se dégradant. A côté de quelque chose qui reste constant, le monde contient aussi quelque chose qui s'use, qui se dissipe, qui s'épuise, qui se défait. Bien plus, un échantillon de métal, dans sa structure moléculaire, garde une trace indélébile des traitements qu'il a subis : il y a, disent les physiciens, une « mémoire des solides ». Autant de données très positives que laisse échapper le pur mécanisme. Au surplus, ne faut-il pas que soit d'abord posé ce qui ensuite se conservera ou se dégradera ? D'où un autre aspect des choses : l'aspect *genèse* et *création ;* et, de fait, nous constatons l'effort ascendant de la vie comme une réalité non moins éclatante que l'inertie mécanique. En définitive, un double mouvement de montée et de descente : telles apparaissent à l'observation immédiate la vie et la matière. Ces deux courants se rencontrent ; ils entrent en lutte ; et c'est le drame de l'évolution dont M. Bergson a un jour magnifiquement exprimé le sens, en précisant la place éminente qui revient à l'homme dans la nature :

« Je ne puis envisager l'évolution générale et le progrès de la vie dans l'ensemble du monde organisé, la coordination et la subordination des fonctions vitales les unes aux autres chez un même être vivant, les relations que la psychologie et la physiologie combinées semblent devoir établir entre l'activité cérébrale et la pensée chez l'homme, sans arriver à cette conclusion que la vie est un immense effort tenté par la pensée pour obtenir de la matière quelque chose que la matière ne voudrait pas lui donner. La matière est inerte, elle est le siège de la nécessité, elle procède mécaniquement. Il semble que la pensée cherche à profiter de cette aptitude mécanique de la matière, à l'utiliser pour des *actions*, à convertir ainsi en mouvements contingents dans l'espace et en imprévisibles événements dans le temps tout ce qu'elle porte en elle d'énergie créatrice, — du moins tout ce que cette énergie a de *jouable* et d'extériorisable. Savamment et laborieusement elle entasse complication sur complication pour faire de la liberté avec de la nécessité, pour se composer une matière si subtile, si mobile, que la liberté arrive à se tenir en équilibre, par un véritable paradoxe physique et grâce à un effort qui ne saurait durer longtemps, sur cette mobilité même. Mais elle est prise au piège. Le tourbillon sur lequel elle s'est posée la saisit et l'entraîne. Elle devient prisonnière des mécanismes qu'elle a montés. L'automatisme la prend,

et, par un inévitable oubli du but qu'elle s'était fixé, la vie, qui ne devait être qu'un moyen en vue d'une fin supérieure, se consume tout entière dans un effort pour se conserver elle-même. Du plus humble des êtres organisés jusqu'aux vertébrés supérieurs qui viennent tout de suite avant l'homme, nous assistons à une tentative toujours déjouée, toujours reprise avec un art de plus en plus savant. L'homme a triomphé, difficilement d'ailleurs, et si incomplètement qu'il lui suffit d'un moment de détente et d'inattention pour que l'automatisme le reprenne. Il a triomphé cependant[1]... »

Et M. Bergson ajoute ailleurs[2] :

« Avec l'homme, la conscience brise la chaîne. Chez l'homme, et chez l'homme seulement, elle se libère. Toute l'histoire de la vie, jusque-là, avait été celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière, et d'un écrasement plus ou moins complet de la conscience par la matière qui retombait sur elle. L'entreprise était paradoxale, — si toutefois l'on peut parler ici, autrement que par métaphore, d'entreprise et d'effort. Il s'agissait de créer avec la matière, qui est la nécessité même, un instrument de liberté, de fabriquer une mécanique qui triomphât du mécanisme, et d'employer

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 2 mai 1901.

2. *L'évolution créatrice*, pp. 286-287.

le déterminisme de la nature à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu. Mais, partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est laissé prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. Elle est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. L'automatisme, qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté, s'enroule autour d'elle et l'entraîne. Elle n'a pas la force de s'y soustraire, parce que l'énergie dont elle avait fait provision pour des actes s'emploie presque tout entière à maintenir l'équilibre infiniment subtil, essentiellement instable, où elle a amené la matière. Mais l'homme n'entretient pas seulement sa machine, il arrive à s'en servir comme il lui plaît. Il le doit sans doute à la supériorité de son cerveau, qui lui permet de construire un nombre illimité de mécanismes moteurs, d'opposer sans cesse de nouvelles habitudes aux anciennes, et, en divisant l'automatisme contre lui-même, de le dominer. Il le doit à son langage, qui fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner et la dispense ainsi de se poser exclusivement sur les corps matériels dont le flux l'entraînerait d'abord, l'engloutirait bientôt. Il le doit à la vie sociale, qui emmagasine et conserve les efforts comme le langage emmagasine la pensée, fixe par là un niveau moyen où les individus devront se hausser d'emblée, et, par cette excitation initiale, empêche les médiocres de s'endormir,

pousse les meilleurs à monter plus haut. Mais notre cerveau, notre société et notre langage ne sont que les signes extérieurs et divers d'une seule et même supériorité interne. Ils disent, chacun à sa manière, le succès unique, exceptionnel, que la vie a remporté à un moment donné de son évolution. Ils traduisent la différence de nature, et non pas seulement de degré, qui sépare l'homme du reste de l'animalité. Ils nous laissent deviner que si, au bout du large tremplin sur lequel la vie avait pris son élan, tous les autres sont descendus, trouvant la corde tendue trop haute, l'homme seul a sauté l'obstacle. »

Mais l'homme n'est point pour cela isolé dans la nature :

« Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière et, en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière,

dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort[1]. »

On voit sur quelles amples et lointaines conclusions vient se clore la philosophie nouvelle. Dans les pages que je viens de citer, d'une poésie si puissante, résonne profond et pur son accent original. Quelques-unes de ses thèses maîtresses y sont en outre marquées. Mais il importe maintenant d'en découvrir le solide soubassement de faits.

Et d'abord, le fait de l'évolution biologique. Pourquoi l'a-t-on pris comme fondement du système ? Est-ce bien un fait, ou ne serait-ce qu'une théorie plus ou moins conjecturale et plausible ?

Remarquez en premier lieu que la thèse évolutionniste se présente au moins comme un outil de coordination et de recherche admis de nos jours par tous les savants, rejeté seulement sous l'inspiration d'idées préconçues qui n'ont rien de scientifique : et qu'il réussisse dans le rôle qu'on lui confie, sans doute est-ce déjà la preuve qu'il répond à quelque chose du réel. D'ailleurs, on peut aller plus loin. « L'idée du transformisme est déjà en germe dans la classification naturelle des

1. *L'évolution créatrice*, pp. 293-294.

êtres organisés. Le naturaliste rapproche en effet les uns des autres les organismes qui se ressemblent, puis divise le groupe en sous-groupes à l'intérieur desquels la ressemblance est plus grande encore, et ainsi de suite : tout le long de l'opération, les caractères du groupe apparaissent comme des thèmes généraux sur lesquels chacun des sous-groupes exécuterait ses variations particulières. Or, telle est précisément la relation que nous trouvons, dans le monde animal et dans le monde végétal, entre ce qui engendre et ce qui est engendré : sur le canevas que l'ancêtre transmet à ses descendants, et que ceux-ci possèdent en commun, chacun met sa broderie originale [1]. » Il est vrai qu'on peut se demander si la voie de filiation permet d'aboutir à des écarts aussi grands que ceux dont nous fait témoins la variété des espèces. Mais l'embryologie est là pour répondre en nous montrant les formes les plus hautes et les plus complexes de la vie atteintes chaque jour à partir de formes très élémentaires; et la paléontologie, à mesure qu'elle se développe, nous fait assister au même spectacle dans l'histoire universelle de la vie, comme si la succession des phases que traverse l'embryon n'était qu'un souvenir et un raccourci de tout le passé dont il est issu. Au surplus, les phénomènes de

1. *L'évolution créatrice*, pp. 24-25.

mutations brusques, observés récemment, viennent contribuer à rendre plus facilement intelligible cette conception qui s'impose à tant de titres, en diminuant l'importance des lacunes apparentes dans la continuité généalogique. Ainsi toute notre expérience est orientée dans le même sens. Or il y a des certitudes qui ne sont que des centres de probabilités concourantes ; il y a des vérités que seules des lignes de faits déterminent, mais qu'elles déterminent suffisamment par leur intersection, par leur convergence. « C'est ainsi que l'on mesure la distance d'un point inaccessible en le visant tour à tour des points d'où l'on a accès[1]. » Ne serait-ce pas le cas ici ? Il semble d'autant plus inévitable de l'affirmer que le langage transformiste est le seul que puisse parler la biologie actuelle. L'évolution, en effet, peut bien être transposée, mais non supprimée, puisqu'en tout état de cause il resterait toujours ce fait éclatant que les formes vivantes rencontrées à l'état de vestiges dans la suite géologique des terrains, se rangent par l'affinité naturelle de leurs caractères dans un ordre de succession parallèle à la succession des âges. Nous ne faisons donc pas véritablement une hypothèse en posant dès le principe l'affirmation évolutionniste. Mais il importe de bien concevoir son objet.

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 2 mai 1901.

L'évolution! Le mot est partout aujourd'hui. Mais l'idée vraie? Combien rare! Interrogeons les astronomes auteurs d'hypothèses cosmogoniques et leurs fictions de nébuleuse primitive, les physiciens qui rêvent par la dégradation de l'énergie et la dissipation du mouvement le repos final du monde matériel dans l'inertie d'un équilibre homogène, les biologistes et les psychologues ennemis des espèces fixes et curieux d'histoire ancestrale. Ce qu'ils se préoccupent de discerner dans l'évolution, c'est l'influence persistante d'une cause initiale une fois donnée, c'est l'attraction d'une fin immobile, c'est un faisceau de lois devant l'éternité desquelles le changement devient négligeable ainsi qu'une apparence. Or celui qui conçoit l'univers comme un édifice d'immuables rapports, celui-là nie par sa méthode l'évolution dont il parle, puisqu'il la transforme en un effet calculable produit nécessairement par un jeu réglé de conditions génératrices, puisqu'il admet implicitement le caractère illusoire d'un devenir qui n'ajoute rien au donné. La finalité même, s'il en conserve le nom, ne le sauve pas de son erreur, car finalité pour lui n'est qu'efficience projetée dans l'avenir. Aussi le voyons-nous fixer des étapes, marquer des époques, insérer des moyens, poser des bornes milliaires, toujours détruire le mouvement en l'arrêtant devant ses regards. Ainsi d'ailleurs faisons-nous tous par une inclination instinctive. Notre concept de loi,

sous sa forme classique, n'est pas général : il ne représente que la loi de coexistence, la loi de mécanisme, le rapport statique entre deux termes numériquement disjoints; et pour saisir l'évolution il nous faudra sans doute inventer un nouveau type de loi : la loi dans la durée, le rapport dynamique. Car on peut concevoir, — et ne le faut-il pas ? — qu'il y ait une évolution des lois naturelles, que celles-ci ne définissent jamais qu'un état de choses momentané, qu'elles soient au fond comme des stries déterminées dans le flux du devenir par la rencontre de courants contraires. « Les lois, dit M. Boutroux, sont le lit où passe le torrent des faits : ils l'ont creusé, bien qu'ils le suivent. » Voyez cependant les théories communes de l'évolution faire appel aux concepts du présent pour décrire le passé, refouler jusque dans la préhistoire et au delà la raison d'aujourd'hui, placer à l'origine ce qui ne se conçoit que pensé par l'homme contemporain, bref, se représenter les mêmes lois comme toujours subsistantes et toujours respectées. C'est la méthode justement critiquée par M. Bergson chez Spencer : reconstruire l'évolution avec des fragments de l'évolué.

Si l'on veut saisir au vif la réalité des choses, il faut penser autrement. Mécanisme et finalité, aucun de ces concepts tout faits ne convient, parce qu'ils impliquent tous deux le même postulat, à savoir que « tout est donné », soit au début,

soit au terme, alors que l'évolution n'est rien si elle n'est au contraire « ce qui donne ». Gardons-nous de confondre évolution et développement. Là est la pierre d'achoppement des théories transformistes habituelles, et M. Bergson en fait une critique serrée, singulièrement pénétrante, sur un exemple qu'il analyse jusqu'au détail[1]. Ou bien elles n'expliquent pas la naissance de la variation et se bornent à essayer de faire comprendre comment, une fois née, elle se fixe ; ou bien c'est par un besoin d'adaptation qu'elles cherchent à en concevoir la naissance. Mais, dans un cas comme dans l'autre, elles échouent. « La vérité est que l'adaptation explique les sinuosités du mouvement évolutif, mais non pas les directions générales du mouvement, encore moins le mouvement lui-même. La route qui mène à la ville est bien obligée de monter les côtes et de descendre les pentes : elle *s'adapte* aux accidents du terrain ; mais les accidents du terrain ne sont pas cause de la route et ne lui ont pas non plus imprimé sa direction[2]. » Au fond de toutes ces méprises, il n'y a que préjugés de l'action pratique. C'est pour celle-ci en effet que toute œuvre se présente comme une fabrication par le dehors à partir d'éléments antérieurs : phase de prévision que suit une phase d'exécution, calcul et art, efficience balistique et but concerté, mécanisme

1. *L'évolution créatrice*, chap. I.
2. *Ibid.*, pp. 111-112.

qui lance après finalité qui vise. Mais l'explication véritable doit être cherchée ailleurs. Et M. Bergson le met en évidence par deux analyses admirables où il démonte les idées communes de *désordre* et de *néant* pour en dénoncer le sens tout relatif à nos procédés d'industrie ou de discours.

Revenons aux faits, à l'expérience immédiate, et cherchons à en traduire naïvement les données pures. Quels sont les caractères de l'évolution vitale ? C'est d'abord une continuité dynamique, une continuité de progrès qualitatif. C'est ensuite essentiellement une durée, un rythme irréversible, un travail de maturation intérieure. Par la mémoire qui lui est inhérente, tout son passé survit et s'accumule, tout son passé lui demeure à jamais présent : ce qui revient à dire qu'elle est expérience. Et elle est aussi effort d'invention perpétuelle, génération de nouveauté incessante, indéductible, capable de défier toute prévision comme toute répétition : on la voit à l'œuvre de recherche dans les tâtonnements que manifeste la genèse longuement essayée des espèces, on la voit triomphante dans l'originalité du moindre état de conscience, du moindre corps, de la moindre cellule, dont l'infini des temps et des espaces n'offre pas deux exemplaires identiques. Mais voici l'écueil qui la guette et où trop souvent elle succombe : l'habitude, qui serait moyen d'agir plus et mieux si elle restait libre, qui devient arrêt et obstacle à mesure

qu'elle se fige et se matérialise. Ce sont d'abord les types moyens autour desquels oscille une action dont l'amplitude se réduit et décroît. Puis ce sont les organes résiduels, les témoins de vie morte, les encroûtements dont peu à peu se retire le flot de conscience. Et enfin ce sont les engrenages inertes dont toute vie réelle a disparu, les amas de « choses » échouées qui dressent leurs silhouettes squelettiques là où jadis battait la mer libre de l'esprit. Le concept de mécanisme convient aux phénomènes qui s'accomplissent dans cette zone de déchets, sur cette plage d'immobilités et de cadavres. Mais la vie elle-même est plutôt finalité, sinon au sens anthropomorphique de dessein prémédité, de plan ou de programme, du moins en ce sens qu'elle est un effort incessamment renouvelé de croissance et de libération. Et de là les formules bergsoniennes : élan vital, évolution créatrice.

Dans cette conception de l'être, la conscience est partout, comme la réalité originelle et fondamentale, toujours présente à mille et mille degrés de tension ou de sommeil et sous des rythmes infiniment divers. L'élan vital consiste en une « exigence de création » ; la vie, à son plus humble stade, constitue déjà une activité spirituelle ; et son effort lance un courant de réalisation ascendante, qui à son tour détermine le contre-courant de la matière. Ainsi tout le réel se résume en un double mouvement de montée et de descente. Le premier

seul, qui traduit un travail intérieur de maturation créatrice, *dure* essentiellement ; le second, en droit, pourrait être presque instantané, tel celui d'un ressort qui se détend ; mais l'un impose à l'autre son rythme. Esprit et matière apparaissent de ce point de vue non pas comme deux *choses* qui s'opposeraient, termes statiques d'une antithèse immobile, mais plutôt comme deux sens inverses de mouvement ; et, à certains égards, il faut donc moins parler de matière ou d'esprit que de *spiritualisation* et de *matérialisation*, celle-ci résultant d'ailleurs automatiquement d'une simple interruption de celle-là. « Conscience ou supraconscience est la fusée dont les débris éteints retombent en matière[1]. » Quelle image de l'évolution universelle nous est alors suggérée ? Non pas une cascade déductive, ni un système de pulsations stationnaires, mais un jet qui s'épanouit en gerbe et qu'arrêtent partiellement ou du moins gênent et retardent les gouttelettes retombantes. Le jet lui-même, la réalité qui se fait, c'est l'activité vitale, dont l'activité spirituelle représente la forme la plus haute ; et les gouttelettes qui redescendent, c'est le geste créateur qui retombe, c'est la réalité qui se défait, c'est la matière et c'est l'inertie. En un mot, la loi suprême de genèse et de déchéance dont le double jeu constitue l'univers comporte une formule psy-

1. *L'évolution créatrice*, p. 283.

chologique. Tout commence à la manière d'une invention, fruit de la durée et du génie créateur, par la liberté, par l'esprit pur ; puis vient l'habitude, sorte de corps comme le corps est déjà un groupe d'habitudes ; et l'habitude s'invétérant, œuvre de la conscience qui lui échappe et se retourne contre elle, peu à peu se dégrade en mécanisme où l'âme s'ensevelit.

III

La philosophie de M. Bergson commence peut-être maintenant à se dessiner dans ses grandes lignes et sa perspective d'ensemble. Certes je suis le premier à sentir combien un grêle résumé demeure en définitive impuissant à en traduire toute la richesse, toute la force. Au moins voudrais-je avoir pu contribuer à en faire mieux percevoir le mouvement et comme le rythme. C'est aux livres mêmes du maître qu'il faut demander une révélation plus complète. Et les quelques mots que je vais ajouter encore en guise de conclusion ne veulent qu'esquisser les principales conséquences de la doctrine et permettre d'entrevoir sa lointaine portée.

L'évolution de la vie serait chose bien simple et facile à comprendre si elle s'accomplissait le long d'une trajectoire unique, suivant un chemin linéaire. « Mais nous avons affaire ici à un obus

UNIV. COLLEGE LIBRARY

qui a tout de suite éclaté en fragments, lesquels, étant eux-mêmes des espèces d'obus, ont éclaté à leur tour en fragments destinés à éclater encore, et ainsi de suite pendant fort longtemps[1]. » C'est en effet le propre d'une tendance que de se développer en gerbe qui l'analyse. Quant aux causes de cette dispersion en règnes, puis en espèces, enfin en individus, on en peut discerner deux séries : la résistance que la matière oppose au courant de vie lancé à travers elle, puis la force explosive, — due à un équilibre instable de tendances, — que porte en soi l'élan vital. Toutes deux concourent à faire que la poussée de vie se divise en directions de plus en plus divergentes, mais complémentaires, chacune accentuant quelque aspect distinct de la richesse originelle. M. Bergson s'en tient aux bifurcations du premier ordre : plante, animal et homme. Et les caractéristiques de ces voies, il les montre, au cours d'une profonde et minutieuse discussion, dans les modes ou qualités que signifient les trois mots : *torpeur*, *instinct*, *intelligence* : le végétal fabriquant et emmagasinant des explosifs que l'animal dépense, l'homme se créant un système nerveux qui lui permet de convertir la dépense en analyse. Laissons de côté, il le faut bien, tant de vues suggestives semées avec profusion, tant d'éclairs tombant sur toutes les faces du problème ;

1. *L'évolution créatrice*, p. 107.

et bornons-nous à voir comment sort de cette doctrine une théorie de la connaissance. Là en effet s'accuse encore une fois l'éclatante et féconde originalité de la philosophie nouvelle.

On a fait sur ce point plus d'une objection à M. Bergson. Rien que de naturel à cela : comment une semblable nouveauté serait-elle tout de suite exactement comprise ? Rien aussi que de désirable : ce sont les demandes d'éclaircissements qui amènent une doctrine à prendre pleine conscience d'elle-même, à se préciser et à se parfaire. Mais il faut craindre les fausses objections, celles qui proviennent de ce qu'on s'obstine à traduire la nouvelle philosophie dans un langage ancien imprégné d'une métaphysique différente. Or, qu'a-t-on reproché à M. Bergson ? De méconnaître la raison, de ruiner la science positive, de se laisser prendre à l'illusion de connaître autrement que par l'intelligence ou de penser autrement que par la pensée, bref, de tomber dans le cercle vicieux d'un intellectualisme qui se retourne contre lui-même. Aucun de ces reproches n'est fondé.

Commençons par quelques remarques préliminaires, pour déblayer le terrain. Il y a d'abord une objection ridicule, que je cite seulement pour mémoire : celle qui soupçonne au fond des théories que nous allons discuter je ne sais quel arrière-dessein ténébreux, je ne sais quelle préoccupation de mysticisme irrationnel. Non, la vérité est au

contraire que nous avons ici, mieux que nulle part peut-être, le spectacle d'une pensée pure en face des choses. Mais c'est une pensée complète, non réduite à quelques fonctions partielles, une pensée assez sûre de sa puissance critique pour ne sacrifier aucune de ses ressources. Voilà, au fond, pourrait-on dire, le vrai positivisme, celui qui réintègre toute la réalité spirituelle. Il ne conduit nullement à méconnaître ou à diminuer la science. Là même où le plus visiblement apparaissent en elle contingence et relativité, dans le domaine de la matière inerte, M. Bergson va jusqu'à dire que la physique touche un absolu. Cet absolu, il est vrai qu'elle le *touche* plus qu'elle ne le *voit*. Elle en perçoit surtout les réactions sur un système de formes représentatives qu'elle lui présente, elle en observe l'effet sur le voile théorique dont elle l'enveloppe. A de certains moments, tout de même, le voile devient presque transparent. Et, en tout cas, la pensée du savant frôle et devine le réel dans la courbure que dessine la succession de ses synthèses grandissantes. Mais il y a deux ordres de sciences. Autrefois, c'est au géomètre qu'on empruntait l'idéal de l'évidence. De là une inclination à toujours chercher du côté le plus abstrait le plus certain savoir. De la biologie elle-même on était tenté de faire une sorte de mathématique encore, seulement atténuée et détendue. Or, si une telle méthode convient à l'étude de la matière inerte, parce qu'une certaine

géométrie lui est immanente, si bien que notre connaissance ainsi acquise en est plus incomplète qu'inexacte, il n'en va plus de même pour les choses de la vie. C'est là qu'à conduire la recherche scientifique toujours dans les mêmes voies et selon les mêmes formules, on rencontrerait incurablement symbolisme et relativité. Car la vie est *progrès*, tandis que la méthode géométrique n'est commensurable qu'aux *choses*. M. Bergson s'en est rendu compte ; et son rare mérite a été de dégager l'originalité spécifique de la biologie, en même temps qu'il l'érigeait en science typique et régulatrice.

Mais venons au cœur du problème. Quel fut le point de départ de Kant dans la théorie de la connaissance ? Cherchant à définir la structure de l'esprit d'après les marques de lui-même qu'il a dû laisser dans ses œuvres, procédant par une analyse réflexive qui remontait d'une donnée à ses conditions, il n'a pu que tenir l'intelligence par une chose faite, immobile système de catégories et de principes. M. Bergson adopte une attitude inverse. L'intelligence est un produit de l'évolution : nous la voyons se constituer lentement par un progrès ininterrompu le long d'une ligne qui monte à travers la série des vertébrés jusqu'à l'homme. Un tel point de vue est seul conforme à la nature vraie des choses, aux conditions effectives de la réalité : plus on y songe, plus on aperçoit étroitement solidaires *théorie de la connaissance* et *théorie de la*

vie. Or que constatons-nous de ce point de vue ? La vie, considérée dans la direction « connaissance », évolue suivant deux lignes divergentes, qui tout d'abord se confondent, puis peu à peu se séparent et finalement aboutissent à deux formes d'organisation opposées : l'intelligence et l'instinct. De leur source commune, où s'entre-pénétraient plusieurs virtualités contraires, chacun de ces genres d'activité ne conserve ou plutôt n'accentue qu'une tendance ; et il sera facile d'en marquer le double caractère. L'instinct est sympathie ; il n'a point conscience claire de soi ; il ne sait pas se réfléchir ; aussi n'est-il guère capable de varier ses démarches ; mais il opère avec une incomparable sûreté, parce qu'il demeure inséré dans les choses, communiant à leur rythme et les sentant de l'intérieur. L'histoire des animaux fournit à cet égard des exemples bien significatifs, que M. Bergson analyse et discute avec détail. On en dirait autant du travail qui engendre un corps vivant, de l'effort qui préside à sa croissance, à son entretien, à son fonctionnement. Voyez encore un physicien qui a longtemps respiré l'atmosphère du laboratoire, qui s'est acquis par un long exercice ce qu'on appelle « de l'expérience » ; il a comme un intime sentiment de ses appareils, de leurs ressources, de leurs articulations, de leurs aptitudes opératoires ; il les perçoit comme des prolongements de lui-même ; il les possède comme des groupes de gestes habituels, dis-

courant dès lors en manipulations avec autant d'aisance et de spontanéité que d'autres discourent en calculs. Ce n'est là sans doute qu'une image; transposez-la cependant et la généralisez : elle pourra vous faire pressentir le genre d'action divinatoire de l'instinct. Mais l'intelligence est tout autre chose. Il s'agit, bien entendu, de l'intelligence analytique et discursive, celle dont nous usons dans nos actes de pensée courante, celle qui fonctionne au cours de notre action quotidienne et qui forme la trame fondamentale de nos opérations scientifiques. Je n'ai pas à revenir ici sur la critique de ses procédés ordinaires. Mais il faut noter maintenant le service qui leur convient, le domaine où ils s'appliquent et valent, et ce qu'ils nous apprennent par là sur la signification, la portée, le rôle naturel de l'intelligence. Tandis que l'instinct vibre en harmonie sympathique avec la vie, l'intelligence est accordée sur la matière inerte; c'est une annexe de notre faculté d'agir; elle triomphe dans la géométrie; elle se sent chez elle parmi les objets où notre industrie trouve ses points d'appui et ses instruments de travail. Bref, « notre logique est surtout la logique des solides[1] ». Mais entre-t-on dans l'ordre vital? Voici que son incompétence apparaît et s'accuse. Il est très significatif que la déduction soit si impuissante en biologie. Plus encore peut-être l'est-

1. Préface de *L'évolution créatrice*.

elle dans les choses de l'art ou de la religion, tandis qu'elle fait merveille au contraire tant qu'il ne s'agit que de prévoir mouvements ou transformations dans les corps. Qu'est-ce à dire, sinon qu'intelligence et matérialité vont ensemble, sinon que le discours avec ses démarches d'analyse est réglé sur les articulations de la matière ? La philosophie à son tour doit donc aussi le dépasser, ayant pour office de considérer toute chose dans son rapport avec la vie.

Ne concluez pas cependant que le devoir du philosophe soit de renoncer à l'intelligence, de la réduire en tutelle, de l'abandonner aux aveugles suggestions du sentiment, de la volonté. Ce n'est pas même son droit. L'instinct, chez nous qui avons évolué dans les voies de l'intelligence, est resté trop faible pour nous suffire. C'est d'ailleurs par le seul détour de l'intelligence que pouvait éclore la lumière au sein des nuits primitives. Mais la réalité présente, voyons-la dans toute sa complexité, toute sa richesse. Autour de l'intelligence actuelle subsiste un halo d'instinct. Ce halo représente le reste de la nébulosité première aux dépens de laquelle s'est constituée l'intelligence comme un noyau de condensation brillante ; et c'est encore aujourd'hui l'atmosphère qui la fait vivre, c'est la frange de tact, de palpation subtile, de frôlement révélateur, de sympathie divinatoire, que nous voyons en jeu dans les phénomènes d'invention, comme aussi dans

les actes de cette « attention à la vie, » de ce « sens du réel » qui est l'âme du *bon sens*, si profondément distinct du *sens commun*. Eh bien! la tâche propre du philosophe serait de résorber l'intelligence dans l'instinct ou plutôt de réintégrer l'instinct dans l'intelligence, disons mieux : de reconquérir, du centre de l'intelligence, tout ce que celle-ci a dû sacrifier des ressources initiales. En cela consiste le retour au primitif, à l'immédiat, au réel, au vécu. En cela consiste l'intuition.

Assurément la tâche est difficile. Elle éveille tout de suite l'appréhension d'un cercle vicieux. Comment aller au delà de l'intelligence, sinon par l'intelligence elle-même? Nous sommes, semble-t-il, intérieurs à notre pensée, aussi incapables d'en sortir qu'un ballon de monter au-dessus de l'atmosphère. Oui, mais on prouverait tout aussi bien, avec un tel raisonnement, l'impossibilité pour nous d'acquérir n'importe quelle nouvelle habitude, l'impossibilité pour la vie de croître et de se dépasser sans cesse. Que l'image du ballon n'induise pas en évidence illusoire ! La question est de savoir ici où sont les limites réelles de l'atmosphère. Il est certain que l'intelligence discursive et critique, laissée à ses propres forces, demeure enfermée dans un cercle infranchissable. Mais l'action dénoue le cercle. Que l'intelligence accepte le risque de faire le saut dans le fluide phosphorescent qui la baigne et à qui elle n'est pas tout à fait étrangère, puisqu'elle

s'en est détachée et qu'en lui résident les puissances complémentaires de l'entendement, elle s'y adaptera bientôt et ainsi ne se sera momentanément perdue que pour se retrouver plus grande, plus forte, plus riche. Et c'est l'action encore, sous le nom d'expérience, qui écarte le danger d'illusion ou de vertige, c'est l'action qui *vérifie :* par un essai de mise en pratique, par un effort de maturation durable qui éprouve l'idée au contact intime du réel et qui la juge à ses fruits. C'est donc bien à l'intelligence toujours qu'il incombe de prononcer la sentence définitive et suprême, en ce sens que cela seul peut être dit vrai qui arrive finalement à la satisfaire : mais il le faut entendre de l'intelligence dûment élargie et transformée par l'effet même de l'action qu'elle a vécue. Ainsi tombe l'objection d' « irrationalisme » adressée à la philosophie nouvelle.

Pas plus ne vaut celle d'« amoralisme ». Elle a pourtant été faite, et l'on a cru pouvoir accuser l'œuvre de M. Bergson d'être l'œuvre trop calme d'une intelligence trop indifférente, trop froidement lucide, trop exclusivement curieuse de voir et de comprendre, sans trouble, sans frisson devant le drame universel de la vie, devant la réalité tragique du mal. D'autre part, et non sans contradiction, la philosophie nouvelle a été déclarée « romantique », et on a voulu lui trouver les traits essentiels du romantisme : primat du sentiment et de l'imagination, unique souci de l'intensité vitale, droit

reconnu de tout ce qui est à être, d'où radicale impuissance à établir une hiérarchie de qualifications morales. Singulier reproche ! Le système en cause ne se présente point encore à nous comme un système achevé. Son auteur manifeste une évidente préoccupation de sérier les problèmes. Et certes il a raison de procéder ainsi : à chaque heure suffit sa tâche, il faut savoir n'être parfois qu'un simple regard ouvert sur l'être. Mais ceci n'exclut en rien la possibilité d'œuvres futures où serait posé à son tour le problème de la destinée humaine, et peut-être même l'œuvre passée laisse-t-elle discerner déjà quelques amorces de cet avenir.

Créatrice, en effet, l'évolution universelle n'est cependant pas errante et anarchique. Elle forme une suite. C'est un devenir orienté, non point sans doute par attraction d'un but clairement préconçu ou par direction d'une loi extrinsèque, mais par la tendance même de la poussée originelle. Quoi qu'il en soit des remous stationnaires ou des régressions momentanées qu'on y observe çà et là, son flot marche dans un sens défini, son flot monte et s'élargit toujours. Pour qui regarde la ligne générale du courant, l'évolution est croissance. D'autre part, il y aurait illusion naïve à la croire aujourd'hui terminée : « Les portes de l'avenir restent grandes ouvertes[1]. » Du stade actuellement atteint, l'homme

1. *L'évolution créatrice*, p. 114.

occupe le sommet; il marque le point culminant où la création continue ; en lui, la vie a déjà réussi, au moins jusqu'à un certain degré; à partir de lui, d'ailleurs, elle procède avec conscience capable de réflexion; n'est-il point par là même responsable de la suite? Vivre, selon la philosophie nouvelle, c'est toujours créer du nouveau : du nouveau — entendons bien — qui soit croissance et progrès par rapport à l'antérieur. La vie, en un mot, est marche à l'esprit, ascension dans une voie de spiritualisation croissante. Tel est au moins le vœu profond, telle la tendance première qui l'a lancée et qui l'anime. Mais elle peut défaillir, s'arrêter ou redescendre. Ce fait indéniable, une fois reconnu, n'éveille-t-il pas en nous le pressentiment d'une loi directrice immanente à l'effort vital, loi que n'enferme sans doute aucun article de code et dont l'empire ne s'établit pas fatalement par un effet de nécessité mécanique, mais qui se définit à chaque moment et qui à chaque moment aussi marque une direction de progrès, comme la tangente mobile qui enveloppe la courbe du devenir? Ajoutez que, selon la nouvelle philosophie encore, tout le passé survit à jamais en nous et par nous aboutit à l'action. En agissant, il est donc vrai à la lettre que nous engageons à quelque degré tout l'univers et toute son histoire : nous lui faisons accomplir un geste qui désormais subsistera toujours et toujours teindra la durée universelle de son indélébile couleur. N'y a-t-

il pas dès lors, impérieux, urgent, solennel et tragique, un problème de l'action? Je dis plus. La mémoire fait du mal comme du bien une réalité persistante. Où trouver le moyen d'abolir, de résorber ce mal? Ce qu'on appelle mémoire dans l'individu devient tradition et solidarité dans la race. D'autre part, une loi directrice est immanente à la vie, mais comme un appel à se transcender sans fin. Devant ce futur transcendant à l'actuel, devant cet au-delà de l'expérience présente, où puiser la force inspiratrice? et n'y a-t-il point lieu de se demander si des intuitions ne sont pas apparues çà et là au cours de l'histoire qui éclairent pour nous d'un reflet d'aurore prophétique la route obscure de l'avenir? Tel serait le point d'insertion du problème religieux dans la philosophie nouvelle.

Mais ce mot « Religion » qui ne s'est pas encore une seule fois trouvé sous la plume de M. Bergson, en venant sous la mienne, m'avertit qu'il est temps de finir. Nul aujourd'hui ne serait fondé à prévoir les conclusions auxquelles, un jour sans doute, conduira sur ce point la doctrine de l'évolution créatrice. Plus qu'un autre, je dois oublier ici ce que moi-même j'ai pu ailleurs essayer de faire en cet ordre d'idées. Mais il était inévitable de sentir au moins l'approche de la tentation. L'œuvre de M. Bergson est infiniment suggestive. Ses livres, d'un ton si mesuré, d'une harmonie si tranquille, évoquent en nous un mystère de pressentiments et

de rêves, atteignent jusqu'aux retraites cachées où jaillissent les sources de notre conscience. Longtemps après qu'on les a fermés, on en garde un ébranlement intérieur, on écoute ému l'écho de plus en plus profond qui s'en prolonge. Quelque riche que soit déjà leur contenu explicite, ils portent plus loin encore qu'ils ne visaient. On ne saurait dire tout ce qu'ils enveloppent de germes latents. On ne saurait deviner tout ce que réserve l'immense lointain des horizons qu'ils ouvrent. Mais ceci au moins est sûr : c'est que par eux, dans l'histoire de la pensée humaine, en vérité, quelque chose de nouveau commence.

EXPLICATIONS COMPLÉMENTAIRES

I

L'ŒUVRE DE M. BERGSON ET LES DIRECTIONS GÉNÉRALES DE LA PENSÉE CONTEMPORAINE

Après le regard d'ensemble, forcément un peu rapide et sommaire, que nous venons de promener sur la philosophie nouvelle, sans doute ne sera-t-il pas superflu de reprendre un à un, selon le même plan toujours, quelques points plus importants ou plus difficiles, d'examiner à part les centres de relief principal où se doit rassembler la lumière de l'attention. Non pas que je songe à entrer, jusqu'au menu détail, dans les replis et détours d'une doctrine dont le développement irait à l'infini : comment prétendre épuiser une œuvre si profondément pensée que le moindre exemple qu'elle utilise en passant y paraît étudié pour lui-même ? Non pas davantage, et moins encore, que je veuille tenter une sorte de résumé analytique : est-il plus vaine entreprise que celle d'aligner des titres de paragraphes pour redire en termes trop brefs et dès lors obscurs ce qu'un penseur a dit sans luxe inutile de paroles avec les éclaircissements néces-

saires ? Non, la vraie tâche du critique, telle que j'ai entendu l'assumer, ne consiste nullement à dresser une table des matières parsemée de notes qualificatives. Elle est de lire et de faire lire, entre les lignes, entre les chapitres, entre les ouvrages successifs, ce qui constitue de l'un à l'autre le lien dynamique, ce que la forme linéaire de l'écriture et du discours n'a point permis à l'auteur d'exposer lui-même. Elle est, autant que possible, de ressaisir l'accompagnement de sourde pensée qui faisait à l'intuition du chercheur son atmosphère de résonance, le rythme et la tonalité d'image d'où résultait la nuance de lumière éclairant sa vision. Elle est, en un mot, d'aider à comprendre et, pour cela, de signaler et de prévenir les malentendus à craindre. Or il y a quelques points où il me semble que se donnent plus volontiers rendez-vous les erreurs d'interprétation, sources de méprises parfois étonnantes sur la philosophie de M. Bergson. Ce sont ces points-là seulement que je me propose de dégager ici. Mais je saisirai du même coup l'occasion de fournir les renseignements bibliographiques dont je me suis abstenu tout d'abord de propos délibéré pour ne pas cribler de références des pages où il fallait tendre surtout à communiquer une impression d'ensemble.

Commençons par jeter un coup d'œil sur le milieu de pensée où la philosophie bergsonienne a dû naître. Depuis une trentaine d'années, des

courants nouveaux s'y dessinent. Dans quelles directions vont-ils ? et quel chemin ont-ils déjà fait ? Bref, quelles sont les caractéristiques intellectuelles de notre temps ? Il s'agit de discerner les tendances profondes, celles qui annoncent et préparent l'avenir prochain.

On a souvent noté, comme une marque essentielle de la génération dont Taine et Renan furent les plus illustres exemplaires, un culte passionné, enthousiaste, quelque peu exclusif et intolérant, de la science positive. Cette science, d'ailleurs, en ces jours de superbe, on l'imaginait unique, étalée sur un seul plan, toujours et uniformément compétente, capable d'étreindre n'importe quel objet avec la même force et de l'insérer dans la trame d'un même enchaînement ininterrompu. Ce que l'on rêvait ainsi, c'était donc, en dépit des atténuations verbales, une *mathématique universelle :* une mathématique, assurément, dont on travaillait à détendre et à nuancer la rigueur brutale et simple, à qui l'on souhaitait souplesse et tact, que l'on voulait fine, légère et discrète, une mathématique cependant où régnait d'un bout à l'autre une égale nécessité. De cette science conçue comme l'unique maîtresse de vérité, on attendait dans l'avenir qu'elle remplît tous les besoins de l'homme, qu'elle se substituât sans réserve aux antiques disciplines spirituelles. Plus de philosophie véritable ; toute métaphysique semblait déception et chimère,

simple jeu de formules vides ou de rêves puérils, cortège mythique d'abstractions et de fantômes ; et la Religion enfin s'évanouissait devant la Science, comme une poésie de crépuscule devant la splendeur précise du soleil levant.

Toutefois, après tant d'orgueil, l'humilité avait son tour, une humilité elle-même excessive. De la science divinisée, que son triomphe accablait en la chargeant d'un poids trop lourd, il avait bien fallu reconnaître l'impuissance à dépasser l'ordre des relations, l'incapacité radicale à nous dire l'origine, la fin et le fond des choses. Elle analysait des conditions phénoménales, inapte à jamais saisir nulle vraie cause ou nulle essence profonde. Au delà, c'était donc l'Inconnaissable, devant qui l'esprit humain ne pouvait que s'arrêter sans espoir. Et ainsi la misère naissait de l'ambition même, puisque la pensée, pour avoir cru trop exclusivement en ses forces de géométrie, devait au bout de son effort s'avouer vaincue en face des seules questions dont il n'est permis à aucun homme de se désintéresser.

Cette double attitude n'est plus celle de la génération contemporaine. Les prestiges illusoires sont tombés. Dans la religion de la science, on ne voit maintenant qu'une idolâtrie. La hautaine affirmation d'hier apparaît aujourd'hui non point comme exprimant une donnée positive ou un résultat dûment établi, mais comme posant une thèse d'inconsciente et aventureuse métaphysique. Allons

même plus loin. Si la vraie intelligence est ouverture d'esprit, aptitude à comprendre également des choses très diverses, chacune selon son originalité, il faut dire que la prétention de réduire la réalité à un seul de ses modes, le savoir à une seule de ses formes, est une prétention inintelligente. Voilà, nettement formulé, ce que pense la génération présente. Non certes qu'elle méconnaisse ou dédaigne à un degré quelconque la valeur propre de la science, soit comme instrument d'action pour la conquête de la nature, soit comme discours intelligible permettant de se reconnaître parmi les choses et de les « parler ». Elle sait qu'en toute circonstance les méthodes positives ont leur témoignage à produire et que, là où elles ont prononcé dans les limites de leur compétence, rien n'est légitime contre leur verdict. Mais elle estime d'abord que la science était conçue naguère sous une forme beaucoup trop étroite et rigide, sous l'obsession d'un idéal mathématique trop abstrait, qui ne correspond qu'à un seul aspect du réel, et au moins profond. Et elle estime ensuite que la science, même élargie et assouplie, ne s'occupant toujours que de ce qui est, que du fait, du donné, demeure radicalement impuissante à résoudre le problème de la vie humaine. Nulle part la science ne va au fond dernier des choses, et il n'y a pas que des « choses » dans le monde.

L'expérience a montré où mène le rêve d'une

mathématique universelle. On pousse alors le nombre au cœur des phénomènes et l'on dissèque la nature avec ce scalpel délicat. Plus généralement on adopte la relation spatiale comme l'exemplaire parfait de la relation intelligible. Je ne veux pas nier ce qu'une telle méthode a ici ou là d'efficace, les services qu'elle peut rendre, ni la beauté de construction propre aux systèmes qu'elle inspire. Mais il importe de voir quel prix ces avantages sont payés. Choisit-on la géométrie pour science informante et régulatrice ? Plus on avance vers le concret et vers le vivant, plus la nécessité s'impose d'altérer le type mathématique pur. En s'éloignant de la matière inerte, à moins de consentir à se refondre, les sciences pâlissent et s'exténuent ; elles deviennent vagues, impuissantes, anémiques ; elles n'atteignent plus guère de leur objet que la surface banale, que le corps et non l'âme ; en elles s'accusent avec une évidence croissante symbolisme, artifice et relativité ; enfin l'arbitraire et la convention s'y introduisent, les dévorent. D'un mot, la prétention de traiter le vivant comme l'inerte conduit à méconnaître dans la vie ce qui est la vie même pour n'en retenir que le déchet matériel.

De cette expérience, une leçon résulte pour nous. C'est qu'il y a moins *la* science que *des* sciences, caractérisées chacune par une méthode autonome, et qui se partagent en deux grands

règnes. Décidons-nous donc à tracer de prime abord avec M. Bergson une ligne de démarcation bien nette entre l'inerte et le vivant. Deux « ordres » de connaissance par elle seront séparés, l'un où conviennent les cadres de l'entendement géométrique, l'autre qui exige des moyens nouveaux et une nouvelle attitude. La tâche essentielle de l'heure présente va nous apparaître alors sous un jour précis : elle consistera désormais, sans rien méconnaître d'un passé glorieux, en un effort pour fonder à titre de disciplines spécifiquement distinctes les sciences qui ont pour objets les moments successifs de la vie à ses degrés divers, — biologie, psychologie, sociologie ; — puis en un effort pour refaire à partir de ces sciences nouvelles et selon leur esprit l'analogue de ce que l'ancienne philosophie avait tenté à partir de la géométrie et de la mécanique. Nous y gagnerons d'ouvrir le savoir à toute la richesse du réel, en même temps que d'y réintégrer le sens du mystère avec le frisson des inquiétudes supérieures. Et du même coup, le fantôme de l'Inconnaissable sera exorcisé, puisqu'il ne représentera plus que la limite relative et momentanée de chaque méthode, ce qui de l'être échappe à ses prises partielles.

Voilà une première idée directrice de la génération contemporaine. D'autres en découlent. C'est notamment pour le même ensemble de motifs, c'est dans le même sens et avec les mêmes restric-

tions, qu'on se défie de l'*intellectualisme*, je veux dire de la tendance à vivre uniquement d'intelligence, à penser comme si le tout de la pensée tenait dans l'entendement analytique, raisonneur et clair. Non pas, encore un coup, qu'il s'agisse de je ne sais quel abandon aveugle au sentiment, à l'imagination, à la volonté, ni qu'on prétende restreindre les droits légitimes de l'intellectualité dans le jugement. Mais, autour de la raison critique, il y a une atmosphère vivifiante où résident les puissances d'intuition, il y a une pénombre lentement dégradée où s'opère l'insertion dans le réel. Si l'on appelle *rationalisme* l'attitude qui consiste à s'enfermer dans la zone de lumière géométrique où le discours évolue, il faut dire que le rationalisme suppose autre chose que lui-même, demeure suspendu à un acte générateur qui lui échappe. La méthode que l'on cherche à pratiquer partout aujourd'hui est donc *expérience ;* mais expérience *intégrale*, soucieuse de ne négliger aucun aspect de l'être ni aucune ressource de l'esprit ; expérience *nuancée*, qui ne s'étale pas seulement en surface, nappe homogène d'un seul tenant, qui au contraire se distribue en profondeur sur des plans multiples et qui revêt mille formes diverses pour s'adapter aux divers genres de problèmes ; enfin expérience *créatrice et informante*, véritable genèse, véritable action de la pensée, œuvre et geste de vie par où naissent et se fixent en habi-

tudes les principes recteurs, les formes d'intelligibilité, les critères de vérification. Et là encore c'est en empruntant à M. Bergson ses propres formules qu'on décrit avec le plus de justesse l'esprit nouveau.

Que d'ailleurs l'attitude et la démarche fondamentales de cet esprit nouveau ne soient en aucune façon retour vers le scepticisme ou réaction contre la pensée, rien ne le montre mieux que cette résurrection de la métaphysique, cette renaissance de l'idéalisme, qui est certes un des traits les plus marquants de notre époque. Jamais sans doute la philosophie n'a connu en France un moment si prospère et si fécond. Ce n'est pas, toutefois, qu'on revienne aux vieux rêves de construction dialectique. Mais on envisage toute chose du point de vue de la vie et de mieux en mieux on tend à reconnaître le primat de l'activité spirituelle. Seulement cette activité, cette vie, on veut la comprendre et la pratiquer dans toute sa richesse, à tous ses degrés, par toutes ses fonctions ; on veut penser avec toute la pensée, aller au vrai avec toute l'âme ; et la raison dont on reconnaît le poids souverain, c'est la raison chargée de toute son histoire.

Qu'est-ce là, en définitive, sinon *réalisme ?* Réalisme : je veux dire don de soi au réel, travail de réalisation concrète, effort pour convertir toute idée en action, pour régler l'idée sur l'action autant que l'action sur l'idée, pour vivre ce que

l'on pense et penser ce que l'on vit. Positivisme, dira-t-on : et je n'y contredirai pas. Mais positivisme combien transformé ! Bien loin de tenir pour positif cela seulement qui peut être objet de sensation ou de calcul, on salue d'abord de ce titre les grandes réalités spirituelles. En toute chose, chercher l'âme, l'âme spécifiante et vivifiante, et la chercher par un effort vers cette sympathie révélatrice qui est la véritable intelligence, et la chercher dans le concret, sans dissoudre la pensée en rêves ou en discours, sans perdre le contact du corps ni le contrôle de la critique, et la chercher enfin comme le plus réel et le plus vrai de l'être : voilà, partout, la vive et profonde aspiration de notre temps. De là son retour vers les questions que jadis on déclarait périmées et closes ; de là son goût pour les problèmes d'esthétique et de morale, son obsession des problèmes sociaux et des problèmes religieux ; de là sa nostalgie d'une foi où s'harmonisent les puissances d'action et les puissances de pensée ; de là son inquiet désir de retrouver le sens de la tradition et de la discipline.

A ce nouvel état des esprits, devait répondre une philosophie nouvelle. Déjà Ravaisson, en 1867, dans son célèbre *Rapport*, écrivait ces lignes prophétiques : « A bien des signes il est donc permis de prévoir comme peu éloignée une époque philosophique dont le caractère général serait la prédominance de ce qu'on pourrait appeler un réalisme

ou positivisme spiritualiste, ayant pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnaît que toute autre existence dérive et dépend, et qui n'est autre que son action. » Cette vue divinatoire était d'ailleurs commentée par une œuvre où M. Bergson relève justement un sens perspicace et pénétrant de l'avenir : « Quoi de plus hardi, quoi de plus nouveau que de venir annoncer aux physiciens que l'inerte s'expliquera par le vivant, aux biologistes que la vie ne se comprendra que par la pensée, aux philosophes que les généralités ne sont pas philosophiques[1] ? » Mais laissons à chacun sa part. Ce que Ravaisson avait seulement pressenti, M. Bergson lui-même le fait, avec une précision qui donne corps au souffle impalpable et flottant de l'inspiration première, avec une profondeur qui renouvelle également les preuves et les thèses, avec une originalité créatrice qui défend au critique soucieux de justice et de justesse toute insistance aux recherches de filiation.

Une cause de la faveur que rencontre aujourd'hui cette philosophie nouvelle, nous pouvons sans doute la trouver dans les tendances mêmes du milieu où elle se produit, dans les aspirations qui le travaillent. Mais, une fois notés ces désirs, il

1. *Notice sur la vie et les œuvres de M. Félix Ravaisson-Mollien*, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques, 1904.

ne faut pas oublier non plus que M. Bergson a contribué plus que nul autre à les susciter, à les déterminer, à leur faire prendre conscience de soi. Efforçons-nous donc surtout de comprendre en elle-même et par elle-même l'œuvre géniale dont nous recherchions tout à l'heure les préparations crépusculaires. Quelle formule synthétique pourra le mieux nous dire la direction essentielle de son mouvement ? Je l'emprunterai à l'auteur lui-même : « Il me semble, écrit-il[1], que la métaphysique cherche en ce moment à se simplifier, à se rapprocher davantage de la vie. » Toute philosophie tend à s'incarner dans un système qui lui constitue comme un corps d'analyse. Envisagée ainsi dans sa lettre, elle apparaît infinie complication, édifice complexe aux mille détours d'architecture savante « où les dispositions ont été prises pour qu'on y pût loger commodément tous les problèmes[2] ». Ne nous laissons pas tromper à cette apparence : elle signifie seulement que le langage est incommensurable avec la pensée, que le discours se multiplie sans fin en approximations incapables d'épuiser leur objet. Mais avant de se construire un tel corps, toute philosophie est une âme, un esprit, et elle commence par l'unité simple d'une intuition génératrice. Voilà où il convient d'en voir l'essence ;

1. *L'intuition philosophique*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1911.

2. *Ibid.*

voilà ce qui la caractérise beaucoup mieux que son expression conceptuelle toujours contingente et incomplète. « Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement. Et il n'a dit qu'une seule chose parce qu'il n'a vu qu'un seul point : encore fut-ce moins une vision qu'un contact ; ce contact a fourni une impulsion, cette impulsion un mouvement, et si ce mouvement, qui est comme un certain tourbillonnement d'une certaine forme particulière, ne se rend visible à nos yeux que par ce qu'il a ramassé sur sa route, il n'en est pas moins vrai que d'autres poussières auraient aussi bien pu être soulevées et que c'eût été encore le même tourbillon [1]. » De là vient qu'une philosophie est au fond beaucoup plus indépendante qu'on ne le croirait d'abord du milieu où elle éclôt ; de là vient aussi que les philosophies antiques, bien qu'apparemment relatives à une science périmée, restent toujours vivantes et dignes d'étude. Quelle est donc l'intuition originelle de la philosophie bergsonienne, l'intuition créatrice d'où elle procède ? L'hésitation ne saurait être longue : *c'est l'intuition de la durée*. Voilà le centre de perspective auquel nous devons inlassablement revenir; voilà le principe qu'il nous faut travailler à mettre dans tout son jour ; et voilà enfin la source de

1. *Ibid.*

lumière qui nous éclairera. Maintenant, une philosophie n'est pas seulement une intuition qui s'exprime ; elle est encore, elle est surtout une intuition qui agit, qui peu à peu se détermine et se réalise, qui s'éprouve par ses œuvres d'explication ; et c'est à ses fruits que nous la pouvons comprendre et juger. D'où la revue de problèmes que nous allons passer.

II

DE L'IMMÉDIAT

Le premier devoir du philosophe est de déclarer nettement son point de départ, avec ce qu'un géomètre appellerait la « tangente à l'origine » de la voie où il s'engage, comme ensuite le premier devoir du critique est de décrire cette attitude initiale. J'ai donc à indiquer tout d'abord l'idée directrice de la philosophie nouvelle. Mais il ne s'agit pas d'extraire une quintessence, d'enclore en quelques formules sommaires l'âme de la doctrine. On ne résume pas un système en une phrase, toute proposition qu'on isole devenant fausse par là même. Je ne veux que dégager le principe de méthode dont s'inspire la dialectique bergsonienne à son début.

A la philosophie elle-même incombe la tâche et appartient le droit de se définir peu à peu en se constituant. Sur ce point, une anticipation de l'expérience ne semble guère possible : ici comme ailleurs, trouver une formule synthétique est une question finale plutôt que préliminaire. Cependant il faut bien, dès l'origine du travail, déterminer le

programme de l'enquête : ne fût-ce que pour orienter la recherche. Ainsi en est-il au seuil de toute science. Là, il est vrai, s'arrête l'analogie. En effet, dans une science proprement dite, la détermination de début consiste en l'indication d'un objet, d'une matière ; et du reste, réciproquement, à chaque nouvel objet correspond une science nouvelle, l'existence de l'un entraînant la légitimité de l'autre. Or, si les sciences diverses — j'entends les sciences positives — se partagent ainsi les divers objets, la philosophie ne saurait se présenter à son tour comme une science particulière, ayant un objet distinct dont la désignation suffirait à la caractériser et à la circonscrire. Telle fut toujours la conception traditionnelle ; telle restera encore la nôtre. De fait, il y a philosophie de tout objet, et toute matière peut être envisagée philosophiquement. La philosophie, en somme, est surtout une façon de percevoir et de penser, une attitude et une démarche : ce qu'elle a de propre et de spécifique, c'est une intention plus qu'un contenu, c'est un esprit plus qu'un domaine.

Quelle est donc la fonction caractéristique de la philosophie, au moins sa fonction initiale, celle qui en marque l'ouverture ? *Critiquer les œuvres de connaissance accomplies spontanément, c'est-à-dire en scruter le sens, la portée, les conditions :* voilà ce qu'aujourd'hui, d'un commun accord, répondent les philosophes quand on les

interroge sur le but de leurs travaux. En d'autres termes, ce qu'ils étudient, c'est moins telle ou telle « chose » particulière que le rapport de l'esprit à chacune des réalités étudiables : leur objet, s'il faut employer ce mot, c'est la connaissance elle-même, c'est l'acte de connaître envisagé au point de vue de sa signification et de sa valeur. La philosophie apparaît donc comme un nouvel « ordre » de connaissance coextensif au connaissable, comme une sorte de connaissance au second degré, où il s'agit moins d'apprendre que de comprendre, où l'on vise à progresser en profondeur plutôt qu'en étendue : non pas effort pour accroître la quantité du savoir, mais réflexion sur la qualité de ce savoir. La pensée spontanée — vulgaire ou scientifique — est une pensée directe, naïve, pratique, tournée vers les choses, amie des résultats utiles ; qui cherche le *formulable* plus que le *vrai*, ou du moins qui aime tant les formules maniables, portatives et transmissibles, qu'elle est toujours tentée d'y voir le vrai ; qui, d'ailleurs, part de postulats plus ou moins irréfléchis, s'abandonne aux impulsions motrices des habitudes contractées et va indéfiniment droit devant soi sans s'examiner elle-même. La philosophie, au contraire, veut être pensée de la pensée, pensée faisant retour sur sa vie et son œuvre, connaissance qui travaille à se connaître, savoir qui aspire à se savoir, effort de l'esprit pour se libérer, pour devenir tout entier

transparent et lumineux à ses propres regards, au besoin pour se réformer en dissipant ses illusions naturelles. Ce qu'on envisage alors, ce sont les postulats initiaux eux-mêmes, les spontanéités premières, les origines obscures de la raison ; et l'on marche vers un point de départ plutôt que vers un point d'arrivée.

Cette première tâche critique, la philosophie nouvelle ne se refuse pas à l'accomplir ; mais elle l'accomplit à sa manière, après avoir déterminé plus précisément les conditions réelles du problème. A l'heure où commence la recherche méthodique, l'esprit du philosophe n'est pas une table rase ; et ce serait chimère que de vouloir se placer dès le début, par je ne sais quel acte de transcendance, en dehors de la pensée commune. Celle-ci ne saurait être inspectée et jugée de l'extérieur. Elle constitue, qu'on le veuille ou non, le seul point de départ concret et positif. Ajoutons que le sens commun constitue aussi notre seul point d'insertion dans le réel. Il ne peut donc être question que de le purifier, aucunement de le remplacer. Seulement il faut distinguer en lui ce qui est *donnée pure* et ce qui est *arrangement ultérieur*, afin de voir quels sont les problèmes qui se posent réellement et quels sont au contraire les faux problèmes, les problèmes illusoires, ceux qui ne tiennent qu'à nos artifices de discours. *Recherche des données :* voilà donc le

premier moment nécessaire de toute philosophie.

Or la pensée commune se présente à nous d'abord comme un terrain d'alluvion très composite. C'est un commencement de science positive et c'est aussi un résidu de toutes les opinions philosophiques ayant eu quelque vogue. Là pourtant n'en est point le fond primaire. *Primum vivere, deinde philosophari*, dit le proverbe. A certains égards, « la spéculation est un luxe, tandis que l'action est une nécessité [1] ». Mais « la vie exige que nous appréhendions les choses dans le rapport qu'elles ont à nos besoins [2] ». De là l'utilitarisme fondamental du sens commun. Si donc nous voulons le définir en lui-même et pour lui-même, non plus comme première approximation de telle ou telle métaphysique, il nous apparaît, non plus science et philosophie rudimentaires, mais organisation de la pensée en vue de la vie pratique. C'est ainsi qu'en dehors de toute opinion spéculative il est *vécu* effectivement par tous. Son langage propre, peut-on dire, c'est le langage de la perception usuelle et de la fabrication mécanique, donc un langage relatif à l'action, fait pour exprimer l'action, modelé sur l'action, traduisant les choses par les rapports qu'elles soutiennent avec notre action : j'entends notre action corporelle et discursive, action qui implique la pensée bien évidem-

1. *L'évolution créatrice*, p. 47.
2. *Le rire*, p. 154.

ment, puisqu'il s'agit de l'action d'un être raisonnable, mais qui n'enveloppe ainsi qu'une pensée toute pratique elle-même.

Cependant nous envisageons ici le sens commun en tant que source du savoir. Son utilitarisme devient alors une sorte de métaphysique spontanée dont il faut nous déprendre. Mais exécuter ce travail d'épuration, n'est-ce pas le rôle même de la science positive? Il n'en est rien, malgré les apparences et malgré les intentions. Voyons mieux les choses. Les catégories générales de la pensée commune, selon M. Bergson[1], restent celles de la science; les grandes routes que tracent nos sens à travers la continuité du réel sont encore celles par où la science passera; la perception est une science naissante et la science une perception adulte; si bien que la connaissance usuelle et la connaissance scientifique, destinées l'une et l'autre à préparer notre action sur les choses, sont nécessairement deux visions du même genre, quoique de précision et de portée inégales. Il ne s'ensuit pas que la science ne pratique un certain désintéressement, quant à l'utilité industrielle immédiate; il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait aucune valeur de connaissance. Mais elle ne se dégage pas vraiment des habitudes contractées dans l'expérience commune et pour informer sa recherche elle conserve les

1. *L'intuition philosophique*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1911, p. 825.

postulats du sens commun : de sorte qu'elle saisit toujours les choses par leur côté « agissable », par leur point de rencontre avec notre faculté d'agir, sous les espèces de leur manipulation conceptuelle ou pratique par nous, et qu'elle n'atteint du réel que ce par quoi la nature est objet possible de discours ou d'industrie.

Tournons-nous vers une autre face de la pensée naturelle pour y découvrir le germe de la critique nécessaire. A côté du « sens commun », première ébauche de science positive, il y a le « bon sens », qui en diffère profondément et qui marque le début de ce qu'on appellera plus tard intuition philosophique [1]. C'est un sens du réel, du concret, de l'original, du vivant, un art d'équilibre et de justesse, un tact des complexités, en palpation continuelle comme les antennes de certains insectes. Il enveloppe une certaine défiance de la faculté logique vis-à-vis d'elle-même ; il fait une guerre incessante à l'automatisme intellectuel, aux idées toutes faites, à la déduction linéaire ; il se préoccupe surtout de situer et de peser sans rien méconnaître ; il arrête le développement de chaque principe et de chaque méthode au point précis où une application trop brutale froisserait la délicatesse du réel ; à chaque moment il ramasse l'ensemble de notre expérience

1. Cf. un discours sur *le bon sens et les études classiques* prononcé par M. Bergson à la distribution des prix du Concours général, le 30 juillet 1895.

et l'organise en vue du présent. Il est, en un mot, pensée qui se garde libre, activité qui reste en éveil, souplesse d'attitude, attention à la vie, ajustement toujours renouvelé à des situations toujours nouvelles. De ce contact mobile avec le donné, de cet effort vivant de sympathie, dérive sa vertu révélatrice. Voilà ce que nous devons tendre à transposer de l'ordre pratique à l'ordre spéculatif.

Quel va donc être pour nous le commencement de la philosophie ? Après avoir pris conscience de l'utilitarisme commun et pour sortir de la relativité où il nous ensevelit, nous cherchons un point de départ, un critère, quelque chose qui arrête la mise en question. Où trouver un tel principe, sinon dans l'action même de la pensée, je veux dire, cette fois, son action de vie profonde, indépendante de toute visée pratique? Nous ne ferons ainsi qu'imiter l'exemple de Descartes résolvant le problème du doute provisoire. Prendre chaque perception en tant qu'elle est un acte vécu, un moment coloré du *Cogito*, voilà ce que nous appellerons retour à l'immédiat, au primitif, au donné pur; et voilà ce qui sera pour nous critère et point de départ.

Précisons ce point. Les *données immédiates* ou *données primitives* ou *données pures* sont appréhendées par nous sous les espèces de l'action désintéressée : je veux dire qu'elles sont d'abord vécues plutôt que conçues, qu'avant de devenir

des *matériaux de science* elles apparaissent comme des *moments de vie*, bref que la perception en précède l'utilisation. C'est à ce stade antérieur au discours que nous sommes par elles en communion intime avec la réalité même, et toute notre tâche critique est d'y revenir à travers une analyse régressive ayant pour but d'égaler peu à peu notre intelligence claire à notre intuition primordiale. Celle-ci, d'ailleurs, constitue déjà une pensée, une pensée préconceptuelle qui est la lumière intrinsèque de l'action, qui est l'action elle-même en tant que lumineuse. Aussi n'est-il pas question ici de restreindre en quoi que ce soit le rôle de la pensée, mais seulement de distinguer entre la fonction perceptive et la fonction théorique de l'esprit.

Qu'est-ce que « l'image » dont parle M. Bergson au début de *Matière et Mémoire*, sinon, saisi dans son jaillissement premier, l'éclair d'existence consciente « où l'acte de connaissance coïncide avec l'acte générateur de la réalité »[1]? Oublions toutes les controverses philosophiques sur le réalisme et l'idéalisme; tâchons de nous refaire une simplicité, une candeur virginale de regard, qui nous dégage des habitudes contractées au cours de la vie pratique. Voici alors les « images » : non point choses données au dehors ni états sentis au dedans, non point portraits d'êtres extérieurs ni projections

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, vocabulaire philosophique, article « Immédiat ».

de modes internes, mais *apparitions*, au sens étymologique du mot, apparitions naïvement vécues sans qu'on se distingue d'elles, qui ne sont encore ni objectives ni subjectives, qui marquent un moment de conscience antérieur au travail de réflexion d'où procède la dualité du sujet et de l'objet. Et tels aussi, en tout ordre, se présentent les « sentiments immédiats » : de l'action naissante, préalable au discours[1].

Pourquoi partir de l'immédiat ainsi conçu comme action et vie ? C'est qu'il est bien impossible de faire autrement, toute donnée initiale ne pouvant être qu'une telle pulsation de conscience dans son acte vécu et le sens fondamental et primitif du moindre mot, fût-ce dans un énoncé de problème ou de doute, ne pouvant être qu'un tel sens de vie et d'action. Et à cet immédiat il faut bien accorder une valeur de connaissance absolue, puisqu'il réalise la coïncidence de l'être et du connaître.

Seulement, ne croyons pas que la perception de l'immédiat soit simple réception passive, qu'il suffise d'ouvrir les yeux pour l'obtenir, aujourd'hui que notre éducation utilitaire est faite et passée à l'état d'habitude. Il y a un écart entre l'expérience commune et l'initiale action de vie : la première est une limitation pratique de la seconde. D'où il suit qu'une critique préalable est nécessaire pour

1. Cf. *Matière et Mémoire*, avant-propos de la 7e édition.

revenir de l'une à l'autre, une critique toujours en activité, toujours ouverte comme une voie d'approfondissement progressif, toujours prête à la réitération et au renouvellement de l'effort.

Dans ce travail d'épuration, il y a sans doute une illusion de primitivité toujours à craindre. A quels critères, à quels signes reconnaître qu'on a touché le but ? Le donné pur se montre tel d'une part à ce qu'il demeure indépendant de tout symbolisme théorique, à ce que la critique du discours le laisse subsister ainsi qu'un résidu indissoluble, à ce qu'on ne peut pas ne pas le « vivre », même lorsqu'on se détache du souci d'utilité ; d'autre part à ce qu'il domine tous les systèmes et s'impose également à eux, source commune dont ils dérivent par analyses divergentes et en laquelle ils se réconcilient. Assurément, pour l'atteindre, pour le dégager, il faut faire appel aux révélations de la science, à l'exercice de la pensée réfléchie. Mais cet emploi de l'analyse contre l'analyse ne constitue nullement un cercle, car il ne tend qu'à détruire des préjugés devenus inconscients : simple artifice destiné à rompre des habitudes, à dissiper des illusions par changement des points de vue. Une fois libéré, une fois redevenu capable de vue directe et naïve, ce que l'on accepte pour donné, c'est ce qui ne porte aucune trace d'élaboration discursive. Il est vrai qu'ici une dernière objection se présente :

cette limite purement donnée, comment la penserons-nous en fait à un degré quelconque, si elle doit précéder tout discours? La réponse est facile. Pourquoi parler ainsi de limite? Ce mot a deux sens : tantôt il désigne un terme dernier dans une série d'approximations et tantôt un certain caractère interne de convergence, une certaine qualité de progression. Eh bien! Le second sens convient seul au cas qui nous occupe. L'immédiat n'a rien d'une matière statiquement définie, rien d'une chose. La notion de donné est toute relative. Ce qui est *donnée* ici peut devenir là *construction.* Par exemple, les percepts de l'expérience commune sont des données pour le physicien, des constructions pour le philosophe; de même une table de résultats numériques, pour le savant qui cherche à établir une théorie ou pour l'observateur et le psychologue. On peut donc concevoir une série où chaque terme soit donné par rapport à ceux qui le suivent, construit par rapport à ceux qui le précèdent. L'expression « donné primitif » caractérise alors non pas tant un objet final qu'une direction de pensée, un sens de régression critique, une marche du plus élaboré au moins élaboré, et le « contact avec le pur immédiat » n'est que l'effort toujours prolongé davantage pour convertir les éléments de l'expérience en action réelle et profonde.

III

THÉORIE DE LA PERCEPTION

En quoi consiste le travail de retour à l'immédiat, comment l'intuition qu'il évoque est révélatrice d'absolu, nous allons le voir sur un exemple, en étudiant de plus près un point capital de la philosophie bergsonienne : la théorie de la perception extérieure.

Si l'acte de percevoir réalise la communion vécue du sujet et de l'objet dans l'image, il faut dire que là est la connaissance parfaite, celle que nous voudrions toujours obtenir : nous ne nous résignons à concevoir que faute de percevoir et notre idéal serait de convertir toute conception en perception. Sans doute pourrait-on définir la philosophie par cet idéal même, comme un effort pour dilater notre puissance perceptive jusqu'à la rendre capable de saisir d'une seule vue toute richesse et toute profondeur de réalité. Il est trop vrai qu'un tel idéal nous demeure inaccessible. Quelque chose pourtant nous en est donné déjà dans l'intuition esthétique. M. Bergson l'a montré en des

pages admirables[1] et il nous a expliqué aussi comment la philosophie poursuit un but analogue[2]. Seulement la philosophie doit être conçue comme un art qui impliquerait science et critique, toute l'expérience et toute la raison. C'est lorsqu'on la prend ainsi que la métaphysique devient un ordre positif de savoir véritable. Kant a établi définitivement qu'un au-delà du discours ne peut être atteint que par vision directe, non par cheminement dialectique. Son erreur n'a été que de croire ensuite une semblable vision à jamais impossible : et d'où est-elle venue, sinon de ce que, pour ce regard nouveau, il a jugé nécessaires des facultés intuitives tout autres que celles dont l'homme dispose ? L'artiste, ici encore, nous sera exemple et modèle. Il ne fait appel à aucun sens transcendant, mais il détache le sens commun de sa préoccupation utilitaire. Faisons de même : nous obtiendrons un résultat homologue, sans donner prise aux objections kantiennes. Partout cette œuvre est possible, et c'est l'œuvre philosophique par excellence : tentons au moins de l'esquisser par rapport à la perception de la matière.

Il faut distinguer deux sens du mot « perception ». Ce mot signifie d'abord *simple appréhension de l'immédiat, saisie du donné primitif.*

1. *Le Rire*, pp. 153-161.

2. Première conférence sur *la perception du changement*, prononcée à Oxford le 26 mai 1911.

Quand nous l'emploierons ainsi, nous conviendrons de dire *perception pure*. Peut-être convient-il d'y voir seulement une limite que jamais l'expérience concrète ne présente sans mélange, une direction de recherche plus que la possession d'une chose. Quoi qu'il en soit, ce premier sens est le sens fondamental, et ce qu'il désigne doit être à la racine de toute *perception usuelle*, j'entends de toute opération mentale aboutissant à la construction d'un *percept* : terme formé par analogie avec *concept* et qui représente le résultat d'un travail complexe d'analyse et de synthèse avec jugement d'extériorité. Nous vivons les images dans un acte de perception pure, tandis que les objets de la perception usuelle sont par exemple les corps du discours commun.

Sur le rapport des deux sens que nous venons de distinguer, l'opinion vulgaire semble très nette. On pourrait la résumer ainsi : au point de départ, des sensations simples, semblables à des atomes de qualité (ce serait la part de perception pure), puis leur arrangement en systèmes liés, les percepts. Mais la critique n'autorise pas cette manière de voir. Nulle part la connaissance ne débute par des éléments séparés. De tels éléments sont toujours un produit d'analyse. Il y a donc tout un problème à résoudre pour retrouver le fond de perception pure que recouvrent et cachent nos percepts familiers.

Ne croyez pas que la résolution de ce problème soit chose facile. Une seule méthode est efficace : se mêler au réel, s'immerger en lui, par un effort longuement poursuivi pour s'assimiler tous les documents du sens commun et de la science positive. « Car on n'obtient pas de la réalité une intuition, c'est-à-dire une sympathie intellectuelle avec ce qu'elle a de plus intérieur, si l'on n'a pas gagné sa confiance par une longue camaraderie avec ses manifestations superficielles. Et il ne s'agit pas simplement de s'assimiler les faits marquants ; il en faut accumuler et fondre ensemble une si énorme masse qu'on soit assuré, dans cette fusion, de neutraliser les unes par les autres toutes les idées préconçues et prématurées que les observateurs ont pu déposer, à leur insu, au fond de leurs observations. Ainsi seulement se dégage la matérialité brute des faits connus [1]. »

Un principe directeur domine ce travail et y introduit ordre et convergence, après s'en être d'abord dégagé. C'est que, contrairement à l'opinion commune, la perception, telle qu'elle s'exerce au cours de la vie journalière, la perception « naturelle » ne vise pas un but de connaissance désin-

1. *Introduction à la Métaphysique*, dans la *Revue de Metaphysique et de Morale*, janvier 1903. — Pour bien interpréter ce passage (« sympathie intellectuelle »), ne pas oublier qu'avant *L'Evolution créatrice*, M. Bergson prenait le mot « intelligence » dans une acception plus large, plus voisine de l'acception commune.

téressée, mais un but d'utilité pratique, ou plutôt, si elle est connaissance, n'est qu'une connaissance élaborée en vue de l'action et du discours. Faut-il redire ici les preuves par lesquelles nous avons établi déjà de la manière la plus positive que telle est bien la signification de la perception usuelle, la raison profonde qui la fait se substituer à la perception pure? Nous ne percevons d'habitude que ce qui nous est utile, ce qui nous intéresse pratiquement; bien souvent, d'ailleurs, nous croyons percevoir quand nous ne faisons qu'inférer, comme par exemple lorsqu'il nous semble *voir* une distance en profondeur, un échelonnement de plans successifs, dont en réalité nous *jugeons* à des différences de coloration ou d'éclat. Nos sens se suppléent les uns les autres. Une lente éducation nous a peu à peu appris à coordonner leurs impressions, notamment les tactiles aux visuelles[1]. Des formes théoriques s'interposent entre la nature et nous ; un voile de symboles enveloppe la réalité ; nous finissons ainsi par ne plus voir les choses mêmes, par nous borner à lire des étiquettes collées sur elles. D'autre part, notre perception apparaît à l'analyse toute saturée de souvenirs, et cela en vue de notre insertion pratique dans le présent. Je ne reviendrai pas sur ce point si lumineuse-

1. H. Bergson, *Note sur les origines psychologiques de notre croyance à la loi de causalité*, t. I de la *Bibliothèque du Congrès international de Philosophie de 1900.*

ment exposé par M. Bergson dans une conférence sur *Le Rêve*[1] et un article sur *L'effort intellectuel*[2] dont je ne saurais trop conseiller la lecture comme introduction au premier chapitre de *Matière et Mémoire* où sont indiqués d'autres arguments encore. Je n'ajouterai qu'une remarque, d'après M. Bergson toujours : percevoir n'est pas simplement contempler, mais joindre à la conscience d'une émotion visuelle originale tout un groupe d'actions naissantes, de gestes esquissés, de frôlements intérieurs par lesquels on se dispose à saisir l'objet, à en décrire les contours, à en expérimenter les fonctions, à le palper, à le mouvoir, à le manier de mille façons[3].

Des observations précédentes ressort la nature utilitaire et pratique de la perception commune. Cherchons maintenant à voir en quoi consiste l'élaboration qu'elle fait subir au réel. Je résume, cette fois, le quatrième chapitre de *Matière et Mémoire*. D'abord, nous choisissons entre les images, accentuant les fortes, éteignant les faibles, bien que les unes et les autres aient *a priori* le même intérêt pour la connaissance pure ; et ce choix, nous l'opérons surtout par préférence accordée aux impressions tactiles, qui sont en effet les plus utiles au

1. *Bulletin de l'Institut psychologique international*, mai 1901.

2. *Revue philosophique*, janvier 1902.

3. C'est ce que manifestent les faits d'*apraxie* ou *cécité psychique*. — Cf. *Matière et Mémoire*, chap. II.

point de vue pratique. Cette sélection détermine le morcelage de la matière en corps indépendants, morcelage dont le caractère artificiel est ainsi rendu manifeste. La science, du reste, ne conclut-elle pas de même, qui nous montre — dès qu'elle se détache tant soit peu du sens commun — la continuité rétablie par des « couches de passage » et tout corps résolu en ondes stationnaires, en nœuds de flux croisés ? Nous serons donc déjà plus près de la perception pure si nous ne considérons plus que l'étoffe sensible dans laquelle sont taillés les percepts numériquement distincts. Toutefois, là encore, un morcelage utilitaire persiste. Nos sens sont des instruments d'abstraction, chacun d'eux discernant une voie d'action possible. On peut dire que la vie corporelle fonctionne à la manière d'un milieu absorbant qui déterminerait l'échelle discontinue des qualités simples en éteignant la plupart des radiations sensibles. Bref la gamme des sensations, avec son apparence numérique, n'est que le spectre de notre activité pratique. Nous ne percevons communément que des moyennes, des ensembles que nous contractons en « qualités » distinctes. Dégageons-nous de ce rythme qui nous est propre. Surtout, travaillons à nous dégager de l'espace homogène, ce substrat d'immobilité, ce schème de mesure et de division arbitraires, sous-tendu pour notre plus grand avantage à l'extension naturelle, qualitative et indi-

visée des images[1]. Et nous aurons enfin, autant qu'elle nous est accessible, la perception pure.

De cette perception pure, comment pourrions-nous contester la valeur absolue ? « L'impuissance de la raison spéculative, telle que Kant l'a démontrée, n'est peut-être, au fond, que l'impuissance d'une intelligence asservie à certaines nécessités de la vie corporelle et s'exerçant sur une matière qu'il a fallu désorganiser pour la satisfaction de nos besoins. Notre connaissance des choses ne serait plus alors relative à la structure fondamentale de notre esprit, mais seulement à ses habitudes superficielles et acquises, à la forme contingente qu'il tient de nos fonctions corporelles et de nos besoins inférieurs. La relativité de la connaissance ne serait donc pas définitive. En défaisant ce que nos besoins ont fait, nous rétablirions l'intuition dans sa pureté première et nous reprendrions contact avec le réel[2]. » Telles en effet se présentent les choses. Nous voici en face de la continuité mobile des images. Perception pure, c'est en somme perception intégrale. De là on passe à la perception usuelle par amoindrissement, en jetant çà et là des ombres : la réalité que per-

1. On se représente ordinairement l'espace homogène comme antérieur à l'extension hétérogène des images : sorte de *salle vacante* que nous *meublons* avec des percepts. Il faut renverser cet ordre et concevoir au contraire que l'extension précède l'espace.

2. *Matière et Mémoire*, p. 203.

çoit le sens commun n'est rien d'autre en définitive que l'interaction universelle devenue visible par son interruption même sur certains points. D'où cette double conclusion déjà formulée plus haut : *le rapport de la perception à la matière est celle de la partie au tout et notre connaissance est plutôt limitée que relative.* Il faut dire qu'au principe nous percevons les choses en elles, non pas en nous : la subjectivité de notre perception courante vient du travail par lequel nous l'avons découpée au sein du réel, mais la racine de perception pure plonge en pleine objectivité. Si nous arrivions à saisir en chaque point de la matière le flot d'interaction totale dont il marque une onde et si nous arrivions à voir la multiplicité de ces points comme un flux qualitatif hétérogène sans nombre ni coupure, nous coïnciderions avec la réalité même. Il est vrai qu'un tel idéal, inaccessible d'une part, n'irait pas d'autre part sans péril pour la connaissance : en effet, dit M. Bergson[1], « percevoir toutes les influences de tous les points de tous les corps serait descendre à l'état d'objet matériel ». Mais une solution de cette double difficulté demeure possible, une solution dynamique et approximative, qui consiste à chercher l'intuition absolue de la matière dans une telle mobilisation de nos facultés perceptives que nous

1. *Matière et Mémoire*, p. 38.

devenions capables de suivre, selon les circonstances, toutes les voies de perception virtuelle dont le souci commun de la pratique nous a fait choisir une seule, de réaliser tous les modes infiniment divers de *qualification* et de *discernement*.

Mais il reste à voir comment cette « expérience intégrale » peut être pratiquement pensée.

IV

CRITIQUE DU DISCOURS

La perception du réel n'acquiert pleine valeur de savoir qu'une fois socialisée, une fois devenue patrimoine commun des hommes et par là même éprouvée, vérifiée. Un seul moyen pour cela : c'est qu'elle s'analyse en concepts maniables et portatifs. J'appelle *Discours* le produit de cette conceptualisation. Ainsi le discours est nécessaire : car il faut parler toujours, ne fût-ce que pour dire l'impuissance de la parole. Mais non moins nécessaire est une critique du discours spontané, des lois qui le régissent, des postulats qu'il enveloppe, ses méthodes véhiculant des doctrines implicites. Les formes discursives sont en effet des *théories* déjà : elles opèrent une adaptation de la réalité aux exigences de l'usage pratique. S'il est impossible de s'en affranchir, au moins convient-il de ne les employer qu'en connaissance de cause, dûment prémuni contre l'illusion des faux problèmes qu'elles pourraient susciter.

Considérons d'abord la pensée en elle-même, dans sa vie concrète. Quels en sont les caractères

principaux, les démarches essentielles? On dit volontiers : analyse et synthèse. Aucune chose ne serait connue qu'en contraste, corrélation ou négation d'une autre chose ; et l'acte de connaissance, pris en soi, serait unification. Ainsi le nombre apparaîtrait comme une catégorie fondamentale, comme une condition absolue d'intelligibilité : quelques-uns vont jusqu'à tenir l'atomisme pour une méthode nécessaire. Eh bien ! Cela est inexact. Sans doute l'usage du nombre et l'atomisme qui en résulte s'imposent — par définition, pourrait-on dire — à la pensée qui procède par analyse conceptuelle, puis par construction unifiante, c'est-à-dire à la pensée discursive. Mais, plus profondément, la pensée est *continuité dynamique*, est *durée*. Son travail essentiel ne consiste pas à discerner, puis à réunir des éléments tout faits d'avance. Voyons-y plutôt une sorte de maturation créatrice et cherchons à saisir la nature de cette activité causale [1].

L'acte de pensée est toujours un jeu complexe de représentations mobiles, une évolution de vie où s'accomplissent d'incessantes réactions intérieures. Il est donc mouvement. Mais il y a plusieurs plans de pensée, depuis l'intuition jusqu'au discours, et il faut distinguer entre la pensée qui se meut en surface parmi des termes étalés sur un

1. H. Bergson. *L'effort intellectuel*, dans la *Revue philosophique*, janvier 1902.

seul plan et la pensée qui va en profondeur d'un plan à l'autre. On ne pense pas uniquement par concepts ou images : on pense d'abord, suivant l'expression de M. Bergson, par *schémas dynamiques*. Qu'est-ce que cela? Moteur plutôt que représentatif, inexprimable en soi, mais source de discours, contenant moins les images ou concepts en lesquels il se développera que l'indication de la voie à suivre pour les obtenir, le schéma dynamique n'est pas tant système que mouvement, progrès, genèse ; il ne marque pas tant un regard ouvert sur les divers points d'un même plan de contemplation réfléchie qu'un effort pour traverser les plans successifs de la pensée dans une direction allant de l'intuition à l'analyse. On pourrait le définir par sa fonction évocatrice des images et concepts : représentations qui, pour un même schéma, ne sont ni déterminées strictement ni absolument quelconques, représentations concourantes et qui ont en commun une même puissance logique. Les représentations suscitées font un corps au schéma et la relation du schéma aux concepts et images qu'il suscite ressemble, *mutatis mutandis*, à celle que signale M. Bergson entre une idée et son substrat cérébral. Bref c'est l'acte même de la pensée créatrice que traduit le schéma dynamique, l'acte non encore figé en « résultats ».

Rien de plus facile que de mettre en lumière l'existence de ce schéma. Notons seulement quel-

ques faits d'observation courante. Rappelez-vous par exemple cette inquiétude suggestive que l'on éprouve quand on cherche à se remémorer un nom : de ce nom échappent encore les syllabes précises, mais on les sent qui approchent et déjà on en possède quelque chose, puisqu'on rejette aussitôt celles qui ne répondent pas à une certaine direction d'attente, direction qu'il suffit d'ailleurs de s'appliquer à sentir toujours plus intimement pour que soudain surgisse le souvenir souhaité. De même, qu'est-ce qu'avoir le sens d'une situation complexe dans la vie active, sinon la percevoir, non point comme un groupe statique de détails explicites, mais comme un concours de puissances alliées ou hostiles, convergentes ou divergentes, orientées vers ceci ou vers cela, et dont l'ensemble tend de lui-même à susciter en nous les réactions naissantes qui l'analysent ? De même encore, comment apprend-on, comment peut-on assimiler un vaste système de concepts ou d'images ? Il ne s'agit pas de porter une attention énumérative sur chaque pièce individuelle : on n'en sortirait pas, le poids serait trop lourd. Ce que l'on confie à la mémoire, c'est bien un schéma dynamique permettant de « retrouver » ce qu'on n'aurait pas réussi à « retenir ». On ne « sait » réellement que par un tel schéma qui renferme à l'état d'implication potentielle une multiplicité inépuisable prête à se développer en représentations effectives. Enfin comment

se fait une invention quelconque? Trouver, c'est résoudre un problème; et pour résoudre un problème, il faut commencer toujours par le supposer résolu. Or en quoi consiste une telle hypothèse? Ce n'est point une vue anticipée de la solution, car alors tout serait fini; ce n'est pas non plus une simple formule mettant à l'indicatif présent ce que la phrase d'énoncé exprimait au futur ou à l'impératif, car alors rien ne serait commencé; exactement, c'est un schéma dynamique, c'est-à-dire une méthode à l'état de tension orientée; et, souvent, l'invention une fois réalisée, théorie ou système, capable sans fin de développements et de résurrections, reste par le meilleur d'elle-même une méthode, un schéma dynamique. Mais un dernier exemple sera peut-être plus révélateur encore. « Quiconque s'est essayé à la composition littéraire sait bien que, lorsque le sujet a été longuement étudié, tous les documents recueillis, toutes les notes prises, il faut, pour aborder le travail de composition lui-même, quelque chose de plus, un effort, souvent très pénible, pour se placer tout d'un coup au cœur même du sujet et pour aller chercher aussi profondément que possible une impulsion à laquelle il n'y aura plus ensuite qu'à se laisser aller. Cette impulsion, une fois reçue, lance l'esprit sur un chemin où il retrouve et les renseignements qu'il avait recueillis et mille autres détails encore; elle se développe, elle s'analyse elle-même en termes

dont l'énumération se poursuivrait sans fin ; plus on va, plus on en découvre ; jamais on n'arrivera à tout dire ; et pourtant, si l'on se retourne brusquement vers l'impulsion qu'on sent derrière soi pour la saisir, elle se dérobe : car ce n'était pas une chose, mais une direction de mouvement, et, bien qu'indéfiniment extensible, elle est la simplicité même[1]. »

Autre est donc la pensée qui va de représentation en représentation sur un seul plan ; autre celle qui suit une même direction conceptuelle à travers les plans étagés en profondeur. La pensée créatrice, la pensée féconde, c'est la pensée qui adopte le second genre de travail. L'idéal serait une oscillation continuelle d'un plan à l'autre, une alternative sans repos de concentration intuitive et de détente conceptuelle. Mais notre paresse n'y trouve pas son compte, car le sentiment de l'effort apparaît justement sur le trajet du schéma dynamique aux images et concepts, dans le passage d'un plan de pensée à un autre plan de pensée. Aussi la tendance naturelle est de rester dans le dernier de ces plans, dans le plan du discours. On sait quels dangers nous y menacent.

Soient une idée quelconque et le mot qui la représente. Ne croyez pas qu'à ce mot corresponde

1. H. Bergson, *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1903 : toute la critique du discours est contenue implicitement dans cette *Introduction à la Métaphysique*.

un sens unique, ni même un groupe fini de quelques sens bien distincts et rigoureusement séparables. Non, il lui correspond toute une gamme, tout un spectre continu de significations instables qui tendent sans cesse à se résoudre les unes dans les autres. Les dictionnaires tentent une énumération. Tâche impossible ! Ils alignent quelques points de repère : mais qui dira l'infinité des transitions sous-entendues ? Un mot désigne plutôt un courant de pensée qu'une ou plusieurs stations sur une voie logique. Ici encore une continuité dynamique préexiste au morcelage des acceptions. Quelle devrait donc être l'attitude de l'esprit ? Une attitude mobile et souple, plus attentive à la courbure du changement qu'aux points d'arrêt possible disposés le long de la route. Mais pas du tout : l'effort serait trop grand et voici au contraire ce qui arrive. Au spectre est bien vite substituée une échelle chromatique à teintes plates. Simplification déjà fâcheuse, car on ne saurait reconstituer l'infini des nuances réelles par des combinaisons de couleurs fondamentales représentant chacune la plage homogène que devient à la limite chaque région du spectre. Un habile dosage de ces moyennes permet tout au plus je ne sais quelle contrefaçon grossière : l'orangé, par exemple, n'*est* pas un mélange de jaune et de rouge, bien que ce mélange puisse *rappeler* à ceux qui l'ont connue par ailleurs la sensation

simple et originale de l'orangé. Du reste, une seconde simplification, plus fâcheuse encore, succède à la première. Plus de couleurs du tout : des raies noires servant de repères. On est alors, avec les concepts purs, décidément en plein symbolisme. Et c'est avec des symboles qu'on s'efforcera désormais de refaire le réel.

Je n'ai pas à revenir sur les caractères généraux ni sur les inconvénients de cette méthode. Les concepts ressemblent à des vues photographiques : l'épaisseur concrète leur échappe. Si exacts, si variés, si nombreux qu'on les suppose, ils peuvent bien *rappeler* leur objet, mais non pas le *révéler* à qui n'en aurait eu aucune intuition directe. Rien n'est plus facile que de tracer l'épure d'un corps à quatre dimensions ; toutefois ce dessin ne permet pas de « voir dans l'espace » comme il arrive pour les corps ordinaires, faute d'une intuition antérieure qu'il réveillerait : ainsi des concepts par rapport à la réalité. Comme les photographies, comme les épures, ils sont *extraits* du réel sans qu'on puisse dire qu'ils y étaient *contenus ;* et beaucoup d'entre eux d'ailleurs sont encore moins que des extraits : de simples notes schématiques, voire des notes prises sur des notes. En d'autres termes, les concepts ne représentent pas des morceaux, des parties, des éléments de réalité. Ce ne sont, à la lettre, que de simples notations symboliques. Vouloir en faire des facteurs intégrants

serait une illusion aussi étrange que celle qui consisterait à voir dans les coordonnées d'un point géométrique l'essence constitutive de ce point. On ne fait pas des choses avec des symboles, pas plus qu'on ne recomposerait un tableau avec les qualificatifs qui le classent.

D'où vient donc la pente naturelle de la pensée vers le concept ? C'est qu'elle se plaît aux artifices qui facilitent l'analyse et le discours. Le premier de ces artifices est celui d'où résulte la possibilité de décompositions et de recompositions suivant des lois arbitraires. Il faut pour cela une substitution préalable de symboles aux choses. Rien ne le montre mieux que les arguments célèbres dus à Zénon d'Elée, sur la discussion desquels M. Bergson est revenu à plusieurs reprises[1]. Le nerf du raisonnement y consiste en l'évidente absurdité qu'il y aurait à concevoir un inépuisable épuisé, un inachevable achevé, bref une somme actuellement close et pourtant obtenue par addition successive de termes en nombre infini. Mais la question est de savoir si un mouvement peut être tenu pour une multiplicité numérique. Il y a divisibilité virtuelle sans doute, mais non pas division donnée ; la divisibilité est indéfinie, tandis qu'une division effective, si elle respecte les articulations intérieures du réel, s'arrête forcément à un nombre

1. *Essai sur les données immédiates*, pp. 85-86 ; *Matière et Mémoire*, pp. 211-213 ; *L'Evolution créatrice*, pp. 333-337.

limité de phases. Ce que l'on divise et mesure, c'est la trace du mouvement une fois accompli, non pas le mouvement lui-même ; c'est la trajectoire et non le trajet. Sur la trajectoire, nous pouvons compter des positions sans fin, c'est-à-dire des arrêts possibles : ne croyons pas que le mobile rencontre ces éléments tout découpés d'avance. Dès lors, ce que met en lumière la dialectique éléate, c'est un cas d'incommensurabilité ; c'est l'incapacité radicale de l'analyse à terminer une certaine besogne ; c'est l'impuissance où nous sommes d'expliquer le fait du passage si nous lui appliquons tels ou tels modes de décomposition et de recomposition numériques valables pour l'étendue seule ; c'est l'impossibilité de concevoir le devenir comme susceptible d'être arbitrairement segmenté, puis reconstruit par sommation suivant une loi quelconque ; bref, c'est la nature indivisible, innombrable, inconceptuelle du mouvement. Mais la pensée se plaît aux analyses réglées sur la seule considération d'un facile discours ; de là sa tendance à l'arithmétique et à la géométrie des concepts, malgré les conséquences désastreuses ; et ainsi le paradoxe éléate n'est pas moins instructif par son caractère spécieux que par la solution qu'il comporte.

Au fond, la pensée naturelle, je veux dire la pensée qui s'abandonne à son double penchant de paresse discursive et d'industrie utile, c'est une

pensée que hante un souci de manuel opératoire, un souci de fabrication. Que lui importent les flux réels et les profondeurs dynamiques ? Elle ne s'intéresse qu'aux affleurements épars çà et là sur le sol ferme de la pratique et elle solidifie des « termes » semblables à des pieux enfoncés dans un terrain mouvant. De là cette configuration de sa logique spontanée à une géométrie des solides et de là les concepts, ces instantanés pris sur des transitions.

La pensée scientifique, à son tour, garde les mêmes habitudes, les mêmes préférences. Elle ne cherche que ce qui se répète, ce qu'on peut compter. Partout, quand elle théorise, elle tend à l'établissement de relations statiques entre unités composantes formant une multiplicité homogène et discontinue. Son outillage même l'y incline. Les appareils de laboratoire ne saisissent en effet que des alignements, des coïncidences, en un mot des états, non des passages : même dans les cas d'apparence contraire, par exemple quand on détermine un poids en observant les oscillations d'une balance et non plus son repos, c'est à une périodicité, à une symétrie qu'on s'intéresse, donc à quelque chose qui est de la nature d'un équilibre encore, d'une immobilité. La raison en est que la science, comme le sens commun, bien que d'une manière un peu différente, ne vise en définitive qu'à obtenir des *résultats* achevés et maniables.

Imaginons le réel sous la figure d'une courbe, succession rythmée de phases, dont nos concepts marqueraient autant de tangentes. Il y a contact en un point, mais en un point seulement. Aussi notre logique vaut-elle à titre d'analyse infinitésimale, comme la géométrie de la droite permet de définir chaque état de courbure. C'est ainsi par exemple que la vitalité soutient un rapport de tangence momentanée avec le mécanisme physico-chimique. Qu'on étudie ce rapport et les rapports analogues, cela demeure incontestablement légitime. Ne croyons pas cependant qu'une telle étude, même répétée en autant de points qu'on voudra, puisse jamais suffire. Il faut ensuite, par une intégration véritable, atteindre la continuité mobile. Voilà justement le travail que représente le retour à l'intuition, avec son instrument propre : le schéma dynamique. De ce point de vue tangentiel, on cherche à saisir la genèse de la courbe comme enveloppe, ou plutôt et mieux encore la naissance des tangentes successives comme directions instantanées. Pour parler sans image, on s'attache alors aux méthodes génétiques de conceptualisation et l'on va du principe générateur à ses dérivés conceptuels.

Mais notre pensée a beaucoup de peine à soutenir longtemps un tel effort. Amie de la déduction rectiligne, le devenir vrai lui fait horreur. Tout de suite elle veut des « choses » bien arrêtées, bien nettes. Et c'est pourquoi, aussitôt construite une

tangente, elle en suit le mouvement tout droit, jusqu'à l'infini. Ainsi naissent les *concepts limites*, ces termes ultimes, ces atomes du discours. Ils vont généralement par paires, par couples antithétiques, toute analyse étant dichotomie, puisque le discernement d'une voie d'abstraction détermine en constraste, comme un résidu complémentaire, la voie de direction opposée. De là, suivant la sélection opérée parmi les concepts et le poids relatif qui leur est attribué, les antinomies entre lesquelles une philosophie d'analyse ne peut que rester éternellement oscillante et comme déchirée. De là le morcellement de la métaphysique en systèmes et son apparence de jeu réglé « entre des écoles antagonistes qui montent ensemble sur la scène pour s'y faire applaudir tour à tour »[1].

Inverse doit être la méthode à suivre pour trouver une solution véritable : non pas combinaison dialectique de concepts préexistants, mais, à partir d'une intuition directe et réellement vécue, descente à des concepts toujours nouveaux, le long de schémas dynamiques laissés ouverts. D'une même intuition dérivent bien des concepts : « tel le vent qui s'engouffre dans un carrefour se divise en courants d'air divergents, qui ne sont tous qu'un seul et même souffle[2] ». Les antinomies se résol-

1. H. Bergson, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 2 mai 1901.

2. *L'Évolution créatrice*, p. 55.

OLLEGE LIBRA

vent génétiquement, tandis que sur le plan du discours elles demeurent irréductibles. Avec une hétérogénéité de nuances, en brouillant les teintes, en les neutralisant l'une par l'autre, on crée facilement de l'homogène; mais donnez-vous le résultat de ce travail, c'est-à-dire la couleur moyenne finale : il sera impossible de reconstituer la richesse primitive.

Voulez-vous un exemple précis du travail qu'il faut accomplir? Prenez celui du changement[1] : nul autre n'est plus significatif ni plus net. Il nous montre deux moments nécessaires dans la réforme de nos habitudes d'imagination ou de conception.

Efforçons-nous d'abord de nous familiariser avec les images qui font voir l'immobilité dérivant du devenir. Deux vagues se heurtent, deux trains d'ondes se croisent : voici qu'apparaît du repos, par extinction, par interférence. Avec le mouvement d'une pierre et la fluidité d'une eau courante, on fabrique la station instantanée du ricochet. Le mouvement même de la pierre, vu en enfilade, suivant une tangente à la trajectoire, s'arrête sous le regard. Qu'est-ce qu'une stabilité dynamique, sinon une invariance qui se dégage de la variation même? L'équilibre naît de la vitesse. Un homme qui court solidifie le sol mouvant. Enfin deux mobiles réglés l'un sur l'autre s'immobilisent l'un pour l'autre.

1. Cf. deux conférences données par M. Bergson à Oxford sur *la perception du changement*, les 26 et 27 mai 1911.

Après cela, efforçons-nous de percevoir le changement en lui-même, puis de nous le représenter selon sa nature spécifique et originale. Sur deux points principaux la conception commune doit être réformée : 1° tout changement se révèle, dans la lumière de l'intuition immédiate, non pas série numérique d'états, mais rythme de phases dont chacune constitue un acte indivisible, de sorte que chaque changement a ses articulations intérieures naturelles qui interdisent de le fragmenter suivant des lois arbitraires à la façon d'une longueur homogène; 2° le changement se suffit à lui-même : nul besoin d'un support, d'un mobile, d'une « chose » qui se meuve; pas de véhicule, pas de substance, pas de réceptacle spatial semblable à une scène de théâtre, pas de mannequin matériel que viendraient successivement recouvrir des étoffes colorées; c'est le corps ou l'atome, au contraire, qui doivent être définis secondairement comme symboles du devenu.

Du mouvement ainsi conçu, indivisible et substantiel, quelle meilleure image qu'une évolution musicale, une phrase mélodique? Voilà comment il faut travailler à concevoir le réel. Si une telle conception paraît d'abord obscure, faisons crédit à l'expérience, car les idées s'éclairent peu à peu par l'usage même qu'on en fait, « la clarté d'un concept n'étant guère autre chose, au fond, que l'assurance une fois contractée de le manipuler avec pro-

fit[1] ». Qu'il faille en venir à une conception de ce genre au sujet du changement, la dialectique éléate est là pour l'établir sans réplique et la science positive conclut dans le même sens puisqu'elle ne nous montre partout que des mouvements posés sur des mouvements, jamais de « choses » immobiles, sinon comme symboles provisoires de ce qu'on laisse à tel moment en dehors du champ d'étude. Que d'ailleurs la difficulté d'une telle conception ne nous arrête pas : ce n'est guère qu'une difficulté d'ordre imaginatif. Et quant à la conception elle-même ou plutôt à l'intuition correspondante, elle aura le sort de toutes ses aînées : scandale pour les contemporains, trait de génie cent ans après, évidence commune au bout de quelques siècles, axiome instinctif à la fin.

1. H. Bergson, *Introduction à la Métaphysique.*

V

LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE
DURÉE ET LIBERTÉ

Armé de la méthode que nous venons de décrire, M. Bergson s'est tourné d'abord vers le problème du moi : s'installant au centre de l'esprit, il a cherché à en établir la réalité indépendante, à en scruter la nature profonde.

Le premier chapitre de l'*Essai sur les données immédiates* contient une critique décisive des conceptions qui prétendent introduire nombre et mesure dans le domaine des faits de conscience. Non pas qu'il s'agisse de rejeter comme fausse la notion d'intensité psychologique : mais elle demande à être interprétée, et le moins qu'on puisse dire contre la tentative d'en faire une notion de grandeur est qu'on méconnaît ainsi le caractère spécifique de l'objet étudié. Même reproche doit être adressé à l'*associationnisme*, ce système de psychologie mécanistique dont Taine et Stuart Mill nous présentent le type Déjà aux chapitres II et III de l'*Essai*, puis tout au long de *Matière et Mémoire*, il est criblé d'objections dont chacune suffi-

rait à en montrer le vice radical. Tous les aspects, tous les phénomènes de la vie mentale sont passés successivement en revue. A propos de chacun d'eux est mise en lumière l'insuffisance de cet atomisme qui veut recomposer l'âme avec des éléments fixes, par un assemblage d'unités extérieures les unes aux autres, les mêmes partout, les mêmes toujours : philosophie grammaticale qui croit la réalité faite de pièces dénombrables comme le discours est fait de mots juxtaposés, philosophie matérialiste qui transporte abusivement aux sciences de la vie intérieure les procédés des sciences physiques.

Au contraire, il faut se représenter l'état de conscience comme variable suivant l'ensemble dont il fait partie. Ici et là, bien que portant toujours le même nom, ce n'est plus la même chose. « A mesure que le moi redevient lui-même, à mesure aussi ses états de conscience cessent de se juxtaposer pour se pénétrer, se fondre ensemble, et se teindre chacun de la coloration de tous les autres. Ainsi chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine reflètent sa personnalité tout entière [1]. » Au fond, M. Bergson met en évidence la nécessité de substituer en l'espèce à la vieille notion de multiplicité numérique et spatiale une notion nouvelle d'hétérogénéité

1. *Essai sur les données immédiates*, pp. 125-126.

qualitative continue. Surtout il souligne la nécessité plus impérieuse encore de concevoir chaque état comme une phase dans une durée ; et nous touchons là son intuition principale et maîtresse, l'intuition de la durée réelle.

Historiquement, tel fut le point de départ de M. Bergson, l'origine de sa pensée : une critique du temps, sous la forme où le sens commun l'imagine, où la science l'utilise. Le premier, il s'avisa de ce fait, que le temps scientifique ne « dure » point. Nos équations, en effet, n'expriment que des rapports statiques entre des simultanéités ; même les quotients différentiels qu'elles peuvent contenir ne notent réellement que des tendances *présentes ;* aussi rien ne serait-il changé à nos calculs si le temps était donné d'avance tout accompli d'un seul coup, comme un ensemble linéaire de points avec des numéros d'ordre, sans plus de durée véritable que dans la succession des nombres. Même en Astronomie, il y a moins prévision que jugement de constance, de stabilité, les phénomènes étant presque rigoureusement périodiques et l'aléa de la prédiction ne portant que sur l'écart très petit entre le phénomène vrai et la périodicité exacte qu'on lui attribue. Remarquez sous quelle figure le sens commun imagine le temps : un réceptacle inerte, un milieu homogène, indifférent et neutre, bref une sorte d'espace. Le savant utilise une image semblable : car il définit le temps

par sa mesure et toute mesure implique traduction en étendue. Pour le savant, l'heure n'est pas un intervalle, mais une coïncidence, un alignement instantané, et le temps se résout en une poussière d'immobilités, comme dans ces horloges pneumatiques où l'aiguille avance par saccades, ne marquant qu'une suite de repos.

De tels symboles suffisent, en première approximation au moins, quand il ne s'agit que de la matière, dont le mécanisme, en droit, n'a rien de « durable ». Mais en biologie, en psychologie, des caractères tout autres deviennent essentiels : vieillissement et mémoire, hétérogénéité de phases musicales, rythme irréversible « qui n'est pas allongeable ni rétrécissable à volonté [1] ». C'est alors que s'impose le retour du *temps* à la *durée*. Comment décrire celle-ci ? C'est une évolution mélodique de moments dont chacun contient la résonance des précédents et annonce celui qui va suivre ; c'est un enrichissement qui ne s'arrête jamais et une perpétuelle apparition de nouveauté ; c'est un devenir indivisible, qualitatif, organique, étranger à l'espace, réfractaire au nombre. Évoquez l'image d'un courant de conscience qui traverserait une continuité spectrale en se teignant tour à tour de chacune des nuances. Ou plutôt imaginez une symphonie qui aurait sentiment d'elle-même

1. *L'Evolution créatrice*, p. 10.

et qui serait créatrice de soi : voilà comment il convient de concevoir la durée.

Que la durée ainsi conçue soit bien le fond de nous-mêmes, M. Bergson le prouve sur mille exemples, par un merveilleux emploi de cette méthode introspective qu'il a tant contribué à remettre en faveur. Impossible de citer ici ces admirables analyses. Une seule servira de modèle, choisie à dessein relative à un moment pris parmi les plus ordinaires de notre vie pour bien montrer que la perception de la durée vraie nous accompagne toujours en sourdine. « Au moment où j'écris ces lignes, l'heure sonne à une horloge voisine ; mais mon oreille distraite ne s'en aperçoit que lorsque plusieurs coups se sont déjà fait entendre ; je ne les ai donc pas comptés. Et néanmoins, il me suffit d'un effort d'attention rétrospective pour faire la somme des quatre coups déjà sonnés, et les ajouter à ceux que j'entends. Si, rentrant en moi-même, je m'interroge alors soigneusement sur ce qui vient de se passer, je m'aperçois que les quatre premiers sons avaient frappé mon oreille et même ému ma conscience, mais que les sensations produites par chacun d'eux, au lieu de se juxtaposer, s'étaient fondues les unes dans les autres de manière à douer l'ensemble d'un aspect propre, de manière à en faire une espèce de phrase musicale. Pour évaluer rétrospectivement le nombre des coups sonnés, j'ai essayé de reconstituer cette

phrase par la pensée ; mon imagination a frappé un coup, puis deux, puis trois, et tant qu'elle n'est pas arrivée au nombre exact quatre, la sensibilité, consultée, a répondu que l'effet total différait qualitativement. Elle avait donc constaté à sa manière la succession des quatre coups frappés, mais tout autrement que par une addition, et sans faire intervenir l'image d'une juxtaposition de termes distincts. Bref, le nombre des coups frappés a été perçu comme qualité et non comme quantité ; la durée se présente ainsi à la conscience immédiate, et elle conserve cette forme tant qu'elle ne cède pas la place à une représentation symbolique, tirée de l'étendue[1]. »

Et maintenant faut-il croire que revenir au sentiment de la durée vraie consiste à s'abandonner, à se laisser paresseusement détendre dans le rêve ou dissoudre dans la sensation, « comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler » ? ou même, ainsi qu'on l'a soutenu, que l'intuition de la durée se réduise « au spasme délectable du mollusque étalé au soleil » ? Erreur complète ! Ce serait retomber dans les méprises que je signalais déjà à propos de l'immédiat en général ; ce serait oublier qu'il y a plusieurs rythmes de durée, autant que de consciences ; et enfin ce serait méconnaître le caractère d'invention créatrice perpétuellement

1. *Essai sur les données immédiates*, pp. 95-96.

renouvelée qui est celui de notre vie intérieure.

C'est dans la durée en effet que nous sommes libres, non point dans le temps spatialisé que supposent au contraire toutes les conceptions déterministes. Je ne reviendrai pas sur les preuves de cette thèse, résumées plus haut d'après le troisième chapitre de l'*Essai sur les données immédiates*. Mais j'emprunterai à M. Bergson lui-même quelques explications complémentaires, pour prévenir autant que possible tout malentendu. « Le mot *liberté*, dit-il, a pour moi un sens intermédiaire entre ceux qu'on donne d'habitude aux deux termes liberté et libre arbitre. D'un côté, je crois que la liberté consiste à être entièrement soi-même, à agir en conformité avec soi : ceci serait donc, dans une certaine mesure, la « liberté morale » des philosophes, l'indépendance de la personne vis-à-vis de tout ce qui n'est pas elle. Mais ce n'est pas tout à fait cette liberté, puisque l'indépendance que je décris n'a pas toujours un caractère moral. De plus, elle ne consiste pas à dépendre de soi comme un effet dépend de la cause qui le détermine *nécessairement*. Par là, je reviendrais au sens de « libre arbitre ». Et pourtant je n'accepte pas ce sens complètement non plus, puisque le libre arbitre, au sens habituel du terme, implique l'égale possibilité des deux contraires, et qu'on ne peut pas, selon moi, formuler ou même concevoir ici la thèse de l'égale possibilité des deux contraires

sans se tromper gravement sur la nature du temps. Je pourrais donc dire que l'objet de ma thèse, sur ce point particulier, a été précisément de trouver une position intermédiaire entre la « liberté morale » et le « libre arbitre ». La *liberté*, telle que je l'entends, est située entre ces deux termes, mais non pas à égale distance de l'un et de l'autre. S'il fallait à toute force la confondre avec l'un des deux, c'est pour le « libre arbitre » que j'opterais[1]. »

En somme, quand on se place dans la perspective du temps homogène, c'est-à-dire quand on substitue au moi réel et profond son image réfractée à travers l'espace, l'acte apparaît nécessairement soit comme la résultante d'une composition mécanique d'éléments, soit comme une incompréhensible création *ex nihilo*. « Nous avons pensé qu'il y aurait un troisième parti à prendre. Ce serait de nous replacer dans la durée pure..... Alors nous avons cru voir l'action sortir de ses antécédents par une évolution *sui generis*, de telle sorte qu'on retrouve dans cette action les antécédents qui l'expliquent, et qu'elle y ajoute pourtant quelque chose d'absolument nouveau, étant en progrès sur eux comme le fruit sur la fleur. La liberté n'est nullement ramenée par là, comme on l'a dit, à la spontanéité sensible. Tout au plus en serait-il

1. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, Vocabulaire philosophique, article « Liberté ».

ainsi chez l'animal, dont la vie psychologique est surtout affective. Mais chez l'homme, être pensant, l'acte libre peut s'appeler une synthèse de sentiments et d'idées, et l'évolution qui y conduit une évolution raisonnable [1]. »

Enfin, dans une lettre fort importante [2], M. Bergson précise encore un peu davantage. Certes il ne faut pas confondre l'affirmation de la liberté avec la négation du déterminisme physique : « car il y a *plus* dans cette affirmation que dans cette négation. » Mais cependant la liberté suppose une certaine contingence. Elle est « la causalité psychologique elle-même », que l'on ne doit pas se représenter sur le modèle de la causalité physique. Au contraire de celle-ci, elle implique qu'il n'y a pas entre deux moments d'un être conscient une équivalence permettant déduction, qu'il y a dans le passage de l'un à l'autre une création véritable. Sans doute l'acte libre n'est pas sans raisons explicatives. « Mais ces raisons ne nous ont déterminés qu'au moment où elles sont devenues déterminantes, c'est-à-dire au moment où l'acte était virtuellement accompli, et la création dont je parle est tout entière dans le *progrès* par lequel ces raisons *sont devenues* déterminantes. » Il est vrai que tout cela sous-entend une certaine indépendance

1. *Matière et Mémoire*, p. 205.

2. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 26 février 1903.

de la vie mentale par rapport au mécanisme de la matière ; et c'est pourquoi M. Bergson a dû se poser le problème des relations entre le corps et l'esprit.

On sait que la résolution de ce problème est l'objet principal de *Matière et Mémoire*. La thèse du parallélisme psycho-physiologique y est réfutée péremptoirement. Quelle méthode a suivi pour cela M. Bergson, on le trouvera exposé par lui-même dans une communication à la *Société française de Philosophie*, qu'il est important d'étudier comme introduction [1]. Quel paralogisme est inclus dans l'énoncé même de la thèse paralléliste, un mémoire présenté au *Congrès philosophique international de Genève* en 1904 [2] l'explique. Mais la preuve définitive est faite par l'analyse de la mémoire qui remplit les chapitres II et III de l'ouvrage cité ci-dessus [3]. Il y est établi, par les arguments les plus positifs [4], que tout notre passé se

1. *Bulletin*, séance du 2 mai 1901.

2. *Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1904.

3. On trouvera de ces thèses un résumé au plus haut point suggestif dans la seconde conférence sur *La perception du changement*.

4. Au lieu de rapprocher brutalement les deux extrêmes de la matière et de l'esprit, l'un envisagé dans son action la plus haute, l'autre dans son mécanisme le plus rudimentaire, ce qui voue à un échec certain toute tentative d'expliquer leur union de fait, M. Bergson étudie leur contact vivant, au point d'intersection que marquent les phénomènes de perception et de mémoire : il compare la pointe supérieure de la matière, — le cerveau, — et la pointe inférieure de l'esprit, — certains souvenirs, — et c'est entre ces deux pointes voisines qu'il constate un écart, par une méthode non plus dialectique, mais expérimentale.

conserve de lui-même en nous, cette conservation ne faisant qu'un avec le caractère musical de la durée, avec la nature indivisible du changement, mais qu'une partie seulement en est consciente, celle qui prend part à l'action, à qui des perceptions présentes fournissent un corps d'actualité. Ce que nous appelons notre présent ne doit être conçu ni comme un point mathématique ni comme un segment aux limites précises : c'est le moment de notre histoire que détache notre attention à la vie et rien, en droit, ne l'empêcherait de s'étendre à l'intégralité de cette histoire. Ce n'est donc pas le souvenir, c'est l'oubli qui réclame explication. Or, suivant un mot de Ravaisson que M. Bergson prend à son compte, l'explication doit être cherchée dans le corps : « la matérialité met en nous l'oubli. » Il y a en effet plusieurs plans de mémoire, depuis le « souvenir pur » non encore traduit en images distinctes jusqu'à ce même souvenir actualisé en sensations naissantes et en mouvements commencés ; et l'on descend de l'un à l'autre, de la vie simplement « rêvée » à la vie pratiquement « jouée », le long de « schémas dynamiques ». Le dernier de ces plans est le corps : simple instrument d'action, faisceau d'habitudes motrices, groupe des mécanismes que l'esprit a montés pour agir. Comment fonctionne-t-il dans l'œuvre de mémoire? Le rôle du cerveau est de refouler à chaque instant dans l'inconscience toute la part du passé

qui n'est pas alors utile. L'étude minutieuse des faits montre que le cerveau sert à choisir dans le passé, à le diminuer, à le simplifier, à en extraire ce qui peut concourir à l'expérience présente, mais non pas à le conserver. Bref, le cerveau ne peut expliquer que des *absences*, non point des *présences*. C'est pourquoi l'analyse de la mémoire met en évidence la réalité de l'esprit, son indépendance par rapport à la matière. Ainsi se précise la relation de l'âme au corps, cette pointe pénétrante qu'elle insère et pousse dans le plan de l'action. « L'esprit emprunte à la matière des perceptions d'où il tire sa nourriture, et les lui rend sous forme de mouvement, où il a imprimé sa liberté[1]. »

Voilà donc comment vient se clore le cycle de la recherche, par retour au problème initial, le problème de la perception. Aux deux systèmes adverses par lesquels on a voulu le résoudre, idéalisme et réalisme, M. Bergson découvre un postulat commun, d'où résulte une commune impuissance. Du point de vue idéaliste, on ne réussit pas à expliquer comment un monde s'extériorise, ni du point de vue réaliste comment s'intériorise un moi. Et ce double échec vient à son tour de l'hypothèse sous-entendue, selon laquelle la dualité du sujet et de l'objet est conçue comme primitive, radicale et statique. Tout au contraire faut-il la

1. *Matière et Mémoire*, p. 279.

tenir pour élaborée peu à peu et le problème qui la concerne doit-il être posé, puis résolu, en fonction du temps plutôt que de l'espace. Notre représentation commence par être impersonnelle et n'adopte que plus tard notre corps pour centre. Nous émergeons lentement de la réalité universelle et toujours nous y plongeons par nos racines réalisantes. Mais cette réalité en elle-même est déjà conscience et le premier moment de la perception nous replace toujours dans l'çtat initial antérieur à la séparation du sujet et de l ébjet. Cette séparation, c'est le travail de la vie, c'est l'action qui l'opèrent, qui la créent, l'accentuent et la fixent. Et le tort commun du réalisme et de l'idéalisme est de la croire effectuée d'avance, alors qu'elle est seconde relativement à la perception.

De là vient la valeur absolue de l'intuition immédiate. Car d'où proviendrait en elle une relativité irréductible? Absurde serait l'idée de la faire dépendre de notre constitution cérébrale, puisque notre cerveau lui-même, en tant que groupe d'images, n'est qu'une partie de l'univers, présentant les mêmes caractères que l'ensemble, et, en tant que groupe de mécanismes devenus habitudes, n'est qu'un résultat de l'initiale action de vie, du discernement perceptif primordial. Et d'autre part, non moins absurde serait la crainte que le sujet ne puisse jamais s'exclure ni s'éliminer de sa propre connaissance, alors qu'en réalité le sujet comme

l'objet est dans la perception, non pas — au moins primitivement — la perception dans le sujet. C'est donc par une illusion du discours que prennent consistance apparente les thèses de relativité foncière : elles s'évanouissent quand on revient à l'immédiat, c'est-à-dire quand on pose les problèmes comme ils doivent l'être, en termes ne supposant accomplie encore aucune analyse conceptuelle.

VI

LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION
VIE ET MATIÈRE

Après le problème de la conscience, M. Bergson devait aborder celui de l'évolution, car la liberté psychologique n'est vraiment concevable que si elle commence en quelque mesure avec la première pulsation de vie corporelle. « Ou la sensation n'a pas de raison d'être, ou c'est un commencement de liberté » : voilà ce que nous disait déjà l'*Essai sur les données immédiates*[1]. Il était donc facile de prévoir la nécessité d'un cadre théorique général dans lequel notre durée pût prendre une place qui la rendît plus intelligible en lui faisant perdre son apparence d'exception singulière. Aussi bien, dès 1901, écrivais-je[2], à propos de la philosophie nouvelle envisagée comme philosophie du devenir : « Elle a été préparée par l'évolutionisme contemporain, qu'elle approfondit et parfait, qu'elle dégage de sa gangue matérialiste et qu'elle tourne en métaphysique véritable. N'est-ce pas la philosophie

1. Page 25.
2. *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1901.

qui convenait au siècle de l'histoire ? Peut-être indique-t-elle qu'une époque est venue où la mathématique, perdant le rôle de science régulatrice, va céder la place à la biologie. » C'est ce programme que remplit — avec quelle originalité, on le sait — la doctrine de l'*Evolution créatrice*.

Lorsqu'on examine le savoir antique, un caractère en est tout de suite visible. De la réalité changeante, il n'étudie guère que certains moments privilégiés, certaines formes stables, certains états d'équilibre. La géométrie des Anciens, par exemple, se borne presque toujours à la considération statique des figures une fois tracées. Tout autre se montre la science moderne. Le plus grand progrès qu'elle a réalisé dans l'ordre mathématique n'a-t-il pas été en effet l'invention de l'analyse infinitésimale, c'est-à-dire un effort pour substituer au *tout fait* le *se faisant*, pour suivre dans sa continuité la génération mobile des phénomènes et des grandeurs, pour se placer le long du devenir à un instant quelconque ou plutôt de proche en proche à tous les instants successifs ? Cette tendance fondamentale, jointe au développement des recherches biologiques, devait l'incliner vers une doctrine d'évolution ; et de là le succès de Spencer.

Mais le temps, dont la science moderne fait partout la variable principale, n'est encore qu'un *temps-longueur*, indéfiniment et arbitrairement divisible. Point de durée véritable, rien de réelle-

ment évolutif dans l'évolution spencérienne : pas plus que dans la marche périodique d'une turbine ou dans le tremblement stationnaire d'un diapason. N'est-ce pas ce que souligne l'emploi perpétuel des images mécaniques, grossières métaphores d'ingénieur, dont le moindre défaut est de supposer un temps homogène, théâtre immobile du changement, qui n'est au fond que de l'espace? « Dans une pareille doctrine, on parle encore du temps, on prononce le mot, mais on ne pense guère à la chose : car le temps y est dépourvu d'efficace[1]. » D'où un matérialisme latent, prêt à saisir l'occasion de s'expliciter. D'où le retour automatique à ce rêve de calcul universel que Laplace, Du Bois-Reymond et Huxley ont exprimé avec tant de précision[2].

Pour échapper à de telles conséquences, il faut avec M. Bergson réintroduire dans l'évolution la durée vraie, c'est-à-dire la durée créatrice; il faut concevoir la vie selon le mode qu'il a exposé à propos du changement en général. Et à ce travail c'est la science même qui nous invite. Que nous dit-elle en effet, quand nous la laissons parler au lieu de lui prescrire des réponses conformes à nos préférences? La vitalité, en chaque point de son devenir, est tangente au mécanisme physico-chimique. Mais la physico-chimie n'en donne pas

1. *L'Evolution créatrice*, p. 42.
2. *Id.*, p. 41.

plus le secret que la ligne droite n'engendre la courbure. Considérez le développement d'un embryon. Il résume l'histoire des espèces : l'ontogenèse, dit-on, reproduit la phylogenèse. Eh bien ! qu'observons-nous alors ? Maintenant qu'une longue suite séculaire est contractée pour nous dans une courte période et qu'ainsi notre vue est capable d'une synthèse trop difficile auparavant, voici qu'apparaissent l'organisation rythmique, le caractère musical, que la lenteur des passages nous empêchait tout d'abord de saisir. Dans chaque état de l'embryon, il y a autre chose qu'une structure instantanée, autre chose qu'un jeu conservatif d'actions et de réactions : il y a une tendance, une direction, un effort, une activité créatrice. L'étape traversée est moins intéressante que la traversée elle-même ; celle-ci à son tour est un acte d'élan générateur plus qu'un effet d'inertie mécanique. Ainsi en doit-il être encore, par analogie, pour l'évolution générale. Nous avons là comme une vision de la durée biologique en raccourci : délayage et relâchement dans sa tension font apparaître l'homogène, mais du même coup, à proprement parler, disparaît l'évolution.

Au surplus, que la vie soit création véritable, M. Bergson l'établit par des arguments directs et positifs. Pareille conclusion se présente comme l'enveloppe de toute sa doctrine. Elle s'impose

d'abord par évidence immédiate, car on ne peut nier que l'histoire de la vie se révèle à nous sous l'aspect d'une montée, d'un progrès. Et cet élan implique initiative et choix, constitue un effort qu'on n'est pas autorisé par les faits à déclarer fatal : « Un simple coup d'œil jeté sur les espèces fossiles nous montre que la vie aurait pu se passer d'évoluer, ou n'évoluer que dans des limites très restreintes, si elle avait pris le parti, beaucoup plus commode pour elle, de s'ankyloser dans ses formes primitives ; certains Foraminifères n'ont pas varié depuis l'époque silurienne ; impassibles témoins des révolutions sans nombre qui ont bouleversé notre planète, les Lingules sont aujourd'hui ce qu'elles étaient aux temps les plus reculés de l'ère paléozoïque. » D'autre part, si en nous la vie est indiscutablement création et liberté, comment ne le serait-elle pas à quelque degré dans la nature universelle ? « Quelle que soit l'essence intime de ce qui est et de ce qui se fait, nous en sommes [2] » : une conclusion par analogie est donc légitime. Mais surtout cette conclusion se vérifie par son aptitude à résoudre les problèmes de détail, à rendre compte des faits observés ; et à cet égard je regrette de ne pouvoir que renvoyer globalement aux admirables discussions et analyses instituées par M. Bergson touchant « la plante et

1. *L'Evolution créatrice*, p. 111.
2. *Revue de Métaphysique et de Morale*, novembre 1911.

l'animal » ou « le développement de l'animalité[1] ».

Quant à la matière, deux grandes lois se dégagent de toute notre science, relativement à sa nature et à ses phénomènes : une loi de conservation, une loi de dégradation. D'une part, mécanisme, répétition, inertie, des constantes et des invariants : le jeu du monde matériel, au point de vue *quantité*, nous offre l'aspect d'une immense transformation sans gain ni perte, d'une transformation homogène où tend à se maintenir une exacte équivalence entre le point de départ et le point d'arrivée. D'autre part, au point de vue *qualité*, quelque chose qui s'use, qui baisse, qui se dégrade, qui s'épuise : de l'énergie qui se dépense, du mouvement qui se dissipe, des édifices qui se désagrègent, des poids qui tombent, des niveaux qui s'égalisent, des différences qui s'effacent. La marche du monde matériel apparaît alors comme une déperdition, un mouvement de chute et de descente. Du reste il n'y a que *tendance* à la conservation, une tendance qui ne se réalise jamais qu'imparfaitement. C'est au contraire en toute rigueur que nous voyons la défaillance de l'élan vital se traduire par une apparition de mécanisme. De la réalité qui s'endort ou qui se défait, voilà donc sous quelle figure se montre à nous finalement la matière : elle est *seconde*.

1. L'*Evolution créatrice*, chap. II.

En définitive, selon M. Bergson, la matière est définie par une espèce de descente, cette descente par l'interruption d'une montée, cette montée elle-même par une croissance, et un principe de création est ainsi au fond des choses. Pareille vue semble obscure et troublante à l'entendement géométrique. Il ne peut se faire à l'idée d'un devenir qui soit plus qu'un simple changement de distribution, qu'une simple explicitation de richesses latentes. En face d'une telle idée, il revient toujours à son éternelle question : comment de rien quelque chose est-il venu ? Fausse question : car l'idée du néant n'est qu'une pseudo-idée, le néant est impensable puisque penser le rien est nécessairement penser quelque chose ou ne penser pas, et, suivant la formule de M. Bergson [1], « la représentation du vide est toujours une représentation pleine ». Quand je dis : « il n'y a rien », ce n'est pas que je perçoive un « rien », je ne perçois jamais que de l'être, mais je n'ai pas perçu ce que je cherchais, ce que j'attendais, et j'exprime ma déception dans la langue de mon désir. Ou bien c'est que je parle un langage de fabrication, signifiant que je ne possède pas encore ce que je me propose de faire.

Oublions décidément ces idoles de l'action pratique et du discours. Alors le devenir évolutif

1. Cf. la discussion sur l'existence et le néant au chapitre IV de l'*Evolution créatrice*, pp. 298-322.

nous apparaîtra tel qu'il est : phases de maturation graduelle, que viennent clore de loin en loin des crises d'invention créatrice. Continuité et discontinuité se montreront ainsi conciliables : l'une aspect de la montée vers l'avenir, l'autre aspect de la rétrospection après coup. Et nous allons voir que la même clef nous ouvrira encore par surcroît la théorie de la connaissance.

VII

LE PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE
ANALYSE ET INTUITION

On sait quelle importance a pris depuis Kant le problème de la Raison : il semble parfois que désormais toute la philosophie s'y ramène, qu'elle n'ait plus à parler d'autre chose. D'ailleurs, ce qu'on entend par Raison, au sens large, c'est, dans l'esprit humain, le pouvoir de lumière, dont l'opération essentielle est définie comme un acte de synthèse ordonnant, unifiant l'expérience, la rendant par là même intelligible. Chaque moment de la pensée montre ce pouvoir en exercice. Le mettre partout en évidence serait la tâche propre du philosophe : au moins est-ce de cette manière qu'on la comprend d'habitude aujourd'hui. Mais de quel point de vue et par quelle méthode fait-on ordinairement cette théorie de la connaissance ?

Le point de départ de l'enquête, la matière initiale, ce sont les œuvres spontanées de l'esprit : perception, science, art, moralité. On ne se demande pas *si*, mais *comment* elles sont possibles, ce qu'elles impliquent, ce qu'elles supposent ; une

analyse régressive cherche à discerner en elles par réflexion critique leurs principes et réquisits. Bref, de la production il s'agit de remonter à l'activité productrice, que l'on tient pour suffisamment révélée par ses produits naturels. Dès lors la philosophie n'est plus que la science des problèmes déjà résolus, la science qui se borne à dire pourquoi le savoir est un savoir, l'action une action, de tel ou tel genre et de telle ou telle qualité. Et dès lors aussi la raison ne peut plus apparaître que comme une donnée première posée à titre de simple fait, comme un système clos tombé tout construit du ciel, au fond comme une essence intemporelle définissable sans considération de durée, d'évolution, d'histoire, dont toute genèse et tout progrès sont absurdes. En vain persiste-t-on à soutenir qu'elle est primordialement un acte : toujours est-il que la méthode suivie force à ne considérer cet acte qu'une fois accompli, une fois exprimé en résultats. Et l'inévitable conséquence est de nous enfermer sans issue dans l'affirmation du relativisme kantien.

Un tel système ne peut être vrai que d'une vérité partielle et provisoire : c'est, au plus, un moment de vérité. « Si on lit de près la *Critique de la Raison pure*, on s'aperçoit que Kant a fait la critique, non pas de la raison en général, mais d'une raison façonnée aux habitudes et aux exigences du mécanisme cartésien ou de la physique

newtonienne[1]. » D'autre part, il n'étudie visiblement que la raison adulte, son état présent, un plan de pensée, une coupe transversale du devenir. Pour lui, les hommes progressent peut-être en raison, mais la raison elle-même ne dure pas : c'est le lieu immobile, c'est l'atmosphère d'éternité morte où se déploie toute action de l'esprit. Or telle ne saurait être la vérité définitive et complète. N'est-ce pas un fait que l'intelligence humaine s'est constituée lentement au cours de l'évolution biologique ? Pour la connaître, il ne s'agit donc pas tant de la démêler statiquement de ses œuvres que de la replacer dans son histoire.

Partons de la vie, puisqu'aussi bien, qu'il plaise ou non, c'est toujours en elle et par elle que nous sommes. La vie n'est pas une force brute, un mécanisme aveugle, d'où jamais on ne pourrait concevoir que sortît la pensée. Dès sa pulsation première, la vie est conscience, activité spirituelle, effort créateur tendu vers la liberté, donc discernement déjà lumineux, bien que d'une luminosité tout d'abord évanouissante et diffuse. En d'autres termes, la vie est, au fond, de la nature psychologique d'une tendance. Or « l'essence d'une tendance est de se développer en forme de gerbe, créant, par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes entre lesquelles se partagera son

1. H. Bergson, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 2 mai 1901.

élan[1] ». Le long de ces diverses voies, se propagent et s'intensifient, séparées par là-même, les virtualités complémentaires dont l'interpénétration primitive n'était possible qu'à l'état naissant. Une d'elles aboutit à ce que nous appelons *intelligence*. Celle-ci s'est donc détachée peu à peu d'une luminosité moins intense, mais plus riche, dont elle n'a retenu, pour les accentuer, que certains caractères.

On voit qu'il faut concevoir l'esprit — ou, si l'on préfère ce mot, la pensée — comme débordant l'intelligence. De la pensée intégrale, l'intelligence pure, ou faculté de réflexion critique, d'analyse conceptuelle, ne représente qu'une forme, une fonction, une détermination ou adaptation particulière, la partie organisée en vue de l'action pratique, la partie consolidée en discours. Quels en sont les caractères? Elle ne comprend que le discontinu, l'inerte, l'immobile, ce qui ne change ni ne dure ; elle baigne dans une atmosphère de spatialité ; elle géométrise toujours ; elle ne se sent chez elle que parmi les « choses » et toute chose est par elle réduite en atomes solides ; elle est naturellement « matérialiste » par cela même qu'elle ne saisit naturellement que des « formes ». Qu'est-ce à dire, sinon qu'elle a pour objet d'élection le mécanisme de la matière? Mais elle suppose la vie ; elle-même ne reste vivante que par des emprunts continuels

1. L'*Evolution créatrice*, p. 108.

à l'activité plus vaste et plus riche dont elle est issue. Et ce retour aux puissances complémentaires est ce qu'on nomme intuition.

De ce point de vue, il devient facile d'échapper au relativisme kantien. Nous sommes en face d'une intelligence qui n'est plus sans doute une faculté universellement compétente, mais qui par contre, dans son domaine, possède un pouvoir de pénétration plus grand. Elle est ordonnée à l'action. Or l'action ne saurait se mouvoir dans l'irréel. L'intelligence, donc, nous fait connaître, sinon *le* réel, au moins *du* réel, à savoir ce par quoi la réalité est objet possible d'action industrielle ou discursive. Plus profondément, l'intuition retombe en analyse, comme la vie en matière : ce sont deux faces du même mouvement. C'est pourquoi « pourvu que l'on ne considère de la physique que sa forme générale, et non pas le détail de sa réalisation, on peut dire qu'elle touche à l'absolu[1] ». En d'autres termes, discours et mécanisme sont réglés l'un sur l'autre. Ce qui explique à la fois le succès de la science mathématique dans l'ordre de la matière et son insuccès dans l'ordre de la vie.

Devant la vie, en effet, l'intelligence échoue. « Déposée, en cours de route, par le mouvement évolutif, comment s'appliquerait-elle le long du mouvement évolutif lui-même ? Autant vaudrait

1. L'*Evolution créatrice*, p. 216.

prétendre que la partie égale le tout, que l'effet peut résorber en lui sa cause, ou que le galet laissé sur la plage dessine la forme de la vague qui l'apporta[1]. » Est-ce à dire que la vie soit inconnaissable? Devons-nous conclure à l'impossibilité de la comprendre? « Il le faudrait, si la vie avait employé tout ce qu'elle renferme de virtualités psychiques à faire de purs entendements, c'est-à-dire à préparer des géomètres. Mais la ligne d'évolution qui aboutit à l'homme n'est pas la seule. Sur d'autres voies, divergentes, se sont développées d'autres formes de la conscience, qui n'ont pas su se libérer des contraintes extérieures ni se reconquérir sur elles-mêmes, comme l'a fait l'intelligence humaine, mais qui n'en expriment pas moins, elles aussi, quelque chose d'immanent et d'essentiel au mouvement évolutif. En les rapprochant les unes des autres, en les faisant ensuite fusionner avec l'intelligence, n'obtiendrait-on pas cette fois une conscience coextensive à la vie et capable, en se retournant brusquement contre la poussée vitale qu'elle sent derrière elle, d'en obtenir une vision intégrale, quoique sans doute évanouissante[2]? » En cela précisément consiste l'acte d'intuition philosophique. « On dira que, même ainsi, nous ne dépassons pas notre intelligence, puisque c'est avec notre intelligence, à travers notre intelligence, que

1. Préface de l'*Evolution créatrice*.
2. L'*Evolution créatrice*, préface.

nous regardons encore les autres formes de la conscience. Et l'on aurait raison de le dire, si nous étions de pures intelligences, s'il n'était pas resté, autour de notre pensée conceptuelle et logique, une nébulosité vague, faite de la substance même aux dépens de laquelle s'est formé le noyau lumineux que nous appelons intelligence. Là résident certaines puissances complémentaires de l'entendement, puissances dont nous n'avons qu'un sentiment confus quand nous restons enfermés en nous, mais qui s'éclaireront et se distingueront quand elles s'apercevront elles-mêmes à l'œuvre, pour ainsi dire, dans l'évolution de la nature. Elles apprendront ainsi quel effort elles ont à faire pour s'intensifier, et pour se dilater dans le sens même de la vie[1]. » Est-ce là s'abandonner à l'instinct, redescendre avec lui dans l'infra-conscience ? Non, il s'agit au contraire d'obtenir que l'instinct vienne enrichir l'intelligence, vienne se libérer et s'illuminer en elle; et cette ascension vers la supra-conscience est possible dans l'éclair d'un acte intuitif, comme il est possible parfois que l'œil perçoive, lueur pâle et fugitive, au delà de la lumière proprement dite, les rayons ultra-violets du spectre.

D'une telle doctrine peut-on dire qu'elle veut aller ou qu'elle va « contre l'intelligence » ? Rien

1. *Ibid.*

n'autorise pareille accusation, car limiter une compétence n'est pas méconnaître tout exercice légitime. Seulement, l'intelligence n'est pas toute la pensée, et ses produits naturels n'épuisent ni ne manifestent totalement notre pouvoir de lumière. Que, du reste, l'intelligence, que la raison ne soit point chose faite, à jamais arrêtée dans sa structure intérieure, qu'elle évolue et se dilate, c'est un fait : le lieu de l'invention est justement cette frange résiduelle dont nous parlions tout à l'heure. A cet égard, l'histoire de la pensée fournirait des exemples à foison. Des intuitions d'abord obscures et seulement pressenties, des données primitivement inassimilables et comme irrationnelles deviennent éclairantes et lumineuses par l'usage fructueux qu'on en fait, par la fécondité qu'elles manifestent. Pour saisir la richesse complexe du réel, il faut que l'esprit se fasse violence, qu'il réveille ses puissances endormies de sympathie révélatrice, qu'il se dilate jusqu'à s'adapter à ce qui choquait auparavant ses habitudes au point de lui sembler presque contradictoire. Un tel travail est d'ailleurs possible : nous en accomplissons la différentielle à chaque instant et l'intégrale en apparaît dans la suite des siècles. Au fond, la nouvelle théorie de la connaissance n'a de nouveau que le souci de tenir compte de tous les faits : elle réintègre la durée dans l'esprit pensant et elle se place au point de vue de l'invention créatrice, non pas seulement à

celui de la démonstration d'après coup. De là sa conception de l'expérience, qui pour elle n'est pas simple information par mise en des cadres préexistants, mais élaboration des cadres eux-mêmes.

Dès lors change d'aspect le problème de la raison. Bien à tort a-t-on cru que la doctrine bergsonienne le méconnaît : autre chose est de nier, autre chose de situer. Au plus intime d'elle-même, la raison est exigence d'unité : c'est pourquoi elle se manifeste comme faculté de synthèse et pourquoi son acte essentiel se présente comme aperception de rapport. Elle est activité unificatrice, moins encore par dialectique de construction harmonieuse que par vue d'implication réciproque. Mais tout cela sous-entend, si estompée qu'on la suppose, une analyse préalable. Si donc on se place dans une perspective d'intuition, je veux dire de perception intégrale, ce n'est plus qu'au second rang, mais sans qu'on l'ait destituée de son vrai rôle, qu'apparaît l'exigence rationnelle : écho et souvenir, appel et promesse de la continuité profonde, primitivement pressentie, finalement espérée, au sein du morcelage élémentaire qui caractérise la région transitoire du discours ; et la raison marque ainsi la zone de contact entre l'intelligence et l'instinct.

La pensée n'est-elle possible que sous la loi du nombre ? La réalité ne devient-elle objet de savoir que comme système de facteurs et de moments à

la fois distincts et ordonnés ? Les idées n'ont-elles d'existence que par leurs relations mutuelles qui d'abord les opposent, puis forcent l'intelligence à se mouvoir sans fin d'un terme à l'autre ? S'il en était ainsi, la raison serait bien première, comme faisant seule de la perception discontinue une continuité intelligible, par une dialectique de synthèse retrouvant l'unité totale dans chaque pièce provisoire. Mais tout cela, au fond, n'a de sens qu'une fois analyse faite. L'exigence d'unité rationnelle constitue au sein du morcelage quelque chose comme une résonance de la continuité profonde sous-jacente : elle exprime, dans la langue même du morcelage, l'irréalité foncière de celui-ci. Il n'est question que de la remettre à son rang, non point de la méconnaître. Dans une perspective d'intuition intégrale, rien ne demanderait à être unifié. La raison serait alors résorbée dans la perception. C'est donc qu'elle mesure et corrige en nous les limites, les lacunes, les défaillances de la faculté perceptive. A cet égard, nul de nous ne songe à lui dénier son rôle. Mais nous faisons effort avec M. Bergson pour réduire ce rôle à sa juste valeur, à son importance véritable. Car nous sommes las décidément d'entendre invoquer la « Raison » d'une voix attendrie et solennelle, comme si d'en écrire le nom vénéré avec le plus grand des R suffisait à résoudre magiquement tous les problèmes.

En fait, l'esprit part de l'unité plutôt qu'il n'y arrive ; et l'ordre qu'il semble découvrir après coup dans une expérience d'abord multiple et incohérente n'est qu'une réfraction de l'unité première à travers le prisme d'une analyse spontanée. M. Bergson expose admirablement[1] qu'il y a deux types d'ordre : le *géométrique* et le *vital*, l'un hiérarchie statique de rapports, l'autre continuité musicale de moments. Ces deux types s'opposent, comme l'espace à la durée, comme la matière à l'esprit ; mais la négation de l'un coïncide avec la position de l'autre. Donc impossible de les abolir tous deux à la fois. L'idée de désordre ne correspond à aucune réalité véritable. Essentiellement relative, elle naît lorsque nous ne rencontrons pas le type d'ordre que nous attendions, et elle exprime alors notre déception dans le langage de notre attente, l'absence de l'ordre attendu équivalant au point de vue pratique à l'absence de tout ordre. Prise en soi, cette notion n'est qu'une entité verbale, indûment hypostasiée en substrat commun des deux types antithétiques. Dès lors que vient-on parler d'une « diversité sensible » que l'esprit aurait à ordonner, à unifier ? Cela n'est vrai tout au plus que de l'expérience désarticulée que pratique le sens commun. La raison, acceptant cette analyse préalable, se laissant aller au discours, cherche à l'organiser

1. *L'évolution créatrice*, pp. 240-244 et 252-257.

selon le type géométrique. Mais c'est le type vital qui correspond à la réalité absolue, au moins lorsqu'il s'agit du Tout ; et seule y revient l'intuition, en remontant au-dessus des dissociations discursives.

VIII

CONCLUSION

En terminant, et pour donner une formule de clôture, je reviens à ce qui fut le *leitmotiv* de toute mon étude : *la philosophie de M. Bergson est une philosophie de la durée*. Considérons-la de ce point de vue — prise de contact avec l'effort créateur — si nous voulons concevoir exactement les notions originales qu'elle nous propose de la liberté, de la vie, de l'intuition. Disons encore qu'elle se présente comme l'avènement de la *métaphysique positive :* positive, c'est-à-dire capable de progrès continu, régulier, collectif, et non plus forcément divisée en écoles irréductibles « dont chacune retient sa place, choisit ses jetons et entame avec les autres une partie qui ne finira jamais[1] ». Disons ensuite qu'elle constitue jusqu'à

1. *Introduction à la métaphysique*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1903. — La psychologie, suivant M. Bergson, étudie l'esprit humain en tant qu'il fonctionne utilement pour la pratique ; la métaphysique représente l'effort de ce même esprit pour s'affranchir des conditions de l'action utile et pour se ressaisir comme pure énergie créatrice ; or l'expérience — une expérience de laboratoire — permet de mesurer de mieux en mieux l'écart

ce jour la seule doctrine qui soit vraiment une *métaphysique de l'expérience*, puisque nulle autre au fond n'explique pourquoi la pensée, dans son travail de découverte et de vérification, demeure soumise à une loi d'épreuve par action durable. Il ne nous reste plus enfin qu'à montrer comment elle échappe à certains reproches de tendance qu'on lui a faits.

D'aucuns ont voulu y voir une sorte de monisme athée. M. Bergson lui-même a répondu sur ce point. Ce qu'il rejette, et ce qu'il a raison de rejeter, ce sont les doctrines qui se bornent à hypostasier l'unité de la nature ou l'unité du savoir en un Dieu principe immobile, qui réellement ne serait rien puisqu'il ne ferait rien. Mais il ajoute : « Les considérations exposées dans mon *Essai sur les données immédiates* aboutissent à mettre en lumière le fait de la liberté ; celles de *Matière et Mémoire* font toucher du doigt, je l'espère, la réalité de l'esprit ; celles de l'*Évolution créatrice* présentent la création comme un fait : de tout cela se dégage nettement l'idée d'un Dieu créateur et libre, générateur à la fois de la matière et de la vie, et dont l'effort de création se continue, du côté de la vie, par l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines[1]. »

entre ces deux plans de vie : de là le caractère positif de la métaphysique nouvelle.

1. Lettre au P. de Tonquédec, publiée dans les *Etudes* du 20 février 1912, et citée ici d'après les *Annales de philosophie chrétienne*, mars 1912.

Comment ne pas trouver là, suivant les expressions mêmes de l'auteur, la plus catégorique réfutation « du monisme et du panthéisme en général » ?

Maintenant, pour aller plus loin, pour préciser davantage, il faudrait, note M. Bergson, « aborder des problèmes d'un tout autre genre, les problèmes moraux ». Sur ces nouveaux problèmes, l'auteur de l'*Évolution créatrice* n'a rien dit encore ; et il n'en dira rien, tant que sa méthode ne l'aura pas conduit sur ce point à des résultats aussi positifs, à leur manière, que ceux de ses autres travaux, parce qu'il n'estime pas que de simples opinions subjectives aient leur place en philosophie. Sans rien nier, il attend donc et il cherche, selon le même esprit toujours : que peut-on lui demander de plus ?

Une seule chose est possible dès aujourd'hui : discerner dans la doctrine déjà existante les points qui s'offrent d'avance à l'insertion ultérieure d'une philosophie morale et d'une philosophie religieuse. Voilà ce qu'il nous est permis de tenter. Mais comprenons bien de quoi il s'agit. La question est seulement de savoir si, comme on l'a prétendu, il y a incompatibilité entre le point de vue de la métaphysique bergsonienne et le point de vue religieux ou moral, si les prémisses posées ferment la voie à tout développement futur dans le sens qui nous occupe, ou si au contraire un tel développement est appelé par quelques parties au moins de l'œuvre

antérieure : la question n'est pas de trouver dans cette œuvre les bases nécessaires et suffisantes, les linéaments déjà formés et visibles de ce qui, un jour peut-être, la complétera. S'imaginer que le problème religieux et moral doive être forcément conçu par M. Bergson comme survenant après coup, comme ne pouvant se poser et se résoudre qu'en fonction d'une philosophie théorique préalable qu'on ne dépasserait pas ; qu'à ses yeux la solution de ce problème se *déduira* des principes déjà posés, sans qu'il y ait à faire intervenir de nouvelles données ou de nouveaux points de vue, sans qu'il y ait à partir d'une intuition nouvelle ; que pour lui est exclue d'avance toute considération de vie proprement spirituelle, d'action intérieure et profonde, envisageant les choses par rapport à Dieu et dans une perspective d'éternité : ce serait illégitime et ce serait déraisonnable, d'abord parce que M. Bergson n'a rien dit de cela, puis parce que cela est contraire à toutes ses tendances. Après l'*Essai sur les données immédiates*, on l'enfermait d'office dans un dualisme statique irréductible ; après *Matière et Mémoire*, on le condamnait à ne jamais expliquer la juxtaposition des deux points de vue de l'utile et du vrai : pourquoi vouloir qu'après l'*Évolution créatrice* il lui soit interdit de penser rien de nouveau, de distinguer par exemple divers « ordres » de vie ? Les problèmes doivent être abordés l'un après l'autre

et, dans la solution de chacun d'eux, il convient de ne faire intervenir que les éléments nécessaires. Mais chaque résultat n'est que « provisoirement définitif ». Perdons l'habitude étrange de demander toujours à un auteur d'avoir fait autre chose que ce qu'il a fait ou, dans ce qu'il a fait, de nous avoir livré le tout de sa pensée. M. Bergson, jusqu'ici, a toujours considéré chaque nouveau problème selon sa nature spécifique et originale, et pour le résoudre il a toujours fourni un effort nouveau d'adaptation autonome : pourquoi en serait-il autrement désormais ? Je cherche vainement en vertu de quel décret il n'aurait pas eu le droit d'étudier pour lui-même le problème de l'évolution biologique et au nom de quelle nécessité il serait contraint de s'en tenir maintenant aux prémisses contenues dans son œuvre passée[1].

Non, le seul point que nous ayons à examiner est celui-ci : la question morale et religieuse forcera-t-elle M. Bergson à rompre avec les conclusions de ses études antérieures et ne peut-on prévoir au contraire des points de raccord naturel ? Au fond de nous-mêmes, nous trouvons la liberté ; au fond de l'être universel, une exigence de création. Puisque l'évolution est créatrice, chacun de ses moments travaille à la genèse d'un avenir

1. Pour M. Bergson, le sentiment religieux, comme le sentiment de l'obligation, enveloppe un fond de « donnée immédiate » qui le rend indissoluble et irréductible.

indéductible et transcendant. Cet avenir, il ne faut pas le concevoir comme un simple développement de l'actuel, comme une simple explicitation de germes déjà donnés. Dès lors rien n'autorise à dire qu'il y a pour jamais un seul ordre de vie, un seul plan d'action, un seul rythme de durée, une seule perspective d'existence. Et si des discontinuités, si des sauts brusques sont visibles dans l'économie du passé, — de la matière à la vie, de l'animal à l'homme, — rien non plus n'autorise à prétendre qu'on ne puisse observer dès à présent quelque chose d'analogue à l'intérieur même de la vie humaine, que le point de vue de la chair et le point de vue de l'esprit, le point de vue de la raison et le point de vue de la charité y soient en prolongement homogène. D'autre part, à la prendre dans sa tendance première et dans la direction générale de son courant, la vie est montée, croissance, effort d'ascension, travail de création spiritualisante et libératrice : par là pourrait être défini le bien, lequel est une voie plus qu'une chose. Mais la vie peut défaillir, elle peut s'arrêter ou redescendre. « La vie en général est la mobilité même ; les manifestations particulières de la vie n'acceptent cette mobilité qu'à regret et retardent constamment sur elle. Celle-là va toujours de l'avant ; celles-ci voudraient piétiner sur place. L'évolution en général se ferait, autant que possible, en ligne droite ; chaque évolution spéciale

est un processus circulaire. Comme des tourbillons de poussière soulevés par le vent qui passe, les vivants tournent sur eux-mêmes, suspendus au grand souffle de la vie [1]. » Chaque espèce, chaque individu, chaque fonction tend à se prendre pour fin ; le mécanisme, l'habitude, le corps, la lettre — en droit purs instruments — deviennent en fait principes de mort. Ainsi arrive-t-il que la vie s'épuise en efforts pour se conserver elle-même, se laisse convertir par la matière en tourbillonnements sur place, parfois même s'abandonne à l'inertie du poids qu'elle devrait soulever, se livre au courant de descente qui constitue l'essence de la matérialité : par là serait défini le mal, sens de marche inverse du bien. Maintenant, avec l'homme, la pensée, la réflexion, la conscience claire apparaissent. Alors apparaissent aussi les qualifications proprement morales : le bien se fait devoir, le mal se fait péché. A ce moment précis, commence un problème nouveau, qui exige le coup de sonde d'une intuition nouvelle, mais dont les points d'attache avec les problèmes antérieurs sont nettement visibles.

Voilà cette philosophie que d'aucuns se plaisent à dire fermée par nature à tous les problèmes d'un certain ordre, problèmes de la raison ou problèmes de la moralité. Au contraire, point de doctrine

1. L'*Evolution créatrice*, p. 139.

plus ouverte, ni en vérité qui se prête mieux à des prolongements ultérieurs. Je n'ai pas ici à dire ce que j'estime qu'on en peut tirer. J'ai moins encore à essayer de prévoir ce que M. Bergson en tirera. Bornons-nous à la prendre dans ce qu'elle nous a explicitement livré d'elle-même. De ce point de vue, qui est celui de la connaissance pure, je tiens à redire en finissant son importance exceptionnelle, son infinie portée. On peut ne pas la comprendre. Ainsi en est-il fréquemment ; ainsi en fut-il toujours dans le passé, chaque fois qu'une intuition vraiment neuve a surgi parmi les hommes ; ainsi en sera-t-il jusqu'au jour inéluctable où des disciples, plus respectueux de la lettre que de l'esprit, la tourneront, hélas ! en scolastique nouvelle. Qu'importe ! L'avenir est là ; en dépit des méconnaissances, en dépit des incompréhensions, là est désormais le point de départ de toute philosophie spéculative ; chaque jour augmente le nombre des esprits qui le reconnaissent ; et il vaut mieux ne pas insister sur ce que prouvent plusieurs de ceux qui ne savent ou ne veulent point le voir.

TABLE DES MATIÈRES

Préface I

VUE D'ENSEMBLE

I. — La Méthode 3
II. — La Doctrine 54

EXPLICATIONS COMPLÉMENTAIRES

I. — L'œuvre de M. Bergson et les directions générales de la pensée contemporaine . 115
II. — De l'immédiat 129
III. — Théorie de la perception 141
IV. — Critique du discours 151
V. — Le problème de la conscience : durée et liberté. 167
VI. — Le problème de l'évolution : vie et matière 181
VII. — Le problème de la connaissance : analyse et intuition. 189
VIII. — Conclusion 201

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

MAISONS FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE
ECONOMIE POLITIQUE — STATISTIQUE — FINANCES

TABLE DES MATIÈRES

Bibliothèque scientifique internationale. 2
Nouvelle collection scientifique. 4
Collection médicale. . . . 5
Pathologie et thérapeutique médicale. 7
Pathologie et thérapeutique chirurgicales. . . . 9
Thérapeutique. — Pharmacie. — Hygiène. . . 10
Anatomie. — Physiologie. 10
Bibliothèque générale des Sciences sociales 12
Les Maîtres de la Musique. 13
Bibliothèque d'histoire contemporaine. 14
Bibliothèque utile. 18
Bibliothèque de philosophie contemporaine, format in-18. 20
Bibliothèque de philosophie contemporaine, format in-8. 23
Collection des principaux économistes. 29
Collection des économistes et publicistes contemporains. 30
Bibliothèque des Sciences morales et politiques. . 31
Collection d'auteurs étrangers contemporains. . . 33
Petite bibliothèque économique 34
Publications périodiques. . 35

PARIS

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108 (6e)

—

JANVIER 1911

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise.

Derniers volumes publiés :

CUÉNOT (L.). **La genèse des espèces animales**, illustré. 12 fr.
LE DANTEC (Félix). **La stabilité de la vie.** 6 fr.
ROUBINOVITCH (Dr J.). **Aliénés et anormaux**, illustré. 6 fr.

Précédemment parus :

Sauf indication spéciale, tous ces volumes se vendent 6 francs.

ANGOT. **Les aurores polaires**, illustré.
ARLOING. **Les virus**, illustré.
BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations.** 7e édition.
BAIN (Alex.). **L'esprit et le corps**, 6e édition.
— **La science de l'éducation**, 14e édition.
BENEDEN (Van). **Les commensaux et les parasites dans le règne animal**, 4e édition, illustré.
BERNSTEIN. **Les sens**, 5e édition, illustré.
BERTHELOT, de l'Institut. **La synthèse chimique**, 10e éd.
— **La révolution chimique, Lavoisier**, ill., 2e édition.
BINET. **Les altérations de la personnalité**, 2e édition.
BINET et FERE. **Le magnétisme animal**, 5e éd., illustré.
BLASERNA et HELMHOLTZ. **Le son et la musique**, 5e éd.
BOURDEAU (L.). **Histoire du vêtement et de la parure.**
BRUNACHE. **Au centre de l'Afrique ; autour du Tchad**, ill.
CANDOLLE (A. de). **Origine des plantes cultivées**, 4e édit.
CARTAILHAC. **La France préhistorique**, 2e éd., illustré.
CHARLTON BASTIAN. **Le cerveau et la pensée**, 2e éd., 2 vol. illustrés.
— **L'évolution de la vie**, avec figures dans le texte et 12 planches hors texte.
COLAJANNI. **Latins et Anglo-Saxons.** 9 fr.
CONSTANTIN (Cne). **Le rôle sociologique de la guerre et le sentiment national.**
COOKE et BERKELEY. **Les champignons**, 4e éd., illustré.
COSTANTIN (J.). **Les végétaux et les milieux cosmiques** (*Adaptation, évolution*), illustré.
— **La nature tropicale**, illustré.
— **Le transformisme appliqué à l'agriculture**, illustré.
DAUBRÉE, de l'Institut. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes**, 2e édition, illustré.
DEMENY (G.). **Les bases scientifiques de l'éducation physique.** 4e éd., illustré.
— **Mécanisme et éducation des mouvements.** 4e éd. 9 fr.
DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. **L'évolution régressive en biologie et en sociologie**, illustré.
DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion.** 12e éd.
DUMONT (Léon). **Théorie scientifique de la sensibilité**, 4e éd.
GELLÉ (E.-M.). **L'audition et ses organes**, illustré.

GRASSET (J.). **Les maladies de l'orientation et de l'équilibre**, illustré.
GROSSE (E.). **Les débuts de l'art**, illustré.
GUIGNET (E.) et E. GARNIER. **La céramique ancienne et moderne**, illustré.
HERBERT SPENCER. **Introduction à la science sociale**, 14e éd.
— **Les bases de la morale évolutionniste**, 7e édition.
HUXLEY (Th.-H.). **L'écrevisse**. 2e édition, illustré.
JACCARD. **Le pétrole, le bitume et l'asphalte**, illustré.
JAVAL. **Physiologie de la lecture et de l'écriture**, 2e éd. illustré.
LAGRANGE (F.). **Physiologie des exercices du corps**, 10e éd.
LALOY. **Parasitisme et mutualisme dans la nature**, ill.
LANESSAN (de). **Introduction à la botanique**. *Le sapin*, 2e édit., illustré.
— **Principes de colonisation.**
LE DANTEC. **Théorie nouvelle de la vie**, 4e éd., illustré.
— **Évolution individuelle et hérédité.**
— **Les lois naturelles**, illustré.
LOEB. **La dynamique des phénomènes de la vie**, ill. 9 fr.
LUBBOCK. **Les sens et l'instinct chez les animaux**, ill.
MALMEJAC. **L'eau dans l'alimentation**, illustré.
MAUDSLEY. **Le crime et la folie**, 7e édition.
MEUNIER (Stanislas). **La géologie comparée**, illustré.
— **Géologie expérimentale**, 2e éd., illustré.
— **La géologie générale**, 2e édit., illustré.
MEYER (de). **Les organes de la parole**, illustré.
MORTILLET (G. de). **Formation de la nation française**, 2e édition, illustré.
MOSSO. **Les exercices physiques et le développement intellectuel.**
NIEWENGLOWSKI. **La photographie et la photochimie**, illust.
NORMAN LOCKYER. **L'évolution inorganique**, illustré.
PERRIER (Ed.), de l'Institut. **La philosophie zoologique avant Darwin**, 3e édition.
PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux**, 2e éd., ill.
QUATREFAGES (A. de). **L'espèce humaine**, 15e édition.
— **Darwin et ses précurseurs français**, 2e édition.
— **Les émules de Darwin**, 2 vol.
RICHET (Ch.). **La chaleur animale**, illustré.
ROCHE. **La culture des mers en Europe**, illustré.
SCHMIDT. **Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**, illustré.
SCHUTZENBERGER, de l'Institut. **Les fermentations**, 6e édit. illustré.
SECCHI (Le Père). **Les étoiles**, 3e édit., 2 vol. illustrés.
STALLO. **La matière et la physique moderne**, 3e édition.
STARCKE. **La famille primitive.**
STEWART (Balfour). **La conservation de l'énergie**, 6e éd.
THURSTON. **Histoire de la machine à vapeur**, 3e éd., 2 vol.
TOPINARD. **L'homme dans la nature**, illustré.
VRIES (Hugo de). **Espèces et variétés**. 1 vol. 12 fr.
WHITNEY. **La vie du langage**, 4e édition.
WURTZ, de l'Institut. **La théorie atomique**, 8e édition.

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

DIRECTEUR : ÉMILE BOREL, professeur à la Sorbonne.

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50 L'UN

Derniers volumes publiés.

L'aviation, par PAUL PAINLEVÉ et ÉMILE BOREL. 4e édit., revue et augmentée. 1 vol. in-16, avec figures . . . . . 3 fr. 50

La race slave, *statistique, démographie, anthropologie*, par LUBOR NIEDERLE, professeur à l'Université de Prague. Traduit du tchèque et précédé d'une préface par L. LEGER, de l'Institut. 1 vol. in-16, avec une carte en couleurs hors texte . . . . . 3 fr. 50

L'évolution des théories géologiques, par STANISLAS MEUNIER, professeur au Muséum d'Histoire naturelle. 1 vol. in-16, avec gravures. . . . . 3 fr. 50

Précédemment parus.

Éléments de philosophie biologique, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-16. 2e éd. . . . . 3 fr. 50

La voix. *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation*, par le Dr P. BONNIER, laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, 3e éd. in-16. 3 fr. 50

De la méthode dans les sciences :

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la science*, par M. ÉMILE PICARD, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. J. TANNERY, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. JOB, professeur au Conservatoire des arts et métiers. — 7. *Morphologie générale*, par M. GIARD, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. PIERRE DELBET, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. TH. RIBOT, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. — 12. *Morale*, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. MONOD, de l'Institut. 2e éd. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'éducation dans la famille. *Les péchés des parents*, par P.-F. THOMAS, professeur. 1 vol. in-16. 3e édit. . . 3 fr. 50

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC. 2e éd. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'énergie, par W. OSTWALD, prof. honoraire à l'Université de Leipzig (prix Nobel de 1909), traduit de l'allemand par E. PHILIPPI, licencié ès sciences. 2e éd. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Les états physiques de la matière, par CH. MAURAIN, professeur à la Faculté des Sciences de Caen. 2e édit. 1 vol. in-16, avec figures. . . . . 3 fr. 50

La chimie de la matière vivante, par JACQUES DUCLAUX, préparateur à l'Institut Pasteur. 2e édit. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

COLLECTION MÉDICALE

ÉLÉGANTS VOLUMES IN-12, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 4 ET A 3 FRANCS

DERNIERS VOLUMES PUBLIÉS :

Manuel de pratique obstétricale à l'usage des sages-femmes, par le Dr E. Paquy, avec 107 gravures dans le texte. 4 fr.

Essais de médecine préventive, par le Dr P. Londe. 4 fr.

La joie passive, par le Dr R. Mignard. Préface du Dr G. Dumas. 4 fr.

Guide pratique de puériculture, à l'usage des docteurs en médecine et des sages-femmes, par le Dr Deléarde. 4 fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

La mimique chez les aliénés, par le Dr G. Dromard. 4 fr.

L'amnésie, par les Drs G. Dromard et J. Levassort. 4 fr.

La mélancolie, par le Dr R. Masselon, médecin adjoint à l'asile de Clermont. (*Couronné par l'Académie de médecine*). 4 fr.

Essai sur la puberté chez la femme, par Mlle le Dr Marthe Francillon, ancien interne des hôpitaux de Paris. 4 fr.

Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de maladie, par le Dr J. Laumonier, avec gravures. 3e éd. 4 fr.

Les nouveaux traitements, par *le même*. 2e édit. 4 fr.

Les embolies bronchiques tuberculeuses, par le Dr Ch. Sabourin, médecin du sanatorium de Durtol, avec gravures. 4 fr.

Manuel d'électrothérapie et d'électrodiagnostic, par le Dr E. Albert-Weil, avec 88 gravures. 2e éd. 4 fr.

La mort réelle et la mort apparente, diagnostic et traitement de la mort apparente, par le Dr S. Icard, avec gravures. 4 fr.

L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales, par le Dr S. Ribbing, prof. à l'Univ. de Lund (Suède). 3e édit. 4 fr.

Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens, par le Dr F. Lagrange, lauréat de l'Institut. 9e édit. 4 fr.

De l'exercice chez les adultes, par *le même*. 6e édition. 4 fr.

Hygiène des gens nerveux, par le Dr Levillain, avec gravures. 5e éd. 4 fr.

L'éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique, par le Dr Paul-Emile Lévy. Préface de M. le prof. Bernheim. 8e édition. 4 fr.

L'idiotie. *Psychologie et éducation de l'idiot*, par le Dr J. Voisin, médecin de la Salpêtrière, avec gravures. 4 fr.

La famille névropathique, *Hérédité, prédisposition morbide, dégénérescence*, par le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre, avec gravures. 2e édition. 4 fr.

L'instinct sexuel. *Évolution, dissolution*, par *le même*. 2e éd. 4 fr.

Le traitement des aliénés dans les familles, par *le même*. 3e édition. 4 fr.

L'hystérie et son traitement, par le Dr Paul Sollier. 4 fr.

Manuel de psychiatrie, par le Dr J. Rogues de Fursac, ancien chef de clinique à la Faculté de Paris. 3e éd. 4 fr.

L'éducation physique de la jeunesse, par A. Mosso, professeur à l'Univers. de Turin. Préface du commandant Legros. 4 fr.

Manuel de percussion et d'auscultation, par le Dr P. Simon, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, avec grav. 4 fr.

Morphinisme et Morphinomanie, par le Dr Paul Rodet. (*Couronné par l'Académie de médecine.*) 4 fr.

La fatigue et l'entraînement physique, par le Dr Ph. Tissié, avec gravures. Préface de M. le prof. Bouchard. 3e édition. 4 fr.

Les maladies de la vessie et de l'urèthre chez la femme, par le Dr Kolischer ; trad. de l'allemand par le Dr Beuttner, de Genève; avec gravures. 4 fr.

Grossesse et accouchement, *Étude de socio-biologie et de médecine légale* par le Dr G. Morache, professeur de médecine légale à l'Université de Bordeaux. 4 fr.

Naissance et mort, *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par *le même*. 4 fr.

La responsabilité, *Étude de socio-biologie et de médecine légale*, par le Dr G. Morache, prof. de médecine légale à l'Université de Bordeaux, associé de l'Académie de médecine. 4 fr.

Traité de l'intubation du larynx *de l'enfant et de l'adulte, dans les sténoses laryngées aiguës et chroniques*, par le Dr A. Bonain, avec 42 gravures. 4 fr.

Pratique de la chirurgie courante, par le Dr M. Cornet, Préface du Pr Ollier, avec 111 gravures. 4 fr.

Dans la même collection :

COURS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE

de M. le Professeur **Félix Terrier :**

Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, par les Drs Félix Terrier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, et M. Péraire, ancien interne des hôpitaux, avec grav. 3 fr.

Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par *les mêmes*, avec 37 gravures. 3 fr.

L'opération du trépan, par *les mêmes*, avec 222 grav. 4 fr.

Chirurgie de la face, par les Drs Félix Terrier, Guillemain et Malherbe, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cou, par *les mêmes*, avec gravures. 4 fr.

Chirurgie du cœur et du péricarde, par les Drs Félix Terrier et E. Reymond, avec 79 gravures. 3 fr.

Chirurgie de la plèvre et du poumon, par *les mêmes*, avec 67 gravures. 4 fr.

MÉDECINE

Dernières publications :

HARTENBERG (Dr P.). **L'Hystérie et les hystériques.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50

JANET (Dr Pierre). **L'État mental des hystériques.** 2e édition. 1 vol. in-8, avec gravures dans le texte. 18 fr.

LEGUEU (Prof. F.). **Traité chirurgical d'urologie.** Préface de M. le Prof. Guyon. 1 fort vol. gr. in-8 de VIII-1382 p., avec 663 grav. dans le texte et 8 pl. en couleurs hors texte, cartonné à l'angl. 40 fr.

LÉVY (Dr P.-E.). **Neurasthénie et névroses.** *Leur guérison définitive en cure libre.* 2e édit. 1 vol. in-16. 5 fr.

MARIE (Dr A.). **Traité international de psychologie pathologique.** Tome I : *Psychopathologie générale*, par MM. les Prof. Grasset, Del Greco, Dr A. Marie, Prof. Mally, Mingazzini, Drs Dide, Klippel, Levaditi, Lugaro, Marinesco, Médéa, L. Lavastine, Prof. Mafro, Clouston, Bechterew, Ferrari, Prof. Carrarra. 1 vol. gr. in-8, avec 353 gr. dans le texte. 25 fr.

Tome II : *Psychopathologie clinique*, par MM. les Prs, Bagenoff, Bechterew, Drs Colin, Capgras, Deny, Hesnard, Lhermitte, Magnan, A. Marie, Prs Pick, Pilcz, Drs Riche, Roubinovitch, Sérieux, Sollier, Pr Ziehen, 1 vol. gr. in-8, avec 341 gr. 25 fr.

Tome III terminant l'ouvrage. (*Sous presse*).

MONOD (Pr Ch.) et VANVERTS (J.). **Chirurgie des artères.** *Rapport au XXIIe Congrès de chirurgie.* 1 vol. in-8. 2 fr.

REVERDIN (Pr J.-L.). **Leçons de chirurgie de guerre.** *Des blessures faites par les balles des fusils.* Préface de H. Nimier. 1 vol. in-8, avec 7 pl. en phototypie hors texte. 7 fr. 50

STEWART (Dr Pierre). **Le diagnostic des maladies nerveuses.** Traduction et adaptation française, par le Dr Gustave Scherb. Préface de M. le Dr E. Helme. 1 vol. in-8 avec 208 fig. et diagrammes. 15 fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

Pathologie et thérapeutique médicales.

BERGER et LOEWY. **Les troubles oculaires d'origine génitale chez la femme.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CAMUS et PAGNIEZ. **Isolement et psychothérapie.** *Traitement de la neurasthénie.* Préface du Pr Déjerine. 1 vol. gr. in-8. 9 fr.

CORNIL (V.), RANVIER, BRAULT et LETULLE. **Manuel d'histologie pathologique.** 3e édition entièrement remaniée.

Tome I, par MM. Ranvier, Cornil, Brault, F. Bezançon et M. Cazin. — *Histologie normale. — Cellules et tissus normaux. — Généralités sur l'histologie pathologique. — Altération des cellules et des tissus. — Inflammations. — Tumeurs. — Notions sur les bactéries. — Maladies des systèmes et des tissus. — Altérations du tissu conjonctif.* 1 vol. in-8, avec 387 gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

Tome II, par MM. Durante, Jolly, Dominici, Gombault et Philippe. — *Muscles. — Sang et hématopoïèse. — Généralités sur le système nerveux.* 1 vol. in-8, avec 278 grav. en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME III, par MM. GOMBAULT, NAGEOTTE, A. RICHE, R. MARIE, DURANTE, LEGRY, F. BEZANÇON. — *Cerveau.* — *Moelle.* — *Nerfs.* — *Cœur.* — *Larynx.* — *Ganglion lymphatique.* — *Rate.* 1 vol. in-8, avec 382 grav. en noir et en couleurs. 35 fr.

TOME IV ET DERNIER, par MM. MILIAN, DIEULAFÉ, HERPIN, DECLOUX, CRITZMANN, COURCOUX, BRAULT, LEGRY, HALLÉ, KLIPPEL et L. FAS. — *Poumon.* — *Bouche.* — *Tube digestif.* — *Estomac.* — *Intestin.* — *Foie.* — *Rein.* — *Vessie et urèthre.* — *Rate.* (*Sous presse*).

DESCHAMPS (A.). **Les maladies de l'énergie.** Les asthenies généraux. *Épuisements, insuffisances, inhibitions.* (Clinique et Thérapeutique). Préface de M. le professeur RAYMOND. 1 vol. in-8. 2e édit. 8 fr. (*Couronné par l'Académie de médecine*).

FÉRÉ (Ch.). **Les épilepsies et les épileptiques.** 1 vol. gr. in-8, avec 12 planches hors texte et 67 grav. dans le texte. 20 fr.

— **La pathologie des émotions.** 1 vol. in-8. 12 fr.

FINGER (E.). **La syphilis et les maladies vénériennes.** Trad. de l'allemand avec notes par les docteurs SPILLMANN et DOYON. 3e édit. 1 vol. in-8, avec 8 planches hors texte. 12 fr.

FLEURY (Maurice de), de l'Académie de médecine. **Introduction à la médecine de l'esprit.** 8e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50. (*Couronné par l'Académie française et par l'Académie de médecine.*)

— **Les grands symptômes neurasthéniques.** 4e édition, revue. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie des sciences.*) 7 fr. 50

— **Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux.** 1 vol. gr. in-8, avec 132 grav. en noir et en couleurs, cart. à l'angl. 25 fr.

FRENKEL (H. S.). **L'ataxie tabétique.** *Ses origines, son traitement.* Préface de M. le Prof. RAYMOND. 1 vol. in-8. 8 fr.

GRASSET. **Les maladies de l'orientation et de l'équilibre.** 1 vol. in-8, cart. à l'angl. 6 fr.

— **Demifous et demiresponsables.** 2e édition. 1 vol. in-8. 5 fr.

GUÉPIN. **Traitement de l'hypertrophie sénile de la prostate.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50

HARTENBERG (P.). **Psychologie des neurasthéniques.** 2e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

JANET (P.) ET RAYMOND (F.). **Névroses et idées fixes.**

TOME I. — *Études expérimentales*, par P. JANET. 2e éd. 1 vol. gr. in-8 avec 68 gr. 12 fr.

TOME II. — *Fragments des leçons cliniques*, par F. RAYMOND et P. JANET. 2e éd. 1 vol. grand in-8, avec 97 gravures. 14 fr.

(*Couronné par l'Académie des Sciences et par l'Académie de médecine.*)

JANET (P.) ET RAYMOND (F.). **Les obsessions et la psychasthénie.**

TOME I. — *Études cliniques et expérimentales*, par P. JANET. 2e édit. 1 vol. gr. in-8, avec grav. dans le texte. 18 fr.

TOME II. — *Fragments des leçons cliniques*, par F. RAYMOND et P. JANET 1 vol. in-8 raisin, avec 22 gravures dans le texte. 14 fr.

JOFFROY (le prof.) et DUPOUY. **Fugues et vagabondage.** 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr.

LABADIE-LAGRAVE ET LEGUEU. **Traité médico-chirurgical de gynécologie.** 3e édition entièrement remaniée. 1 vol. grand in-8, avec nombreuses fig., cart. à l'angl. 25 fr.

LAGRANGE (F.). **Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie ».** 1 vol. in-8, avec 55 gravures dans le texte. 10 fr.

— **La médication par l'exercice.** 1 vol. gr. in-8, avec 68 grav. et une planche en couleurs hors texte. 2e éd. 12 fr.

— **Le traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

LE DANTEC (F.). **Introduction à la pathologie générale.** 1 fort vol. gr. in-8. 15 fr.

LEPINE (le prof. R.). **Le Diabète sucré.** 1 vol. gr. in-8. . . 16 fr.

MARVAUD (A.). **Les maladies du soldat.** 1 vol. gr. [illegible] *couronné par l'Académie des sciences.)* [illegible] 25 fr.

MOSSÉ. **Le diabète et l'alimentation aux pommes de terre.** 1 vol. in-8. [illegible] 5 fr.

SERIEUX et CAPGRAS. **Les folies raisonnantes.** 1 vol. in-8. 7 fr.

SOLLIER (P.). **Genèse et nature de l'hystérie.** 2 vol. in-8. 20 fr.

UNNA. **Thérapeutique des maladies de la peau.** Traduit de l'allemand par les Drs DOYON et SPILLMANN. 1 vol. gr. in-8. 8 fr.

VOISIN (J.). **L'épilepsie.** 1 vol. in-8. 6 fr.

Pathologie et thérapeutique chirurgicales.

CORNIL (le prof. V.). **Les tumeurs du sein.** 1 vol. gr. in-8, avec 169 fig. dans le texte. 12 fr.

DE BOVIS. **Le cancer du gros intestin.** 1 volume in-8. 5 fr.

DELORME. **Traité de chirurgie de guerre.** 2 vol. gr. in-8. Tome I, 16 fr. — Tome II, 26 fr. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.*)

DURET (H.). **Les tumeurs de l'encéphale.** *Manifestations et chirurgie.* 1 fort vol. gr. in-8, avec 300 figures. 20 fr.

ESTOR. (le prof.) **Guide pratique de chirurgie infantile.** 1 vol. in-8, avec 165 gravures. 2e édition, revue et augmentée. 8 fr.

HENNEQUIN ET LOEWY. **Les luxations des grandes articulations, leur traitement pratique.** 1 vol. gr. in-8, avec 125 grav. dans le texte. 16 fr.

LEGUEU. **Leçons de clinique chirurgicale** (Hôtel-Dieu, 1901). 1 vol. grand in-8, avec 71 gravures dans le texte. 12 fr.

LIEBREICH. **Atlas d'ophtalmoscopie,** représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 3e éd. Atlas in-fo de 12 pl. en coul. et texte explicatif. 40 fr.

NIMIER (H.). **Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu.** 1 vol. in-8, avec 150 fig. 15 fr.

NIMIER (H.) ET DESPAGNET. **Traité élémentaire d'ophtalmologie.** 1 fort vol. gr. in-8, avec 432 gravures. Cart. à l'angl. 20 fr.

NIMIER (H.) ET LAVAL. **Les projectiles de guerre** et leur action vulnérante. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les explosifs, les poudres, les projectiles d'exercice,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les armes blanches,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **De l'infection en chirurgie d'armée,** évolution des blessures de guerre. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **Traitement des blessures de guerre.** 1 fort vol. in-12, avec gravures 6 fr.

F. TERRIER ET M. PÉRAIRE. **Manuel de petite chirurgie.** 8e édition, entièrement refondue. 1 fort vol. in-12, avec 572 fig., cartonné à l'anglaise. 8 fr.

— et AUVRAY (M.). **Chirurgie du foie et des voies biliaires.** — Tome I. *Traumatismes du foie et des voies biliaires.* — *Foie mobile.* — *Tumeurs du foie et des voies biliaires.* 1901. 1 vol. gr. in-8, avec 50 gravures. 10 fr.

Tome II. *Echinococcose hydatique commune.* — *Kystes alvéolaires.* — *Suppurations hépatiques.* — *Abcès tuberculeux intra-hépatique.* — *Abcès de l'actinomycose.* 1907. 1 vol. gr. in-8, avec 47 gravures. 12 fr.

Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

BOSSU. **Petit compendium médical.** 6e édit. in-32, cart. 1 fr. 25

BOUCHARDAT. **Nouveau formulaire magistral.** 34e édition. *Collationnée avec le Codex de 1908.* 1 vol. in-18, cart. 4 fr.

BOUCHARDAT ET DESOUBRY. **Formulaire vétérinaire.** 6e édit. 1 vol. in-18, cartonné. 4 fr.

BOUCHUT ET DESPRÉS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale,** comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie, mis au courant de la science par les Drs MARION et F. BOUCHUT. 7e édition, très augmentée, 1 vol. in-4, avec 1097 fig. dans le texte et 3 cartes. Broché, 25 fr.; relié. 30 fr.

BOURGEOIS (G.). **Exode rural et tuberculose.** 1 vol. gr. in-8. 5 fr.

LAGRANGE (F.). **La médication par l'exercice.** 1 vol. grand in-8, avec 68 grav. et une carte en couleurs. 2e éd. 12 fr.

— **Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie ».** 1 vol. in-8, avec 55 gravures. 10 fr.

LAHOR (Dr Cazalis) et Lucien GRAUX. **L'alimentation à bon marché saine et rationnelle.** 1 vol. in-16. 2e édit. 3 fr. 50
(Couronné par l'Institut).

Anatomie. Physiologie.

BELZUNG. **Anatomie et physiologie végétales.** 1 fort volume in-8, avec 1700 gravures. 20 fr.

— **Anatomie et physiologie animales.** 16e édition revue. 1 fort volume in-8, avec 522 gravures dans le texte, broché, 6 fr.; cart. 7 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique,** composé de 109 planches représentant plus de 200 figures gravées sur acier, avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.
Prix : Fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr.

CHASSEVANT. **Précis de chimie physiologique.** 1 vol. gr. in-8, avec figures. 10 fr.

CORNIL (V.), RANVIER, BRAULT ET LETULLE. **Manuel d'histologie pathologique.** 3e édition entièrement remaniée.

TOME I, par MM. RANVIER, CORNIL, BRAULT, F. BEZANÇON et M. CAZIN. *Histologie normale. — Cellules et tissus normaux. — Généralités sur l'histologie pathologique. — Altération des cellules et des tissus. — Inflammations. — Tumeurs. — Notions sur les bactéries. — Maladies des systèmes et des tissus. — Altérations du tissu conjonctif.* 1 vol. in-8, avec 387 gravures en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME II, par MM. DIBRANTE, JOLLY, DOMINICI, GOMBAULT et PHILIPPE. — *Muscles. — Sang et hématopoïèse. — Généralités sur le système nerveux.* 1 vol. in-8, avec 278 grav. en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME III, par MM. GOMBAULT, NAGEOTTE, A. RICHE, R. MARIE, DIBRANTE, LEGRY, F. BEZANÇON. — *Cerveau. — Moelle. — Nerfs. — Cœur. — Larynx. — Ganglion lymphatique. — Rate.* 1 vol. in-8, avec 382 grav. en noir et en couleurs. 35 fr.

TOME IV ET DERNIER, par MM. MILIAN, DIEULAFÉ, HERPIN, DECLOUX, GRIZMANN, COURGOUX, BRAULT, LEGRY, HALLÉ, KLIPPEL et LEJAS. — *Poumon. — Bouche. — Tube digestif. — Estomac. — Intestin. — Foie. — Reins. — Vessie et urèthre. — Rate.* (*Sous presse.*

CYON (E. DE). **Les nerfs du cœur.** 1 vol. gr. in-8 avec fig. 6 fr.

DEBIERRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme.** Ouvrage complet en 2 volumes. (*Cour. par l'Acad. des Sciences*). 40 fr.
Tome I. *Manuel de l'amphithéâtre.* 1 vol. gr. in-8 de 950 pages, avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr. ; — Tome II. 1 vol. gr. in-8, avec 515 fig. en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.
— **Atlas d'ostéologie,** comprenant les articulations des os et les insertions musculaires. 1 vol. in-4, avec 253 grav. en noir et en couleurs, cart. toile dorée. 12 fr.
— **Leçons sur le péritoine.** 1 vol. in-8, avec 58 figures. 4 fr.
— **Le cerveau et la moelle épinière.** 1 vol. in-8 illustré. 15 fr.
DEMENY (G.). **Mécanisme et éducation des mouvements.** 3e éd. 1 vol. in-8, avec grav. cart. 9 fr.
FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : Figures noires, 15 fr. — Figures coloriées. 30 fr.
FÉRÉ. **Travail et plaisir.** *Études de psycho-mécanique.* 1 vol. gr. in-8, avec 200 fig. 12 fr.
GELLÉ. **L'audition et ses organes.** 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
GLEY (E.). **Etudes de psychologie physiologique et pathologique.** 1 vol. in-8 avec gravures. 5 fr.
JAVAL (E.). **Physiologie de la lecture et de l'écriture.** 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
LE DANTEC. **L'unité dans l'être vivant.** *Essai d'une biologie chimique.* 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— **Les limites du connaissable.** *La vie et les phénomènes naturels.* 2e édit. 1 vol. in-8. 3 fr. 75
— **Traité de biologie.** 1 vol. grand in-8, avec fig., 2e éd. 15 fr.
PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit de l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. in-8. 5 fr
RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **Dictionnaire de physiologie,** publié avec le concours de savants français et étrangers. Formera 12 à 15 volumes grand in-8, se composant chacun de 3 fascicules ; chaque volume, 25 fr. ; chaque fascicule, 8 fr. 50. Huit volumes parus.
Tome I (*A-Bac*). — Tome II (*Bac-Cer*). — Tome III (*Cer-Cob*). — Tome IV (*Cob-Dig*). — Tome V (*Dig-Fac*). — Tome VI (*Fiam-Gal*). — Tome VII (*Gal-Gra*). — Tome VIII (*Gra-Hys*).
SNELLEN. **Echelle typographique pour mesurer l'acuité de la vision.** 17e édition. 4 fr.

REVUE DE MÉDECINE

Directeurs : MM. les Professeurs BOUCHARD, de l'Institut ; CHAUFFARD, CHAUVEAU, de l'Institut ; LANDOUZY ; LÉPINE, correspondant de l'Institut ; PITRÈS ; ROGER et VAILLARD, Rédacteurs en chef : MM. LANDOUZY et LÉPINE. Secrétaire de la Rédaction : Dr Jean LÉPINE.

REVUE DE CHIRURGIE

Directeurs : MM. les Professeurs E. QUÉNU, Pierre DELBET, Pierre DUVAL, A. PONCET, F. LEJARS, F. GROSS, E. FORGUE, A. DESMONS, E. CESTAN. Rédacteur en chef : M. E. QUÉNU. Secrétaire adjoint : Dr X. DELORE.

La *Revue de médecine* et la *Revue de chirurgie*, paraissent tous les mois ; chaque livraison de la *Revue de médecine* contient de 5 à 6 feuilles grand in-8, avec gravures ; chaque livraison de la *Revue de chirurgie* contient de 10 à 14 feuilles grand in-8, avec gravures.

PRIX D'ABONNEMENT :

Pour la Revue de Médecine. Un an, du 1er Janvier, Paris. **20 fr.** — Départements et étranger. **23 fr.** — La livraison : **2 fr.**

Pour la Revue de Chirurgie. Un an, Paris. **30 fr.** — Départements et étranger. **33 fr.** — La livraison : **3 fr.**

Les deux Revues réunies : un an, Paris **45 fr.** départ. et étranger. **50 fr.**

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE
DES SCIENCES SOCIALES

Secrétaire de la rédaction, DICK MAY, Secrét. gén. de l'Éc. des Hautes Études sociales.

Volumes in-8 carré de 300 pages environ, cart. à l'anglaise.

Chaque volume, 6 fr.

Derniers volumes publiés :

La Belgique et le Congo, par E. VANDERVELDE.

Médecine et pédagogie, par MM. le Dr ALBERT MATHIEU, le Dr GILLET, le Dr S. MÉRY, P. MALAPERT, le Dr LUCIEN BUTTE, le Dr PIERRE RÉGNIER, le Dr L. DUFESTEL, le Dr LOUIS GUINON, le Dr NODÉCOURT. Préface de M. le Dr E. MOSNY, membre du Conseil supérieur d'hygiène.

La lutte contre le crime, par J.-L. DE LANESSAN.

L'individualisation de la peine, par R. SALEILLES, prof. à la Faculté de droit de l'Univ. de Paris, et G. MORIN, doc. 2e édition.

L'idéalisme social, par EUGÈNE FOURNIÈRE, 2e édit.

Ouvriers du temps passé (XVe et XVIe siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, 3e édition.

Les transformations du pouvoir, par G. TARDE, 2e édit.

Morale sociale, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. ÉMILE BOUTROUX, de l'Institut. 2e édit.

Les enquêtes, *pratique et théorie*, par P. DU MAROUSSEM.

Questions de morale, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, D. PARODI, G. SOREL. 2e édit.

Le développement du catholicisme social, depuis l'encyclique *Rerum Novarum*, par MAX TURMANN. 2e édit.

Le socialisme sans doctrines, par A. MÉTIN. 2e édit.

L'éducation morale dans l'Université, par MM. LÉVY-BRUHL, DARLIN, M. BERNÈS, KORTZ, ROCAFORT, BIOCHE, PH. GIDEL, MALAPERT, BELOT.

La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par CH. SEIGNOBOS, professeur à l'Univ. de Paris. 2e édit.

Assistance sociale. *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS.

L'hygiène sociale, par E. DUCLAUX, de l'Institut.

Le contrat de travail. *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU, professeur à la Faculté libre de droit de Paris.

Essai d'une philosophie de la solidarité, par MM. DARLU, RAUH, F. BUISSON, GIDE, X. LÉON, LA FONTAINE, E. BOUTROUX.

L'éducation de la démocratie, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, SEIGNOBOS, MALAPERT, LANSON, HADAMARD. 2e édit.

L'exode rural et le retour aux champs, par E. VANDERVELDE. 2e édit.

La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés. par J.-L. De Lanessan, ancien ministre.

La concurrence sociale et les devoirs sociaux, par le même.

La démocratie devant la science, par C. Bouglé, chargé de cours à l'Université de Paris. 2e édit. revue.

L'individualisme anarchiste. *Max Stirner*, par V. Basch, chargé de cours à l'Université de Paris.

Les applications sociales de la solidarité. par MM. P. Budin, Ch. Gide. H. Monod, Paulet, Robin, Siegfried, Brouardel.

La paix et l'enseignement pacifiste, par MM. Fr. Passy, Ch. Richet, d'Estournelles de Constant, E. Bourgeois, A. Weiss, H. La Fontaine, G. Lyon.

Études sur la philosophie morale au XIXe siècle. par MM. Belot, A. Darlu, M. Bernès, A. Landry, Ch. Gide, E. Roberty, R. Allier, H. Lichtenberger, L. Brunschvicg.

Enseignement et démocratie, par MM. A. Croiset, Devinat, Boitel, Millerand, Appell, Seignobos, Lanson, Ch.-V. Langlois.

Religions et sociétés, par MM. Th. Reinach, A. Puech, R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, le Bon Carra de Vaux, H. Dreyfus.

Essais socialistes, *La religion, L'alcoolisme, L'art,* par E. Vandervelde, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

Le surpeuplement et les habitations à bon marché, par H. Turot et H. Bellamy.

L'individu, l'association et l'État, par E. Fournière, prof. au Conservatoire des Arts et Métiers.

Les trusts et les syndicats de producteurs, par J. Chastin. (*Récompensé par l'Institut*).

Le droit de grève, par MM. Ch. Gide, H. Berthélemy, P. Bureau, A. Keufer, C. Perreau, Ch. Picquenard, A.-E. Sayous, F. Fagnot, E. Vandervelde.

Morales et religions, par MM. G. Belot, L. Dorison, Ad. Lods, A. Croiset, W. Monod, E. de Faye, A. Puech, le baron Carra de Vaux, E. Ehrardt, H. Allier, F. Challaye.

La nation armée, par MM. le général Bazaine-Hayter, C. Bouglé, E. Bourgeois, Cme Bourguet, E. Boutroux, A. Croiset, G. Demeny, G. Lanson, L. Pineau, Cme Potez, F. Rauh.

La criminalité dans l'adolescence, par G.-L. Duprat. (*Couronné par l'Institut*).

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE

Publiées sous la direction de M. Jean Chantavoine

Collection honorée d'une souscription du Ministère des Beaux-Arts

Chaque volume in-8 de 250 pages environ, 3 fr. 50

Liste par ordre de publication :

Palestrina, par Michel Brenet. 3e édition.

César Franck, par Vincent d'Indy. 5e édit.

J.-S. Bach, par André Pirro. 3e édit.

Beethoven, par Jean Chantavoine. 3e édit.

Mendelssohn, par Camille Bellaigue, 3e édition.

Smetana, par William Ritter.

Rameau, par Louis Laloy. 2e éd.

Moussorgsky, par M. D. Calvocoressi. 2e édition.

Haydn, par Michel Brenet. 2e édit.

Trouvères et Troubadours, par Pierre Aubry. 2e édit.

Wagner, par Henri Lichtenberger. 3e édit.

Gluck, par Julien Tiersot. 2e éd.

Liszt, par Jean Chantavoine. 2e édit.

Gounod, par Camille Bellaigue. 2e éd.

Haendel, par Romain Rolland. 2e édit.

Lully, par Lionel de la Laurencie.

L'Art Grégorien, par Amédée Gastoué.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-16 et in-8

DERNIERS VOLUMES PUBLIÉS :

Les grands traités politiques. *Recueil des principaux textes diplomatiques depuis 1815 jusqu'à nos jours*, par *P. Albin*. Préface de *Maurice Herbette*. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.

Études et leçons sur la Révolution française, par *A. Aulard*. *6e série*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Notre empire colonial, par *H. Busson*, *J. Fèvre et H. Hauser*. 1 vol. in-8 avec gravures et cartes. . . . . 5 fr.

Napoléon et la Catalogne. *La Captivité de Barcelone (Février 1808-Janvier 1810)*. 1 vol. in-8 avec une carte hors texte. (Prix Pezrat 1910) . . . . . 10 fr.

La politique extérieure du Premier Consul (1800-1803). (*Napoléon et l'Europe*), par *E. Driault*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Histoire politique et sociale (1815-1911). (*Evolution du monde moderne*), par *E. Driault et Monod*. 1 vol. in-16 avec gravures et cartes. 2e édit. 5 fr.

Les officiers de l'armée royale et la révolution, par le Lieut.-Colonel *Hartmann*. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). . . . 10 fr.

La question sociale et le socialisme en Hongrie, par *G.-Louis Jaray*. 1 vol. in-8 avec 5 cartes hors texte . . . . . 7 fr.

Thouret (1746-1794). *La vie et l'œuvre d'un constituant*, par *E. Lebègue*. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr.

L'Europe et la politique britannique (1882-1909), par *E. Lémonon*. Préface de M. *Paul Deschanel*. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.

Le syndicalisme contre l'Etat, par *Paul Louis*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La question sociale en Espagne, par *Angel Marvaud*. 1 vol. in 8. 7 fr.

La politique de Pie X, par *Maurice Pernot*. 1 vol. in-16 . . 3 fr. 50

Essai politique sur Alexis de Tocqueville, par *R. Pierre Marcel*. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr.

Les questions actuelles de politique étrangère en Asie, par MM. le *Baron de Courcel*, *P. Deschanel*, *P. Doumer*, *E. Etienne*, *le Généra. Lebon*, *Victor Bérard*, *R. de Caix*, *M. Revon*, *Jean Rodes*, le Dr *Rouire*. 1 vol. in-16 avec 4 cartes hors texte . . . . . 3 fr. 50

La Chine nouvelle, par *Jean Rodes*. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

La vie politique dans les Deux-Mondes, publiée sous la direction de M. *A. Viallate*, avec la collaboration de professeurs et d'anciens élèves de l'Ecole des Sciences Politiques. 3e année, 1908-1909. 1 fort. vol. in-8. . . . . 10 fr.

Histoire du catholicisme libéral en France (1828-1908), par *G. Weill*. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Précédemment parus :

EUROPE

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8. Chacun. 7 fr.
Hist. diplomatique de l'Europe (1815-1878), par *Debidour*. 2 v. in-8. 18 fr.
La question d'Orient, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *E. Driault* ; préface de *G. Monod*. 1 vol. in-8. 3e édit. . . . . 7 fr.
La papauté, par *I. de Dollinger*. Trad. de l'allemand. 1 vol. in-8. 7 fr.
Questions diplomatiques de 1904, par *A. Tardieu*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
La conférence d'Algésiras. *Histoire diplomatique de la crise marocaine (janvier-avril 1906)*, par *le même*. 3e édit. Revue et augmentée d'un appendice sur *Le Maroc après la conférence* (1906-1909). In-8. 10 fr.

FRANCE ET COLONIES

La révolution française, par *H. Carnot*. 1 vol. in-16. Nouv. éd. 3 fr. 50
La théophilanthropie et le culte décadaire (1796-1801), par *A. Mathiez*. 1 vol. in-8. . . . . 12 fr.
Contributions a l'histoire religieuse de la révolution française, par *le même*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Mémoires d'un ministre du trésor public (1789-1815), par le comte *Mollien*. Publié par *M. Gomel*. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.
Condorcet et la révolution française, par *L. Cahen*. 1 vol. in 8. 10 fr.
Cambon et la révolution française, par *F. Bornarel*. 1 vol. in 8. 7 fr.
Le culte de la raison et le culte de l'être suprême (1793-1794). Étude historique, par *A. Aulard*. 2e éd. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Études et leçons sur la révolution française, par *A. Aulard*. 5 vol. in-16. Chacun . . . . . 3 fr. 50
Variétés révolutionnaires, par *M. Pellet*. 3 vol. in-16. Chacun. 3 fr. 50
Hommes et choses de la Révolution, par *Eug. Spuller*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Les campagnes des armées françaises (1792-1815), par *C. Vallaux*. 1 vol. in-16, avec 17 cartes. . . . . 3 fr. 50
La politique orientale de Napoléon (1806-1808), par *E. Driault*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Napoléon et la Pologne (1806-1807), par *Handelsman*. 1 vol. in-8 5 fr.
De Waterloo a Sainte-Hélène (20 juin-16 oct. 1815), par *J. Silvestre*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Le Conventionnel Goujon, par *L. Thénard et R. Guyot*. 1 vol. in-8. 5 fr.
Histoire de dix ans (1830-1840), par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. Chacun. 5 fr.
Associations et sociétés secrètes sous la deuxième république (1848-1851), par *J. Tchernoff*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Histoire du second empire, par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8. Chac. 7 fr.
Histoire du parti républicain (1814-1870), par *G. Weill*. 1 v. in-8. 10 fr.
Histoire du mouvement social (1852-1910), par *le même*. 1 v. in-8. 3e éd. refondue . . . . . 10 fr.
Histoire de la troisième république, par *E. Zevort* : I. *Présidence de M. Thiers*. 1 vol. in-8. 3e édit. 7 fr. — II. *Présidence du Maréchal*. 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr. — III. *Présidence de Jules Grévy*. 1 vol. in-8. 2e édition. 7 fr. — IV. *Présidence de Sadi-Carnot*. 1 vol. in-8. . . . 7 fr.
Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France (1789-1870), par *A. Debidour*. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). . . . 12 fr.
L'État et les Églises en France, Des origines à la loi de séparation, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
La société française sous la troisième république, par *Marius-Ary Leblond*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
La liberté de conscience en France (1595-1905), par *G. Bonet-Maury*. 1 vol. in-8, 2e édit. . . . . 5 fr.
Les civilisations tunisiennes, par *P. Lapie*. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50
Les colonies françaises, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. 6e éd. . . 5 fr.
L'œuvre de la France au Tonkin, par *A. Gaisman*. 1 v. in-16. 3 fr. 50
La France hors de France. *Notre émigration, sa nécessité, ses conditions*, par *J.-B. Piolet*. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr
L'Indo-Chine française (*Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin*), par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. 15 fr.

L'Algérie, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8. 5e éd., revue par *A. Bernard*. 5 fr.
Au Congo français. *La question internationale du Congo*, par *F. Challaye*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
La France moderne et le problème colonial (1815-1830), par *Ch. Schefer*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
L'Église catholique et l'État en France sous la troisième république (1870-1906), par *A. Debidour*. Tome I. 1870-1889. 1 vol. in-8. 7 fr.
Tome II. 1889-1906. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.
L'Éveil d'un monde. *L'œuvre de la France en Afrique occidentale*, par *L. Hubert*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
Régions et Pays de France, par *Fèvre et Hauser*. 1 vol. in-8 ill. 7 fr.

ALLEMAGNE

Le grand-duché de Berg (1806-1813), par *Ch. Schmidt*. 1 vol. in-8. 10 fr.
Histoire de la Prusse, de la mort de Frédéric II à la bataille de Sadowa, par *E. Véron*. 1 vol. in-18. 6e éd. . . . . 3 fr. 50
Les origines du socialisme d'État en Allemagne, par *Ch. Andler*. 2e édit. in-8. . . . . 7 fr.
L'Allemagne nouvelle et ses historiens (*Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Treitschke*), par *A. Guilland*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.
La démocratie socialiste allemande, par *E. Milhaud*. 1 vol. in-8. 10 fr.
La Prusse et la Révolution de 1848, par *P. Matter*. 1 v. in-16. 3 fr. 50
Bismarck et son temps, par *le même*. 3 vol. in-8, chacun. 10 fr. — I. *La préparation* (1815-1862). — II. *L'action* (1863-1870). — III. *Le triomphe et le déclin* (1870-1896). (*Ouvrage couronné par l'Institut*).

ANGLETERRE

Histoire contemporaine de l'Angleterre, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-16. 2e éd. 3 fr. 50
Le socialisme en Angleterre, par *Albert Métin*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
A travers l'Angleterre contemporaine, par *J. Mantoux*. 1 vol. in-16. Préface de G. Monod, de l'Institut. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

Les Tchèques et la Bohême contemporaine, par *Bourlier*, in-16. 3 fr. 50
Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie, par *B. Auerbach*, 1 vol. in-8. 2e édit. (*Sous presse*) . . . . . 5 fr.
Le pays magyar, par *R. Recouly*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
La Hongrie rurale, sociale et politique, par le *Comte J. de Mailath*.

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

GRÈCE et TURQUIE

La Turquie et l'hellénisme contemporain, par *V. Bérard*. 1 vol. in-16. 6e éd. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 3 fr. 50
Bonaparte et les iles Ioniennes (1797-1816), par *E. Rodocanachi*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

ITALIE

Histoire de l'unité italienne (1814-1871). *Bolton King*. 2 v. in-8. 15 fr.
Bonaparte et les républiques italiennes (1796-1799), par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Napoléon en Italie (1800-1812), par *J.-E. Driault*. 1 vol. in-8. 10 fr.

SUISSE

Histoire du peuple suisse, par *Daendliker*. Introd. de *Jules Favre*. In-8. 5 fr.

ROUMANIE

Histoire de la Roumanie contemp. (1822-1900), par *Damé*. In-8. 7 fr.

AMÉRIQUE

Histoire de l'Amérique du Sud, par *Alf. Deberle*. In-16. 3e éd. 3 fr. 50
L'Industrie américaine, par *A. Viallate*, professeur à l'Ecole des Sciences politiques. 1 vol. in-8 . . . . . 10 fr.

CHINE-JAPON

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1861-1902), par *H. Cordier*, de l'Instit. 3 vol. in-8, avec cartes. 30 fr.

L'EXPÉDITION DE CHINE DE 1857-58, par *le même*. 1 vol. in-8. . . 7 fr.
L'EXPÉDITION DE CHINE DE 1860, par *le même*. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr.
EN CHINE. *Mœurs et institutions*. par *M. Courant*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
LE DRAME CHINOIS, par *Marcel Monnier*. 1 vol. in-16. . . . 2 fr. 50
LE PROTESTANTISME AU JAPON (1859-1907), par *R. Allier* in-16. 3 fr. 50
LA QUESTION D'EXTRÊME-ORIENT, par *E. Driault*. 1 vol. in-8. . . 7 fr.

ÉGYPTE

LA TRANSFORMATION DE L'ÉGYPTE, par *Alb. Métin*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

INDE

L'INDE CONTEMP. ET LE MOUVEMENT NATIONAL, par *E. Pirion*. in-16. 3 fr. 50

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE, par *E. Despois*. 1 vol. in-16. 2e éd. 3 fr. 50
FIGURES DU TEMPS PASSÉ, par *M. Dumoulin*. 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50
PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX, par *E. Driault*. 2e éd. 1 vol. in-8. 7 fr.
VUE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. par *le même*. 2 vol. in-16, illustrés. (*Récompensé par l'Institut*). . . . . 7 fr.
LE MONDE ACTUEL. par *le même*. *Tableau politique et économique*. 1 v. in-8. . . . . 7 fr.
SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET GOUVERNEMENT, par *E. d'Eichthal*, de l'Institut. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
SOPHISMES SOCIALISTES ET FAITS ÉCONOMIQUES, par *Yves Guyot*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
LES MISSIONS ET LEUR PROTECTORAT, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
LE SOCIALISME UTOPIQUE, par *A. Lichtenberger*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
LE SOCIALISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *le même*. 1 v. in-8. 5 fr.
L'OUVRIER DEVANT L'ÉTAT, par *Paul Louis*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
HISTOIRE DU MOUVEMENT SYNDICAL EN FRANCE (1789-1906), par *le même*. . . . . 3 fr. 50
LA DISSOLUTION DES ASSEMBLÉES PARLEMENTAIRES, par *Paul Matter*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
LA FRANCE ET L'ITALIE DEVANT L'HISTOIRE, par *J. Reinach*. 1 vol. in-8. 5 fr.
LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER. *Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Russie, Japon, Etats-Unis*, par MM. *J. Bardoux, G. Gidel, Kinzo. Gorai, G. Isambert, G. Louis-Jaray, A. Marraud, Du Motta de San Miguel, P. Quentin-Bauchart, M. Revon, A. Tardieu*. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
FIGURES DISPARUES, par *E. Spuller*. 3 vol. in-16, chacun . . . 3 fr. 50
L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE, par *le même*. 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50
L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ÉGLISE, par *le même*. 1 v. in-16. 3 fr. 50
LA FRANCE ET SES ALLIANCES. *La lutte pour l'équilibre*, par *A. Tardieu* 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
LA VIE POLITIQUE DANS LES DEUX MONDES, 1re ANNÉE (1906-1907), par *A. Viallate*. 1 fort volume in-8. . . . . 10 fr.
Deuxième année (1907-1908). 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.
L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE, par *G. Weill*. 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50

MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

Chaque volume in-16, 2 fr. 50

Bismarck, par H. WELSCHINGER.
Prim, par H. LÉONARDON.
Disraeli, par M. COURCELLE.
Ôkoubo, ministre japonais, par M. COURANT.
Chamberlain, par A. VIALLATE.

***

BIBLIOTHÈQUE UTILE

Élégants volumes in-32 de 192 pages chacun.
Chaque volume broché, **60** *cent.*

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Collas et Driault. Histoire de l'Empire ottoman *jusqu'à la Révolution de 1909.*
Eisenmenger (G.) **Les Tremblements de Terre** avec gravures.
Faque. **L'Indo-Chine française.** *Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin.* 2e édition, mise à jour jusqu'en 1910.
Yves Guyot. **Les Préjugés économiques.**

Acloque (A.). Les insectes nuisibles, ravages, moyens de destruction (avec fig.).
Amigues (E.). A travers le ciel.
Bastide. Les guerres de la Réforme. 5e édit.
Beauregard (H.). Zoologie générale (avec fig.).
Bellet. (D.). Les grands ports maritimes de commerce (avec fig.).
Bère. Histoire de l'armée française.
Berget (Adrien.) La viticulture nouvelle. (*Manuel du vigneron.*) 3e éd.
— La pratique des vins. 2e éd. (*Guide du récoltant*).
— Les vins de France. (*Manuel du consommateur.*)
Blerzy. Torrents, fleuves et canaux de la France. 3e édit.
— Les colonies anglaises. 2e édit.
Boillot. Les entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes.
Bondois. (P). L'Europe contemporaine (1789-1879). 2e édit.
Bouant. Les principaux faits de la chimie (avec fig.).
— Hist. de l'eau (avec fig.).
Brothier. Histoire de la terre. 9e éd.
Buchez. Histoire de la formation de la nationalité française.
I. *Les Mérovingiens.* 6e éd. 1 v.
II. *Les Carlovingiens.* 2e éd. 1 v.
Carnot. Révolution française. 8e éd.
I. *Période de création,* 1789-1792.
II. *Période de défense,* 1792-1804.
Catalan. Notions d'astronomie. 6e édit. (avec fig.).
Collas et Driault. Histoire de l'empire ottoman jusqu'à la révolution de 1909. 4e édit.
Collier. Premiers principes des beaux-arts (avec fig.).
Combes (L.). La Grèce ancienne. 4e édit.
Coste (A.). La richesse et le bonheur.
— Alcoolisme ou épargne. 6e édit.
Coupin (H.). La vie dans les mers (avec fig.).
Creighton. Histoire romaine.
Cruveilhier. Hygiène générale. 9e éd.
Debidour (A.) Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France (1789-1871). Abrégé par Dubois et Sarthou.
Despois (Eug.). Révolution d'Angleterre. (1603-1688). 4e édit.
Doneaud (Alfred). Histoire de la marine française. 4e édit.
— Histoire contemporaine de la Prusse. 2e édit.
Dufour. Petit dictionnaire des falsifications. 4e édit.
Eisenmenger (G.). Les tremblements de terre.
Enfantin. La vie éternelle, passée, présente, future. 6e éd.
Faque (L.). L'Indo-Chine française. 2e éd. mise à jour jusqu'en 1910.
Ferrière. Le darwinisme. 9e éd.
Gaffarel (Paul). Les frontières françaises et leur défense. 2e édit.
Gastineau (B.). Les génies de la science et de l'industrie. 3e éd.
Geikie. La géologie (avec fig.). 5e éd.
Genevoix (F.). Les procédés industriels.
— Les Matières premières.
Gérardin. Botanique générale (avec fig.).
Girard de Rialle. Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
Gossin (H.). La machine à vapeur. Histoire — emploi. (avec fig.)
Grove. Continents et océans, avec fig. 3e éd.

Guyot (Yves). Les préjugés économiques.
Henneguy. Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'au cinquantenaire de l'Unité Italienne (1911). 2e édit.
Huxley. Premières notions sur les sciences. 5e édit.
Jevons (Stanley). L'économie politique. 10e édit.
Jouan. Les îles du Pacifique.
— La chasse et la pêche des animaux marins.
Jourdan (J.). La justice criminelle en France. 2e édit.
Jourdy. Le patriotisme à l'école. 3e édit.
Larbalétrier (A.). L'agriculture française (avec fig.).
— Les plantes d'appartement, de fenêtres et de balcons (avec fig.).
Larivière (Ch. de). Les origines de la guerre de 1870.
Larrivé. L'assistance publique en France.
Laumonier (Dr J.). L'hygiène de la cuisine.
Leneveux. Le budget du foyer. Économie domestique. 2e édit.
— Le travail manuel en France. 2e édit.
Lévy (Albert). Histoire de l'air (avec fig.). 3e édit.
Lock (F.). Jeanne d'Arc (1429-1431). 3e édit.
— Histoire de la Restauration 5e édit.
Mahaffy. L'antiquité grecque (avec fig.).
Maigne. Les mines de la France et de ses colonies.
Mayer (G.). Les chemins de fer (avec fig.).
Merklen (P.). La Tuberculose ; son traitement hygiénique.
Meunier (G.). Histoire de la littérature française. 4e éd.
— Histoire de l'art ancien moderne et contemporain (avec fig.).
Mongredien. Histoire du libre-échange en Angleterre.
Monin. Les maladies épidémiques. Hygiène et prévention (avec fig.).
Morin. Résumé populaire du code civil, 6e édit., avec un appendice sur *la loi des accidents du travail* et la *loi des associations*.
Noël (Eugène). Voltaire et Rousseau. 5e édit.
Ott (A.). L'Asie occidentale et l'Egypte. 2e édit.
Paulhan (F.). La physiologie de l'esprit. 5e édit. (avec fig.)
Paul Louis. Les lois ouvrières dans les deux mondes.
Petit. Economie rurale et agricole.
Pichat (L.). L'art et les artistes en France. (*Architectes, peintres et sculpteurs*). 5e édit.
Quesnel. Histoire de la conquête de l'Algérie.
Raymond (E.). L'Espagne et le Portugal. 3e édit.
Regnard. Histoire contemporaine de l'Angleterre depuis 1815 jusqu'à l'avènement de Georges V. 2e édit.
Renard (G.). L'homme est-il libre? 6e édit.
Robinet. La philosophie positive. A. Comte et P. Laffitte. 6e éd.
Rolland (Ch.). Histoire de la maison d'Autriche. 3e édit.
Sérieux et Mathieu. L'Alcool et l'alcoolisme. 4e édit.
Spencer (Herbert). De l'éducation. 13e édit.
Turck. Médecine populaire. 7e édit.
Vaillant. Petite chimie de l'agriculteur.
Zaborowski. L'origine du langage. 7e édit.
— Les migrations des animaux. 4e édit.
— Les grands singes. 3e édit.
— Les mondes disparus (avec fig.) 4e édit.
— L'homme préhistorique. 7e édit. (avec fig.)
Zevort (Edg.). Histoire de Louis-Philippe. 4e édit.
Zurcher (F.). Les phénomènes de l'atmosphère. 7e édit.
Zurcher et Margollé. Télescope et microscope. 3e édit.
— Les phénomènes célestes. 2e éd.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-16.

Brochés, 2 fr. 50.

Derniers volumes publiés :

Lord Avebury (Sir John Lubbock).
Paix et bonheur.

G. Compayré.
L'adolescence. 2e édit.

J. Delvolve.
Rationalisme et tradition.

Ch. Dunan.
Les deux idéalismes.

G. Dromard.
Les mensonges de la vie intérieure.

A. Joussain.
Le fondement psychologique de la morale.

N. Kostyleff.
La crise de la psychologie expérimentale.

P. Mendousse.
Du dressage à l'éducation.

D. Parodi.
Le problème moral et la pensée contemporaine.

Fr. Paulhan.
La logique de la Contradition.

Péladan.
La philosophie de Léonard de Vinci.

Dr J. Philippe et Dr G. Paul Boncour.
L'éducation des anormaux.

Fr. Queyrat.
La curiosité.

Th. Ribot.
Problèmes de psychologie affective.

Seillière.
Introduction à la philosophie de l'impérialisme.

Alaux.
Philosophie de Victor Cousin.

R. Allier.
Philosophie d'Ernest Renan. 3e éd.

L. Arréat.
La morale dans le drame. 3e édit.
Mémoire et imagination. 2e édit.
Les croyances de demain.
Dix ans de philosophie (1890-1900).
Le sentiment religieux en France.
Art et psychologie individuelle.

G. Aslan.
Expérience et Invention en morale.

G. Ballet.
Langage intérieur et aphasie. 2e éd.

A. Bayet.
La morale scientifique. 2e édit.

Beaussire.
Antécédents de l'hégélianisme.

Bergson.
Le rire. 6e édit.

Binet.
Psychologie du raisonnement. 4e éd.

Hervé Blondel.
Les approximations de la vérité.

C. Bos.
Psychologie de la croyance. 2e éd.
Pessimisme, féminisme, moralisme.

M. Boucher.
Essai sur l'hyperespace. 2e éd.

C. Bouglé.
Les sciences sociales en Allemagne.
Qu'est-ce que la sociologie? 2e éd.

J. Bourdeau.
Les maîtres de la pensée. 6e éd.
Socialistes et sociologues. 2e édit.
Pragmatisme et modernisme.

E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature. 6e éd.

Brunschvicg.
Introd. à la vie de l'esprit. 2e éd.
L'idéalisme contemporain.

C. Coignet.
Protestantisme français au XIXe siècle

G. Compayré.
L'adolescence.

Coste.
Dieu et l'âme. 2e édit.

Em. Cramaussel.
Le premier éveil intellectuel de l'enfant. 2e édit.

A. Cresson.
Bases de la philos. naturaliste.
Le malaise de la pensée philos.
La morale de Kant. 2e éd.

G. Danville.
Psychologie de l'amour. 5e édit.

L. Dauriac.
La psychol. dans l'Opéra français

J. Delvolvé.
L'organisation de la conscience morale.

L. Dugas.
Psittacisme et pensée symbolique.
La timidité. 5e édit.
Psychologie du rire. 2e édit.
L'absolu.

L. Duguit.
Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'État. 2e éd.

G. Dumas.
Le sourire.

Dunan.
Théorie psychologique de l'espace.

Duprat.
Les causes sociales de la folie.
Le mensonge. 2e édit

Durand (DE GROS).
Philosophie morale et sociale.

E. Durkheim.
Les règles de la méthode sociol. 5e éd.

E. d'Eichthal.
Cor. de S. Mill et G. d'Eichthal.
Pages sociales.

Encausse (PAPUS).
Occultisme et spiritualisme. 2e éd.

A. Espinas.
La philos. expériment. en Italie.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

Ch. Féré.
Sensation et mouvement. 2e édit.
Dégénérescence et criminalité. 4e éd.

E. Ferri.
Les criminels dans l'art.

Fierens-Gevaert.
Essai sur l'art contemporain. 2e éd.
La tristesse contemporaine. 5e éd.
Psychol. d'une ville. Bruges. 3e éd.
Nouveaux essais sur l'art contemp.

Maurice de Fleury.
L'âme du criminel. 2e éd.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

A. Fouillée.
Propriété sociale et démocratie. 4e édit.

E. Fournière.
Essai sur l'individualisme. 2e édit.

Gauckler.
Le beau et son histoire.

G. Geley.
L'être subconscient. 2e édit.

J. Girod.
Démocratie, patrie et humanité.

E. Goblot.
Justice et liberté. 2e édit.

A. Godfernaux.
Le sentiment et la pensée. 2e édit.

J. Grasset.
Les limites de la biologie. 6e édit.

G. de Greef.
Les lois sociologiques. 4e édit.

Guyau.
La genèse de l'idée de temps. 2e éd.

E. de Hartmann.
La religion de l'avenir. 7e édition.
Le Darwinisme. 9e édition.

R. C. Herckenrath.
Probl. d'esthétique et de morale.

Marie Jaëll.
L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.

W. James.
La théorie de l'émotion. 3e édit.

Paul Janet.
La philosophie de Lamennais.

Jankelevitch.
Nature et société.

A. Joussain.
Le fondement psychologique de la morale.

J. Lachelier.
Du fondement de l'induction. 5e éd.
Études sur le syllogisme.

C. Laisant.
L'Éducation fondée sur la science. 3e éd.

Mme Lampérière.
Le rôle social de la femme.

A. Landry.
La responsabilité pénale.

Lange.
Les émotions. 2e édit.

Lapie.
La justice par l'État.

Laugel.
L'optique et les arts.

Gustave Le Bon.
Lois psychol. de l'évol. des peuples. 10e éd.
Psychologie des foules. 16e éd.

F. Le Dantec.
Le déterminisme biologique. 3e éd.
L'individualité et l'erreur individualiste. 3e édit.
Lamarckiens et darwiniens. 3e éd.

G. Lefèvre.
Obligation morale et idéalisme.

Liard.
Les logiciens anglais contem. 5e éd.
Définitions géométriques. 3e édit.

H. Lichtenberger.
La philosophie de Nietzsche. 12e éd.
Aphorismes de Nietzsche. 5e éd.

O. Lodge.
La vie et la matière. 2e édit.

John Lubbock.
Le bonheur de vivre. 2 vol. 11e éd.
L'emploi de la vie. 7e édit.

G. Lyon.
La philosophie de Hobbes.

E. Marguery.
L'œuvre d'art et l'évolution. 2e édit.

Mauxion.
L'éducation par l'instruction. 2e éd.
Nature et éléments de la moralité.

G. Milhaud.
Les conditions et les limites de la certitude logique. 2e édit.
Le rationnel.

Mosso.
La peur. 4e éd.
La fatigue intellect. et phys. 6e éd.

E. Murisier.
Les mal. du sent. religieux. 3e éd.

A. Naville.
Nouvelle classif. des sciences. 2e éd.

Max Nordau.
Paradoxes psychologiques. 6e éd.
Paradoxes sociologiques. 6e édit.
Psycho-physiologie du génie. 4e éd.

Novicow.
L'avenir de la race blanche. 2e édit.

Ossip-Lourié.
Pensées de Tolstoï. 3e édit.
Philosophie de Tolstoï. 2e édit.
La philos. soc. dans le théât. d'Ibsen. 2e édit.
Nouvelles pensées de Tolstoï.
Le bonheur et l'intelligence.
Croyance religieuse et croyance intellectuelle.

G. Palante.
Précis de sociologie. 4e édit.
La sensibilité individualiste.

W.-R. Paterson (Swift).
L'éternel conflit.

Paulhan.
Les phénomènes affectifs. 2e édit.
Psychologie de l'invention. 2e édit.
Analystes et esprits synthétiques.
La fonction de la mémoire.
La morale de l'ironie.

J. Philippe.
L'image mentale.

J. Philippe et G. Paul-Boncour.
Les anomalies mentales chez les écoliers. 2e édit.

F. Pillon.
La philosophie de Charles Secrétan.

Pioger.
Le monde physique.

L. Proal.
L'éducation et le suicide des enfants.

Queyrat.
L'imagination chez l'enfant. 4e édit.
L'abstraction. 2e édit.
Les caractères et l'éducation morale. 4 éd.
La logique chez l'enfant. 3e éd.
Les jeux des enfants. 2e édit.

G. Rageot.
Les savants et la philosophie.

P. Regnaud.
Précis de logique évolutionniste.
Comment naissent les mythes.

G. Renard.
Le régime socialiste. 6e édit.

A. Réville.
Divinité de Jésus-Christ. 4e éd.

A. Rey.
L'énergétique et le mécanisme.

Th. Ribot.
La philos. de Schopenhauer. 12e éd.
Les maladies de la mémoire. 21e éd.
Les maladies de la volonté. 26e éd.
Les mal. de la personnalité. 14e édit.
La psychologie de l'attention. 11e éd.

G. Richard.
Socialisme et science sociale. 3e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 8e éd.

De Roberty.
L'agnosticisme. 2e édit.
La recherche de l'Unité.
Psychisme social.
Fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.
Frédéric Nietzsche.

E. Roerich.
L'attention spontanée et volontaire.

J. Rogues de Fursac.
Mouvement mystique contemp.

Roisel.
De la substance.
L'idée spiritualiste. 2e édit.

Roussel-Despierres.
L'idéal esthétique.

Rzewuski.
L'optimisme de Schopenhauer.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 11e édition.
Le fondement de la morale. 11e éd.
Pensées et fragments. 24e édition.
Ecrivains et style. 2e édit.
Sur la religion. 2e édit.
Philosophie et philosophes.
Ethique, droit et politique.
Métaphysique et esthétique.

P. Sollier.
Les phénomènes d'autoscopie.

P. Souriau.
La rêverie esthétique.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 9e édit.
L'individu contre l'Etat. 8e éd.
L'association en psychologie.

Stuart Mill.
Correspondance avec G. d'Eichthal.
Auguste Comte et la philosophie positive. 8e édition.
L'utilitarisme. 6e édition.
La liberté. 3e édit.

Sully Prudhomme.
Psychologie du libre arbitre.

Sully Prudhomme et Ch. Richet.
Le probl. des causes finales. 4e éd.

Tanon.
L'évol. du droit et la consc. soc. 3e éd.

Tarde.
La criminalité comparée. 7e éd.
Les transformations du droit. 6e éd.
Les lois sociales. 6e édit.

J. Taussat.
Le monisme et l'animisme.

Thamin.
Éducation et positivisme. 3e éd.

P.-F. Thomas.
La suggestion, son rôle. 5e édit.
Morale et éducation. 2e éd.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion. 4e édit.

Zeller.
Christ. Baur et l'école de Tubingue.

Th. Ziegler.
La question sociale 4e éd.

VOLUMES IN-8.

Brochés, à 3.75, 5, 7.50 et 10 fr.

Derniers volumes publiés :

R. Brugeilles.
Le droit et la sociologie. 3 fr. 75

L. Cellérier.
Esquisse d'une science pédagogique. 7 fr. 50

E. de Cyon.
Dieu et science. 7 fr. 50

A. Darbon.
L'Explication mécanique et le nominalisme. 3 fr. 75

J. Dubois.
Le problème pédagogique. 7 fr. 50

E. Durkheim.
L'année sociologique, tome XI, 1906-1909. 15 fr.

H. Ebbinghaus.
Précis de psychologie. 5 fr.

R. Eucken.
Les grands courants de la pensée contemporaine. 10 fr.

A. Fouillée.
La démocratie politique et sociale en France. 3 fr. 75

J.-J. Gourd.
Philosophie de la religion. 5 fr.

O. Hamelin.
Le système de Descartes. 7 fr. 50

Ch. Lalo.
Les sentiments esthétiques. 5 fr.

G. Lechalas.
Étude sur l'espace et le temps. 2e édition. 5 fr.

L. Lévy-Bruhl.
Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures. 7 fr. 50

A. Matagrin.
La psychologie sociale de Gabriel Tarde. 5 fr.

P. Mendousse.
L'âme de l'adolescent. 5 fr.

Nordau.
Le sens de l'histoire. 7 fr. 50

J. Novicow.
La critique du Darwinisme social. 7 fr. 50

C. Piat.
La morale du bonheur. 5 fr

F. Pillon.
L'année philosophique, 20e année, 1909. 5 fr.

Ed. Roehrich.
Philosophie de l'éducation. 5 fr

Jean d'Udine.
L'art et le geste. 5 fr

Ch. Adam.
La philosophie en France (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

Arréat.
Psychologie du peintre. 5 fr.

Dr L. Aubry.
La contagion du meurtre. 5 fr.

Alex. Bain.
La logique inductive et déductive. 5e édit. 2 vol. 20 fr.

J.-M. Baldwin.
Le développement mental chez l'enfant et dans la race. 7 fr. 50

J. Bardoux.
Psychol. de l'Angleterre contemp. (*les crises belliqueuses*). 7 fr. 50
Psychologie de l'Angleterre contemporaine (*les crises politiques*). 5 fr.

Barthélemy Saint-Hilaire.
La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 5 fr.

Barzelotti.
La philosophie de H. Taine. 7 fr. 50

A. Bayet.
L'idée de bien. 3 fr. 75

Bazaillas.
Musique et inconscience. 5 fr.
La vie personnelle. 5 fr.

G. Belot.
Études de morale positive. 7 fr. 50

H. Bergson.
Essai sur les données immédiates de la conscience. 7e édit. 3 fr. 75
Matière et mémoire. 6e édit. 5 fr.
L'évolution créatrice. 7e éd. 7 fr. 50

R. Berthelot.
Evolutionnisme et platonisme. 5 fr.

A. Bertrand.
L'enseignement intégral. 5 fr.
Les études dans la démocratie. 5 fr.

A. Binet.
Les révélations de l'écriture. 5 fr.

C. Bloch.
La philosophie de Newton. 10 fr.

J.-H. Boex-Borel.
(*J.-H. Rosny aîné*).
Le pluralisme. 5 fr.

Em. Boirac.
L'idée du phénomène. 5 fr.
La psychologie inconnue. 5 fr.

Bouglé.
Les idées égalitaires. 2e éd. 3 fr. 75
Essais sur le régime des castes. 5 fr.

L. Bourdeau.
Le problème de la mort. 4e éd. 5 fr.
Le problème de la vie. 7 fr. 50

Bourdon.
L'expression des émotions. 7 fr. 50

Em. Boutroux.
Études d'histoire de la philosophie. 2e édit. 7 fr. 50

Braunschvig.
Le sentiment du beau et le sentiment politique. 7 fr. 50

L. Bray.
Du beau. 5 fr.

Brochard.
De l'erreur. 2e éd. 5 fr.

M. Brunschvicg.
Spinoza. 2e édit. 3 fr. 75
La modalité du jugement. 5 fr.

L. Carrau.
Philosophie religieuse en Angleterre. 5 fr.

Ch. Chabot.
Nature et moralité. 5 fr.

A. Chide.
Le mobilisme moderne. 5 fr

Clay.
L'alternative. 2e éd. 10 fr.

Collins.
Résumé de la phil. de H. Spencer. 4e éd. 10 fr.

Cosentini.
La sociologie génétique. 3 fr. 75

A. Coste.
Principes d'une sociol. obj. 3 fr. 75
L'expérience des peuples. 10 fr.

C. Couturat.
Les principes des mathématiques. 5 f

Crépieux-Jamin.
L'écriture et le caractère. 5e éd. 7.50

A. Cresson.
Morale de la raison théorique. 5 fr.

Dauriac.
Essai sur l'esprit musical. 5 fr.

H. Delacroix.
Études d'histoire et de psychologie du mysticisme. 10 fr.

Delbos.
Philos. pratique de Kant. 12 fr. 50

J. Delvaille.
La vie sociale et l'éducation. 3 fr. 75

J. Delvolve.
Religion, critique et philosophie positive chez Bayle. 7 fr. 50

Draghicesco.
L'individu dans le déterminisme social. 7 fr. 50
Le problème de la conscience. 3 fr. 75

L. Dugas.
Le problème de l'éducat. 2e éd. 5 fr.

G. Dumas.
St-Simon et Auguste Comte. 5 fr

G.-L. Duprat.
L'instabilité mentale. 5 fr.

Duproix.
Kant et Fichte. 2e édit. 5 fr.

Durand (DE GROS).
Taxinomie générale. 5 fr.
Esthétique et morale. 5 fr.
Variétés philosophiques. 2e éd. 5 fr.

E. Durkheim.

De la div. du trav. soc. 2e éd. 7 fr. 50
Le suicide, étude sociolog. 7 fr. 50
L'année sociologique. 10 volumes : 1re à 5e années. Chacune. 10 fr. 6e à 10e. Chacune. 12 fr. 50

V. Egger.

La parole intérieure. 2e éd. 5 fr.

Dwelshauvers.

La synthèse mentale. 5 fr.

A. Espinas.

La philosophie sociale au XVIIIe siècle et la Révolution. 7 fr. 50

Enriques.

Les problèmes de la science et la logique. 3 fr. 75

F. Evellin.

La raison pure et les antinomies. 5 fr.

G. Ferrero.

Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr.

Enrico Ferri.

La sociologie criminelle. 10 fr.

Louis Ferri.

La psychologie de l'association, depuis Hobbes. 7 fr. 50

J. Finot.

Le préjugé des races. 3e éd. 7 fr. 50
Philos. de la longévité. 12e éd. 5 fr.

Fonsegrive.

Le libre arbitre. 2e éd. 10 fr.

M. Foucault.

La psychophysique. 7 fr. 50
Le rêve. 5 fr.

Alf. Fouillée.

Liberté et déterminisme. 5e éd. 7 fr. 50
Critique des systèmes de morale contemporains. 5e éd. 7 fr. 50
La morale, l'art et la religion, d'après Guyau. 6e éd. 3 fr. 75
L'avenir de la métaphys. 2e éd. 5 fr.
Évolutionnisme des idées-forces. 4e éd. 7 fr. 50
La psychologie des idées-forces. 2e édit. 2 vol. 15 fr.
Tempérament et caractère. 3e éd. 7 fr. 50
Le mouvement idéaliste. 2e éd. 7 fr. 50
Le mouvement positiviste. 2e éd. 7.50
Psych. du peuple français. 3e éd. 7.50
La France au point de vue moral. 3e édit. 7 fr. 50
Esquisse psychologique des peuples européens. 4e édit. 10 fr.
Nietzsche et l'immoralisme. 2e éd. 5 f.
Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain. 2e éd. 7 fr. 50
Eléments sociol. de la morale. 2e édit. 7 fr. 50
La morale des idées-forces. 7 fr. 50
Le socialisme et la sociologie réformiste. 7 fr. 50

E. Fournière.

Théories social. au XIXe siècle. 7 fr. 50

G. Fulliquet.

L'obligation morale. 7 fr. 50

Garofalo.

La criminologie. 5e édit. 7 fr. 50
La superstition socialiste. 5 fr.

L. Gérard-Varet.

L'ignorance et l'irréflexion. 5 fr.

E. Gley.

Études de psycho-physiologie. 5 fr.

G. Gory.

L'immanence de la raison dans la connaissance sensible. 5 fr.

R. de la Grasserie.

De la psychologie des religions. 5 fr.

J. Grasset.

Demifous et demiresponsables. 5 fr.
Introduction physiologique à l'étude de la philosophie. 2e éd. 5 fr.

G. de Greef.

Le transformisme social. 2e éd. 7 fr. 50
La sociologie économique. 3 fr. 75

K. Groos.

Les jeux des animaux. 7 fr. 50

Gurney, Myers et Podmore

Les hallucin. télépath. 4e éd. 7 fr. 50

Guyau.

La morale angl. cont. 5e éd. 7 fr. 50
Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 6e éd. 5 fr.
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. 9e éd. 5 fr.
L'irréligion de l'avenir. 13e éd. 7 fr. 50
L'art au point de vue sociol. 8e éd. 7 fr. 50
Éducation et hérédité. 10e éd. 5 fr.

E. Halévy.

La form. du radicalisme philos.
I. *La jeunesse de Bentham*. 7 fr. 50
II. *Évol. de la doctr. utilitaire*, 1789-1815. 7 fr. 50
III. *Le radicalisme philos*. 7 fr. 50

O. Hamelin.

Les éléments de la représentation. 7 fr. 50

Hannequin.

L'hypoth. des atomes. 2e éd. 7 fr. 50
Etudes d'histoire des sciences et d'histoire de la philosophie. 2 vol. 15 fr.

P. Hartenberg.

Les timides et la timidité. 3e éd. 5 fr.
Physionomie et caractère. 5 fr.

Hébert.

Evolut. de la foi catholique. 5 fr.
Le divin. 5 fr.

C. Hémon.

Philos. de Sully Prudhomme. 7 fr. 50

Hermant et Van de Waele
Les principales théories de la logique contemporaine. 5 fr.

G. Hirth.
Physiologie de l'art. 5 fr.

H. Höffding.
Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience. 4e édit. 7 fr. 50
Hist. de la philos. moderne. 2e édit. 2 vol. 20 fr.
Philosophie de la religion. 7 fr. 50
Philosophes contemporains. 2e édit. 3 fr. 75

Hubert et Mauss.
Mélanges d'histoire des religions. 5 fr.

Ioteyko et Stefanowska.
Psycho-physiologie de la douleur. 5 fr.

Isambert.
Les idées socialistes en France (1815-1848). 7 fr. 50

Izoulet.
La cité moderne. 7e édit. 10 fr.

Jacoby.
La sélect. chez l'homme. 2e éd. 10 fr.

Paul Janet.
Œuvres philosophiques de Leibniz. 2e édition. 2 vol. 20 fr.

Pierre Janet.
L'automatisme psychol. 6e éd. 7 fr. 50

J. Jastrow.
La subconscience. 7 fr. 50

J. Jaurès.
Réalité du monde sensible. 2e édit. 7 fr. 50

Karppe.
Études d'hist. de la philos. 3 fr. 75

A. Keim.
Helvétius. 10 fr.

P. Lacombe.
Individus et sociétés selon Taine. 7 fr. 50

A. Lalande.
La dissolution opposée à l'évolution. 7 fr. 50

Ch. Lalo.
Esthétique musicale scientifique. 5 f.
L'esthétique expérim. cont. 3 fr. 75

A. Landry.
Principes de morale rationnelle. 5 fr.

De Lanessan.
La morale naturelle. 10 fr.
La morale des religions. 10 fr.

P. Lapie.
Logique de la volonté. 7 fr. 50

Lauvrière.
Edgar Poë. Sa vie. Son œuvre 10 fr.

E. de Laveleye.
De la propriété et de ses formes primitives. 5e édit. 10 fr.
Le gouvernement dans la démocratie. 3e éd. 2 vol. 15 fr.

M.-A. Leblond.
L'idéal du XIXe siècle. 5 fr.

Gustave Le Bon.
Psych. du socialisme. 6e éd. 7 fr. 50

G. Lechalas.
Études esthétiques. 5 fr.

Lechartier.
David Hume, moraliste et sociologue. 5 fr.

Leclère.
Le droit d'affirmer. 5 fr.

F. Le Dantec.
L'unité dans l'être vivant. 7 fr. 50
Limites du connaissable. 3e édit. 3 fr. 75

Xavier Léon.
La philosophie de Fichte. 10 fr.

Leroy (E.-B.).
Le langage. 5 fr.

A. Lévy.
La philosophie de Feuerbach. 10 fr.

L. Lévy-Bruhl.
La philosophie de Jacobi. 5 fr.
Lettres de Stuart Mill à Comte. 10 fr.
La philos. d'Aug. Comte. 2e éd. 7 fr. 50
La morale et la science des mœurs. 4e éd. 5 fr.

Liard.
Science positive et métaphysique. 4e édit. 7 fr. 50
Descartes. 2e édit. 5 fr.

H. Lichtenberger.
Richard Wagner, poète et penseur. 5e édit. 10 fr.
Henri Heine penseur. 3 fr. 75

Lombroso.
La femme criminelle et la prostituée 1 vol. avec planches. 15 fr.
Le crime polit. et les révol. 2 v. 15 f.
L'homme criminel. 3e édit. 2 vol., avec atlas. 36 fr.
Le crime. 2e éd. 10 fr.
L'homme de génie (avec planches). 4e édit. 10 fr.

E. Lubac.
Système de psychol. rationn. 3 fr. 75

G. Luquet.
Idées générales de psychol. 5 fr.

G. Lyon.
L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle. 7 fr. 50
Enseignement et religion. 3 fr. 75

P. Malapert.
Les éléments du caractère. 2e éd. 5 fr.

Marion.
La solidarité morale. 6e édit. 5 fr.

Fr. Martin.
La perception extérieure et la science positive. 5 fr.

J. Maxwell.
Les phénomènes psych. 4e éd. 5 fr.

E. Meyerson.
Identité et réalité. 7 fr. 50

Max Muller.
Nouv. études de mythol. 12 fr. 50

Myers.
La personnalité humaine. 3e éd. 7.50

E. Naville.
La logique de l'hypothèse. 2e éd. 5 fr.
La définition de la philosophie. 5 fr.
Les philosophies négatives. 5 fr.
Le libre arbitre. 2e édition. 5 fr.
Les philosophies affirmatives. 7 fr. 50

J.-P. Nayrac.
L'attention. 3 fr. 75

Max Nordau.
Dégénérescence. 2 v. 7e éd. 17 fr. 50
Les mensonges conventionnels de notre civilisation. 10e éd. 5 fr.
Vus du dehors. 5 fr.

Novicow.
Luttes entre soc. humaines. 2e éd. 10 f.
Gaspillages des soc. mod. 2e éd. 5 fr.
Justice et expansion de la vie. 7 fr. 50

H. Oldenberg.
Le Bouddha. 2e éd. 7 fr. 50
La religion du Véda. 10 fr.

Ossip-Lourié.
La philosophie russe contemp. 5 fr.
Psychol. des romanciers russes au XIXe siècle. 7 fr. 50

Ouvré.
Form. littér. de la pensée grecq. 10 fr.

G. Palante.
Combat pour l'individu. 3 fr. 75

Fr. Paulhan.
Les caractères. 3e édition. 5 fr.
Les mensonges du caractère. 5 fr.
Le mensonge de l'art. 5 fr.

Payot.
L'éducation de la volonté. 34e éd. 5 fr.
La croyance. 3e éd. 5 fr.

Jean Pérès.
L'art et le réel. 3 fr. 75

Bernard Perez.
Les trois premières années de l'enfant. 5e édit. 5 fr.
L'enfant de 3 à 7 ans. 4e éd. 5 fr.
L'éd. mor. dès le berceau. 4e éd. 5 fr.
L'éd. intell. dès le berceau. 2e éd. 5 fr.

C. Piat.
La personne humaine. 7 fr. 50
Destinée de l'homme. 5 fr.

Picavet.
Les idéologues. 10 fr.

Piderit.
La mimique et la physiognomonie, avec 95 fig. 5 fr.

Pillon.
L'année philos. 20 vol., chacun. 5 fr.

J. Ploger.
La vie et la pensée. 5 fr.
La vie sociale, la morale et le progrès. 5 fr.

L. Prat.
Le caractère empirique et la personne. 7 fr. 50

Preyer.
Éléments de physiologie. 5 fr.

L. Proal.
Le crime et la peine. 3e éd. 10 fr.
La criminalité politique. 2e éd. 5 fr.
Le crime et le suicide passionn. 10 f.

G. Rageot.
Le succès. 3 fr. 75

F. Rauh.
De la méthode dans la psychologie des sentiments. 2e éd. 5 fr.
L'expérience morale. 3 fr. 75

Récéjac.
La connaissance mystique. 5 fr.

G. Renard.
La méthode scientifique de l'histoire littéraire. 10 fr.

Renouvier.
Les dilem. de la métaph. purc. 5 fr.
Hist. et solut. des problèmes métaphysiques. 7 fr. 50
Le personnalisme. 10 fr.
Critique de la doctrine de Kant. 7.50
Science de la morale. Nouvelle édit. 2 vol. 15 fr.

G. Revault d'Allonnes.
Psychologie d'une religion. 5 fr.
Les inclinations. 3 fr. 75

A. Rey.
La théorie de la physique chez les physiciens contemp. 7 fr. 50

Ribéry.
Classification des caractères. 3 fr. 75

Th. Ribot.
L'hérédité psycholog. 9e éd. 7 fr. 50
La psychologie anglaise contemporaine. 3e éd. 7 fr. 50
La psychologie allemande contemporaine. 7e éd. 7 fr. 50
La psych. des sentim. 7e éd. 7 fr. 50
L'évol. des idées générales. 3e éd. 5 fr.
L'imagination créatrice. 3e éd. 5 fr.
Logique des sentiments. 2e éd. 3 f. 75
Essai sur les passions. 3e éd. 3 fr. 75

Ricardou.
De l'idéal. 5 fr.

G. Richard.

L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire. 7 fr. 50

H. Riemann.

Elém. de l'esthétiq. musicale. 5 fr.

E. Rignano.

Transmissibilité des caractères acquis. 5 fr.

A. Rivaud.

Essence et existence chez Spinoza. 3 fr. 75

E. de Roberty.

Ancienne et nouvelle philos. 7 fr. 50
La philosophie du siècle. 5 fr.
Nouveau programme de sociol. 5 fr.
Sociologie de l'action. 3 fr. 75

G. Rodrigues.

Le problème de l'action. 3 fr. 75

F. Roussel-Despierres.

Liberté et beauté. 7 fr. 50

Romanes.

L'évol. ment. chez l'homme. 7 fr. 50

Russell.

La philosophie de Leibniz. 3 fr. 75

Ruyssen.

Évolut. psychol. du jugement. 5 fr.

A. Sabatier.

Philosophie de l'effort. 2e éd. 7 fr. 50

Émile Saigey.

La physique de Voltaire. 5 fr.

G. Saint-Paul.

Le langage intérieur. 5 fr.

E. Sanz y Escartin.

L'individu et la réforme sociale. 7.50

F. Schiller.

Études sur l'humanisme. 10 fr.

A. Schinz.

Anti-pragmatisme. 5 fr.

Schopenhauer.

Aphorismes sur la sagesse dans la vie. 9e éd. 5 fr.
Le monde comme volonté et représentation. 5e éd. 3 vol. 22 fr. 50

Séailles.

Ess. sur le génie dans l'art. 2e éd. 5 fr.
Philosoph. de Renouvier. 7 fr. 50

Sighele.

La foule criminelle. 2e édit. 5 fr.

Sollier.

Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. 2e éd. 5 fr.
Le problème de la mémoire. 3 fr 75
Le mécanisme des émotions. 5 fr.
Le doute. 7 fr. 50

Souriau.

L'esthétique du mouvement. 5 fr.
La beauté rationnelle. 10 fr.
La suggestion dans l'art. 2e édit. 5 fr.

Spencer (Herbert).

Les premiers principes. 11e éd. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol. 20 fr.
Princip. de biologie. 6e éd. 2 v. 20 fr.
Princip. de sociol. 5 vol. 43 fr. 75
I. *Données de la sociologie*, 10 fr. — II. *Inductions de la sociologie*. *Relations domestiques*, 7 fr. 50. — III. *Institutions cérémonielles et politiques*. 15 fr. — IV. *Institutions ecclésiastiques*, 3 fr. 75. — V. *Institutions professionnelles*, 7 fr. 50.
Justice. 3e éd. 7 fr. 50
Rôle moral de la bienfaisance. 7.50
Morale des différents peuples. 7.50
Problèmes de morale et de sociologie. 2e éd. 7 fr. 50
Essais sur le progrès. 5e éd. 7 fr. 50
Essais de politique. 4e éd. 7 fr. 50
Essais scientifiques. 3e éd. 7 fr. 50
De l'éducation. 13e édit. 5 fr.
Une autobiographie. 10 fr.

P. Stapfer.

Questions esthétiques et religieuses 3 fr. 75

Stein.

La question sociale au point de vue philosophique. 10 fr.

Stuart Mill.

Mes mémoires. 5e éd. 5 fr.
Système de logique. 2 vol. 20 fr.
Essais sur la religion. 4e édit. 5 fr.
Lettres à Auguste Comte.

James Sully.

Le pessimisme. 2e éd. 7 fr. 50
Essai sur le rire. 7 fr. 50

Sully Prudhomme.

La vraie religion selon Pascal. 7 f. 50
Le lien social. 3 fr. 75

G. Tarde.

La logique sociale. 3e édit. 7 fr. 50
Les lois de l'imitation. 5e éd. 7 fr. 50
L'opposition universelle. 7 fr. 50
L'opinion et la foule. 3e édit. 5 fr.

Em. Tardieu.

L'ennui. 5 fr.

P.-Félix Thomas.

L'éducation des sentiments. 5e éd. 5 fr.
Pierre Leroux. Sa philosophie. 5 fr.

P. Tisserand.

L'anthropologie de Maine de Biran. 10 fr.

Et. Vacherot.

Essais de philosophie critique. 7 f. 50
La religion. 7 fr. 50

F. Waynbaum

La physionomie humaine. 5 fr.

L. Weber.

Vers le positivisme absolu par l'idéalisme. 7 fr. 50

ÉCONOMIE POLITIQUE — SCIENCE FINANCIÈRE

COLLECTION DES PRINCIPAUX ÉCONOMISTES

Enrichie de commentaires, de notes explicatives et de notices historiques

(COLLECTION GUILLAUMIN.)

MÉLANGES (1re PARTIE)

David Hume. *Essai sur le commerce, le luxe, l'argent, les impôts, le crédit public, sur la balance du commerce, la jalousie commerciale, la population des nations anciennes.* — **V. de Forbonnais.** *Principes économiques.* — **Condillac.** *Le commerce et le gouvernement.* — **Condorcet.** *Lettres d'un laboureur de Picardie à M. N*** (Necker).* — *Réflexions sur l'esclavage des nègres.* — *Réflexions sur la justice criminelle.* — *De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe.* — *De l'impôt progressif.* — **Lavoisier.** *De la richesse territoriale du royaume de France.* — **Franklin.** *La science du bonhomme Richard* et ses autres opuscules. 1 vol. grand in-8. . . . . 10 fr.

MÉLANGES (2e PARTIE)

Necker. *Sur la législation et le commerce des grains.* — L'abbé **Galiani.** *Dialogues sur le commerce des blés* avec la *Réfutation* de l'abbé **Morellet.** — **Montyon.** *Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples?* — **Bentham.** *Défense de l'usure.* 1 vol. gr. in-8. . . . . 10 fr.

RICARDO

Œuvres complètes. Les œuvres de Ricardo se composent : 1° des **Principes de l'économie politique et de l'impôt.** — 2° Des ouvrages ci-après : *De la protection accordée à l'agriculture.* — *Plan pour l'établissement d'une banque nationale.* — *Essai sur l'influence du bas prix des blés sur les profits du capital.* — *Proposition pour l'établissement d'une circulation monétaire économique et sûre.* — *Le haut prix des lingots est une preuve de la dépréciation des billets de banque.* — *Essai sur les emprunts publics*, avec des *notes.* 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

J.-B. SAY

Cours complet d'économie politique pratique. 2 vol. grand in-8. 20 fr.

J.-B. SAY

Œuvres diverses : *Catéchisme d'économie politique.* — *Lettres à Malthus et correspondance générale.* — *Olbie.* — *Petit volume.* — *Fragments et opuscules inédits.* 1 vol. grand in-8. . . . . 10 fr.

ADAM SMITH

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, traduction de G. GARNIER. 5e édition, augmentée. 2 vol. in-8. . . 16 fr.

DICTIONNAIRE DU COMMERCE
DE L'INDUSTRIE ET DE LA BANQUE

DIRECTEURS :

MM. Yves GUYOT et Arthur RAFFALOVICH

2 volumes grand in-8. Prix, brochés. . . . . 50 fr.
— — reliés. . . . . 58 fr.

Cet ouvrage peut s'acquérir en envoyant un mandat-poste de 10 fr., au reçu duquel est faite l'expédition du livre, et en payant le reste, soit 40 fr., en quatre traites de 10 fr. chacune, de deux mois en deux mois. *(Pour recevoir l'ouvrage relié ajouter 8 fr. au premier paiement.)*

COLLECTION DES ÉCONOMISTES ET PUBLICISTES CONTEMPORAINS

FORMAT IN-8.

VOLUMES RÉCEMMENT PUBLIÉS

ANTOINE (Ch.). **Cours d'économie sociale.** 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. . . . . 9 fr.

ARNAUNÉ (Aug.), ancien directeur de la Monnaie, conseiller maître à la Cour des comptes. **La monnaie, le crédit et le change.** 1 vol. in-8. 4e édition, revue et augmentée. . . . . 8 fr.

COLSON (C.) del'Institut, **Cours d'économie politique**, professé à l'École nationale des ponts et chaussées.

Livre I. — *Théorie générale des phénomènes économiques.* 2e édition revue et augmentée. . . . . 6 fr.
— II. — *Le travail et les questions ouvrières.* 3e tirage. . . 6 fr.
— III. — *La propriété des biens corporels et incorporels.* 2e tirge. 6 fr.
— IV. — *Les entreprises, le commerce et la circulation.* 2e tirge. 6 fr.
— V. — *Les finances publiques et le budget de la France.* . 6 fr.
— VI. — *Les travaux publics et les transports.* . . . . . 6 fr.
— SUPPLÉMENT ANNUEL (1910) aux *Livres IV, V et VI*, broch. in-8. 1 fr.

COURCELLE SENEUIL, de l'Institut. **Traité théorique et pratique des opérations de banque.** *Dixième édition, revue et mise à jour*, par A. LIESSE, professeur au Conservatoire des arts et métiers. 1 vol. in-8. . 9 fr.

EICHTHAL (Eugène d'), de l'Institut. **La formation des richesses et ses conditions sociales actuelles**, *notes d'économie politique.* . . 7 fr. 50

LEROY-BEAULIEU (P.), de l'Institut. **Traité théorique et pratique d'économie politique.** 5e édition. 5 vol. in-8. . . . . 36 fr.

MARTIN-SAINT-LÉON (E.), conservateur de la bibliothèque du Musée Social. **Histoire des corporations de métiers**, *depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791*, suivie d'une étude sur l'*Évolution de l'Idée corporative de 1791 à nos jours* et sur le *Mouvement syndical contemporain.* Deuxième édition, revue et mise au courant. 1 fort vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . 10 fr.

NEYMARCK (A.). **Finances contemporaines.** — Tome I. *Trente années financières. 1872-1901.* 1 vol. in-8, 7 fr. 50. — Tome II. *Les budgets, 1872-1903.* 1 vol. in-8, 7 fr. 50. — Tome III. *Questions économiques et financières, 1872-1904.* 1 vol. in-8, 10 fr. — Tomes IV-V : *L'obsession fiscale, questions fiscales, propositions et projets relatifs aux impôts depuis 1871 jusqu'à nos jours.* 2 vol. in-8 (1907). . . . . 15 fr.

NOVICOW (J.). **Le problème de la misère et les phénomènes économiques naturels.** 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

PAUL-BONCOUR. **Le fédéralisme économique et le syndicalisme obligatoire**, préface de WALDECK-ROUSSEAU. 1 vol. in-8. 2e édit . . 6 fr.

RAFFALOVICH (A.). **Le marché financier.** France, Angleterre, Allemagne, Russie, Autriche, Japon, Suisse, Italie, Espagne, Etats-Unis. Questions monétaires. Métaux précieux. Années 1891. 1 vol. 5 fr. 1892. 1 vol. 5 fr. 1893 à 1894 1 vol. 6 fr. 1894-1895 à 1896-1897. Chacune 1 vol. fr. 50; 1897-1898 à 1901-1902, chacune 1 vol. 10 fr.; 1902-1903 à 1909-1910, chacune 1 vol. . . . . 12 fr.

STOURM de l'Institut. *Cours de finances.* **Le budget, son histoire et son mécanisme.** 6e édition. 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

WEULERSSE (G.). **Le mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770** 2 vol. in-8 (1910) . . . . . 25 fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS

BANFIELD, Prof à l'Univ. de Cambridge. **Organisation de l'industrie**, traduit par M. EMILE THOMAS. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

BAUDRILLART (H.), de l'Institut. **Philosophie de l'économie politique.** *Des rapports de l'économie politique et de la morale.* 2e éd. in-8. 9 fr.

BLANQUI, de l'Institut. **Histoire de l'économie politique en Europe**, *depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, 5e édition. 1 vol. in-8. . . 8 fr.

BLOCK (M.), de l'Institut. **Les progrès de la science économique** depuis ADAM SMITH. 2e édit. augmentée. 2 vol. in-8 . . . . . 16 fr.
BLUNTSCHLI. **Le droit international codifié.** Traduit de l'allemand par M. C. LARDY. 5e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. . . . 10 fr.
— **Théorie générale de l'État**, traduit de l'allemand par M. DE RIEDMATTEN. 3e édition. 1 vol in-8.. . . . . 9 fr.
COURCELLE-SENEUIL, de l'Institut. **Traité théorique et pratique d'économie politique.** 3e édition, revue et corrigée. 2 vol. in-18. 7 fr.
COURTOIS (A.). **Histoire des banques en France.** 2e édition. 1 v. in-8. 8 fr. 50
FAUCHER (L.), de l'Institut. **Études sur l'Angleterre.** 2 vol. in-8. 6 fr.
FIX (Th.). **Observations sur l'état des classes ouvrières.** in-8. . 5 fr.
GROTIUS. **Le droit de la guerre et de la paix.** 3 vol. in-8. . 12 fr. 50
HAUTEFEUILLE. **Des droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime.** 3e édit. refondue. 3 forts vol. in-8. 22 fr. 50
— **Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international.** 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
LEROY-BEAULIEU (P.), de l'Institut. **Traité de la science des finances.** 7e édition, revue, corrigée et augmentée. 2 forts vol. in-8. . 25 fr.
— **Essai sur la répartition des richesses** et sur la tendance à une moindre inégalité des conditions. 3e édit., revue et corrigée. 1 vol. in-8. 9 fr.
- **L'État moderne et ses fonctions.** 3e édition. 1 vol. in-8. . . . 9 fr.
- **Le collectivisme**, *examen critique du nouveau socialisme. — L'Évolution du Socialisme depuis 1895. — Le syndicalisme.* 5e édit., revue et augmentée. 1 vol. in-8. . . . . 9 fr.
— **De la colonisation chez les peuples modernes.** 6e édition. 2 vol. in-8. 20 fr.
LIESSE (A.), professeur au Conservatoire national des arts et métiers. **Le travail** *aux points de vue scientifique, industriel et social.* 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
MORLEY (John). **La vie de Richard Cobden**, traduit par SOPHIE RAFFALOVICH. 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.
PASSY (H.), de l'Institut. **Des formes de gouvernement et des lois qui les régissent.** 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50
PRADIER-FODERÉ. **Précis de droit administratif.** 7e édition, tenue au courant de la législation. 1 fort vol. in-8. . . . . 10 fr
RICHARD (A.). **L'organisation collective du travail**, préface par Yves GUYOT. 1 vol. grand in-8. . . . . 6 fr.
ROSSI (P.), de l'Institut. **Cours d'économie politique.** 5e édition. 4 vol. in-8. . . . . 15 fr.
— **Cours de droit constitutionnel**, 2e édition. 4 vol. in-8. . . . . 15 fr.
STOURM (R.), de l'Institut. **Les systèmes généraux d'impôts.** 3e édition revisée et mise au courant. 1 vol. in-8 . . . . . *En préparation.*
VIGNES (Edouard). **Traité des impôts en France.** 4e édition, mise au courant de la législation, par M. VERGNIAUD. 2 vol. in-8. . . . . 16 fr.
VILLEY (Ch.). **Principes d'Économie politique.** 3e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

FORMAT IN-18 JÉSUS.

VOLUMES RÉCEMMENT PUBLIÉS.

BOURDEAU (J.). — **Entre deux servitudes.** *Démocratie, socialisme, syndicalisme, impérialisme, les étapes de l'internationale socialiste, opinions de sociologues.* 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
BROUILHET (Ch.). — **Le conflit des doctrines dans l'économie politique contemporaine.** 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
DEPUICHAULT. — **La Fraude successorale par le procédé du compte-joint.** Préface de M. Paul LEROY-BEAULIEU. 1 vol. in-16 . . . 3 fr. 50
DUGUIT (L.) — **Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'État.** 1 vol. in-16, 2e édit. . . . . 2 fr. 50
LESEINE (L.) et SURET (L.). — **Introduction mathématique à l'étude de l'économie politique.** 1 vol. in-16 avec figures. . . . . 3 fr.

NOUEL (R.). — **Les Sociétés par actions**, *leur réforme*, préface de P. BAUDIN. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

PAWLOWSKI (A.). — **La Confédération générale du travail.** *Ses origines, son organisation, ses tendances, ses moyens d'action et son avenir.* Préface de J. BOURDEAU. 1 vol. in-16 . . . . . 2 fr. 50

PETIT (Ed.). — **De l'Ecole à la Cité.** *Études sur l'éducation populaire.* 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Politique budgétaire en Europe (La). — *Les tendances actuelles, Allemagne, France, Grande-Bretagne, Empire Ottoman, Russie*, par MM. ÉMILE LOUBET, S.-A. HUSSEIN, HILMI PACHA, ANDRÉ LEBON, GEORGES BLONDEL, RAPHAEL-GEORGES LÉVY, A. RAFFALOVICH, CHARLES LAURENT, CHARLES PILOT, HENRI GANS. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

PRÉCÉDEMMENT PARUS

AUCUY (M.). **Les systèmes socialistes d'échange.** Avant-propos de M. A. DESCHAMPS, prof. à la Faculté de Droit de Paris. 1 vol. in-16 3 fr. 50

BASTIAT (Frédéric). **Œuvres complètes**, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses écrits. 7 vol. in-18. . . . . 24 fr. 50

I. *Correspondance.* — *Premiers écrits.* 3e édition, 3 fr. 50; — II. Le *Libre-Échange.* 3e édition, 3 fr. 50; — III. *Cobden et la Ligue.* 4e édition, 2 fr. 50; — IV et V. *Sophismes économiques.* — *Petits pamphlets.* 6e édit. 2 vol., 7 fr.; — VI. *Harmonies économiques.* 9e édition, 3 fr. 50; — VII. *Essais.* — *Ébauches.* — *Correspondance.* . . . . . 3 fr. 50

Les tomes IV et V seuls ne se vendent que réunis.

CHALLAYE. **Syndicalisme révolutionnaire et syndicalisme réformiste.** 1 vol. in-16. . . . . 2 fr. 50

CIESZKOWSKI (A.). **Du crédit et de la circulation.** 3e édit. in-18. 3 fr. 50

COURCELLE-SENEUIL (J.-G.). **Traité théorique et pratique d'économie politique.** 3e édit. 2 vol. in-18. . . . . 7 fr.

— **La société moderne.** 1 vol. in-18. . . . . 5 fr.

DOLLEANS. **Robert Owen (1771-1858).** Avant-propos de M. E. FAGUET, de l'Académie française. 1 vol. in-18, avec gravures. . . . . 3 fr. 50

EICHTHAL (E. d'). **de l'Institut. La liberté individuelle du travail et les menaces du législateur.** 1 vol. in-16. . . . . 2 fr. 50

Forces productives de la France (Les). Conférences organisées par la Société des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques, par MM. P. BAUDIN, P. LEROY-BAULIEU, MILLERAND, ROUME, J. THIERRY, E. ALLIX, J.-C. CHARPENTIER, H. DE PEYERIMHOFF, P. DE ROUSIERS, D. ZOLLA. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

FREEMAN (E.-A.). **Le développement de la constitution anglaise**, depuis les temps les plus reculés jusqu'a nos jours. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

GAUTHIER (A.-E.), sénateur, ancien ministre. **La réforme fiscale par l'impôt sur le revenu.** 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LIESSE, professeur au Conservatoire des arts et métiers. **La statistique, ses difficultés, ses procédés, ses résultats.** 1 vol. in-18. . . 2 fr. 50

— **Portraits de financiers.** OUVRARD, MOLLIEN, GAUDIN, BARON LOUIS, CORVETTO, LAFFITE, DE VILLÈLE. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

MARGUERY (E.). **Le droit de propriété et le régime démocratique.** 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

MERLIN (R.), biblioth. archiviste du Musée social. **Le contrat de travail, les salaires, la participation aux bénéfices.** 1 v. in-18. . . . 2 fr. 50

MILHAUD (Mlle Caroline). **L'ouvrière en France**, *sa condition présente, réformes nécessaires.* 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

MILHAUD (Edg.), professeur d'économie politique à l'Université de Genève. **L'imposition de la rente.** *Les engagements de l'Etat, les intérêts du crédit public, l'égalité devant l'impôt.* 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

MOLINARI (G. de), correspondant de l'Institut. **Questions économiques à l'ordre du jour.** 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

— **Les problèmes du XXe siècle.** 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

— **Théorie de l'Evolution.** *Économie de l'histoire.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

PIC (P.), professeur de législation industrielle à l'Université de Lyon. **La protection légale des travailleurs et le droit international ouvrier.** 1 vol. in-16 . . . . . 2 fr. 50

STUART MILL (J.). **Le gouvernement représentatif.** Traduction et *Introduction*, par M. DUPONT-WHITE. 3e édition. 1 vol. in-18. 4 fr.

COLLECTION
D'AUTEURS ÉTRANGERS CONTEMPORAINS

Histoire — Morale — Économie politique — Sociologie

Format in-8. (Pour le cartonnage, 1 fr. 50 en plus.)

BAMBERGER. — **Le Métal argent au XIXe siècle.** Traduction par M. Raphael-Georges Lévy. 1 vol. Prix, broché . . . . . 6 fr. 50

C. ELLIS STEVENS. — **Les Sources de la Constitution des États-Unis** *étudiées dans leurs rapports avec l'histoire de l'Angleterre et de ses Colonies.* Traduit par Louis Vossion. 1 vol. in-8. Prix, broché. 7 fr. 50

GOSCHEN. — **Théorie des Changes étrangers.** Traduction et préface de M. Léon Say. *Quatrième édition française* suivie du *Rapport de 1875 sur le paiement de l'indemnité de guerre*, par le même. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

HERBERT SPENCER. — **Justice.** *3e édition.* Trad. de M. E. Castelot. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

HERBERT SPENCER. — **La Morale des différents Peuples et la Morale personnelle.** Traduction de MM. Castelot et E. Martin Saint-Léon. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

HERBERT SPENCER. — **Les institutions professionnelles et industrielles.** Traduit par Henri de Varigny. 1 vol. in-8. Prix, br. 7 fr. 50

HERBERT SPENCER. — **Problèmes de Morale et de Sociologie.** Traduction de M. H. de Varigny. 2e édit. 1 vol. Prix, broché. . 7 fr. 50

HERBERT SPENCER. — **Du Rôle moral de la Bienfaisance.** (*Dernière partie des principes de l'éthique*). Traduction de MM. E. Castelot et E. Martin Saint-Léon. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

HOWELL. — **Le Passé et l'Avenir des Trade Unions.** *Questions sociales d'aujourd'hui.* Traduction et préface de M. Le Cour Grandmaison. 1 vol. Prix, broché . . . . . 5 fr. 50

KIDD. — **L'évolution sociale.** Traduit par M. P. Le Monnier. 1 vol. in-8. Prix, broché. . . . . 7 fr. 50

NITTI. — **Le Socialisme catholique.** Traduit avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

RUMELIN. — **Problèmes d'Économie politique et de Statistique.** Traduit par Ar. de Riedmatten. 1 vol. Prix, broché. . . . . 7 fr. 50

SCHULZE GAVERNITZ. — **La grande Industrie.** Traduit de l'allemand. Préface par M. G. Guéroult. 1 vol. Prix, broché. . . . . 7 fr. 50

W.-A. SHAW. — **Histoire de la Monnaie (1252-1894).** Traduit par M. Ar. Raffalovich. 1 vol. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

THOROLD ROGERS. — **Histoire du Travail et des Salaires en Angleterre depuis la fin du XIIIe siècle.** Traduction avec notes par E. Castelot. 1 vol. in-8. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

WESTERMARCK. — **Origine du Mariage dans l'espèce humaine.** Traduction de M. H. de Varigny. 1 vol. Prix, broché . . . . . 11 fr.

A.-D. WHITE. — **Histoire de la Lutte entre la Science et la Théologie.** Traduit et adapté par MM. H. de Varigny et G. Adam. 1 vol. in-8. Prix, broché . . . . . 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE
ÉCONOMIQUE
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. J. CHAILLEY-BERT

PRIX DE CHAQUE VOLUME IN-32, ORNÉ D'UN PORTRAIT
Cartonné toile. . . . . 2 fr. 50

XVIII VOLUMES PUBLIÉS

I. — VAUBAN. — **Dîme royale**, par G. MICHEL.
II. — BENTHAM. — **Principes de Législation**, par Mlle RAFFALOVICH.
III. — HUME. — **Œuvre économique**, par Léon SAY.
IV. — J.-B. SAY. — **Economie politique**, par H. BAUDRILLART, de l'Institut.
V. — ADAM SMITH. — **Richesse des Nations**, par COURCELLE-SENEUIL, de l'Institut. 2e édit.
VI. — SULLY. — **Économies royales**, par M. J. CHAILLEY-BERT.
VII. — RICARDO. — **Rentes, Salaires et Profits**, par M. P. BÉAUREGARD, de l'Institut.
VIII. — TURGOT. — **Administration et Œuvres économiques**, par M. L. ROBINEAU.
IX. — JOHN STUART MILL. — **Principes d'économie politique**, par M. L. ROQUET.
X. — MALTHUS. — **Essai sur le principe de population**, par M. G. de MOLINARI.
XI. — BASTIAT. — **Œuvres choisies**, par M. de FOVILLE, de l'Institut. 2e édit.
XII. — FOURIER. — **Œuvres choisies**, par M. Ch. GIDE.
XIII. — F. LE PLAY. — **Économie sociale**, par M. F. AUBURTIN. Nouvelle édit.
XIV. — COBDEN. — **Ligue contre les lois, Céréales et Discours politiques**, par Léon SAY, de l'Académie française.
XV. — KARL MARX. — **Le Capital**, par M. VILFREDO PARETO. 3e édit.
XVI. — LAVOISIER. — **Statistique agricole et projets de réformes**, par MM. SCHELLE et Ed. GRIMAUX, de l'Institut.
XVII. — LÉON SAY. — **Liberté du Commerce, finances publiques** par M. J. CHAILLEY-BERT.
XVIII. — QUESNAY. — **La Physiocratie**, par M. Yves GUYOT.

Chaque volume est précédé d'une introduction et d'une étude biographique, bibliographique et critique sur chaque auteur.

NOUVEAU DICTIONNAIRE
D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
M. LÉON SAY et de **M. JOSEPH CHAILLEY-BERT**
Deuxième édition.

2 vol. grand in-8 raisin et un Supplément : prix, brochés..... 60 fr.
— — demi-reliure chagrin..... 69 fr.

COMPLÉTÉ PAR 3 TABLES : **Table des auteurs, table méthodique et table analytique.**

Cet ouvrage peut s'acquérir en envoyant un mandat-poste de 20 fr., au reçu duquel est faite l'expédition du livre, et en payant le reste, soit 40 fr., en quatre traites de 10 fr. chacune, de deux mois en deux mois. (*Pour recevoir l'ouvrage relié ajouter 9 fr. au premier paiement.*)

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

DIRIGÉE par **Th. RIBOT**

Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.

36e année, 1911. — PARAÎT TOUS LES MOIS.

Abonnement :

Un an du 1er Janvier : Paris, **30** fr.; Départ. et Etranger, **33** fr.

La livraison, **3** fr.

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE

NORMALE ET PATHOLOGIQUE

DIRIGÉ PAR LES DOCTEURS

Pierre JANET et **G. DUMAS**

Professeur de psychologie au Collège de France. — Professeur-adjoint à la Sorbonne.

8e année, 1911. — PARAÎT TOUS LES DEUX MOIS.

ABONNEMENT, UN AN, du 1er janvier, **14** fr.

La livraison, **2** fr. **60**.

Le prix d'abonnement est de 12 fr. pour les abonnés de la Revue philosophique.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

REVUE MENSUELLE DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE ET DE LA STATISTIQUE

70e ANNÉE, 1911.

PARAÎT LE 15 DE CHAQUE MOIS

par fascicules grand in-8 de 10 à 12 feuilles (180 à 192 pages).

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. YVES GUYOT**

Ancien ministre,

Vice-président de la Société d'Économie politique.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

France et Algérie : UN AN..... **36** fr.; SIX MOIS..... **19** fr.

Union postale : UN AN..... **38** fr.; SIX MOIS..... **20** fr.

LE NUMÉRO..... **3** fr. **50**

Les abonnements partent de Janvier, Avril, Juillet ou Octobre.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, de l'Institut, et **Ch. BÉMONT.**

(36e année, 1911). — Paraît tous les deux mois.

Abonnement du 1er janvier, un an : Paris, 30 fr. — Départements et étranger, 33 fr. — La livraison, 6 fr.

Revue Anthropologique

Organe de l'École d'Anthropologie de Paris.

faisant suite à la *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*

Revue Mensuelle. — 21e année 1911.

onnement, un an, du 1er janvier : France et Etranger, 10 fr.

Le Numéro, 1 fr.

REVUE DU MOIS

11,399 194.9 LeR
Le Roy, Ed. 59
AUTHOR
Une Philosophie Nouvelle
TITLE
Henri Bergson

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

...ons sans frais à la Librairie Félix Alcan
chez tous les libraires et dans tous les bureaux
poste.